U d'/of OTTAWA
39003014641434

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lucilelafilles00rest

LES CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

RESTIF DE LA BRETONNE

LES CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

Nouvelle Collection illustrée à 2 fr. 50 le volume

EN VENTE :

MEUSNIER DE QUERLON. — Psaphion ou la Courtisane de Smyrne . . . . . 1 vol.

CRÉBILLON FILS. — Le Sopha . . . . . 2 vol.

CRÉBILLON FILS. — Le Hasard du Coin du Feu . . . . . 1 vol.

BESENVAL. — Le Spleen. . . . . 1 vol.

LA MORLIÈRE. — Angola. . . . . 1 vol.

DUCLOS. — Histoire de Madame de Luz. . 1 vol.

CAYLUS. — Histoire de M. Guillaume, cocher. . . . . 1 vol.

L'ABBÉ PRÉVOST. — Histoire d'une Grecque moderne . . . 2 vol.

L'ABBÉ PRÉVOST. — Manon Lescaut . . . 2 vol.

DULAURENS. — Imirce ou la Fille de la Nature. . . . . 1 vol.

CHEVRIER. — Le Colporteur. . . . . 1 vol.

GODARD D'AUCOURT.— Mémoires Turcs 2 vol.

RESTIF DE LA BRETONNE. — Lucile . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION :

Barrett. — Cazotte. — Voisenon. — Pigault-Lebrun. — La Clos, etc...

(Chaque Ouvrage de la Collection des *Conteurs du XVIIIe Siècle* est illustré du portrait de l'auteur, et de plusieurs dessins de E. P. MILIO.)

Pierre A. Doriault

Nic. Ed. Restif fils-Edme.

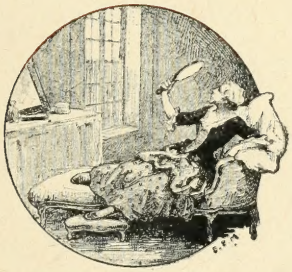
LES CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

Restif de la Bretonne

LUCILE

LA FILLE SÉDUITE — LA BELLE BOURGEOISE ET LA JOLIE SERVANTE

Ouvrage illustré de 7 dessins de E.-P. MILIO



Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION
26, RUE RACINE, 26

PQ
2025
.L8
1900

Avant-Propos

En accordant une place dans notre Collection des CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE *au roman devenu introuvable que nous présentons aux amateurs de littérature légère, nous n'avons pas la prétention de tirer de l'oubli un modèle de composition, de style et de goût.*

Nous ne partageons pas l'opinion des snobs de lettres *qui professent pour Restif de la Bretonne, une admiration que ne justifie pas la valeur littéraire des nombreux ouvrages sortis de sa plume.*

Les romans de cet auteur de troisième ordre sont généralement d'une pauvreté d'invention déconcertante, et écrits dans un style tantôt trivial et tantôt prétentieux, mais toujours incorrect. Ils sont, cependant, pleins de mouvement et de couleur, et nous donnent, sur les mœurs de la seconde moitié du XVIIIe Siècle et, en particulier, de l'époque de la Révolution, de précieux renseignements de détails.

Restif de la Bretonne, né en 1734 à Sacy, près de Vermenton, dans l'Yonne, est mort à Paris, en 1802. Fils d'un simple laboureur, il entra de bonne heure, comme apprenti compositeur, chez un imprimeur d'Auxerre, puis vint à Paris, où il fut employé comme ouvrier à l'Imprimerie royale. Doué d'une imagination ardente, et dominé par des préoccupations continuelles de libertinage, il se mit à étudier les mœurs populaires, et à les décrire avec un réalisme souvent cynique.

Ses ouvrages eurent auprès de ses contemporains un réel succès de curiosité, dû principalement aux scènes licencieuses qu'il se plaisait à décrire avec un luxe de détails scandaleux, et avec une franchise parfois trop peu déguisée.

D'une fécondité surprenante, Restif écrivit un nombre incalculable de romans, dans la plupart desquels il se peint lui-même, ou raconte des aventures dont il a été le héros, soit qu'il se mette personnellement en scène, soit qu'il déguise sa personnalité sous le nom des héros de ses récits.

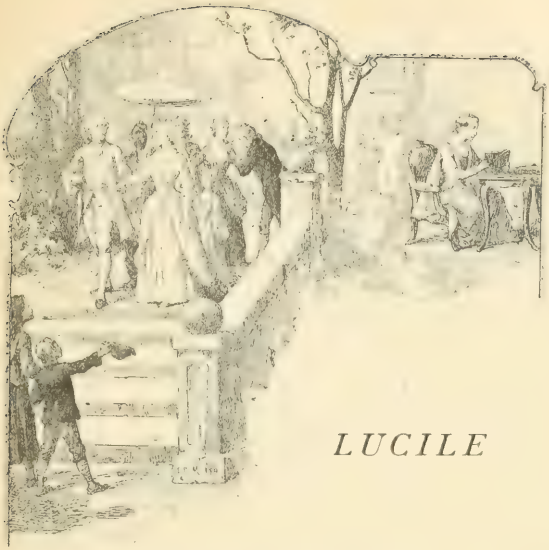
Ses œuvres les plus célèbres sont : L'Histoire de M. Nicolas, Le Paysan perverti, La Paysanne pervertie, Les Contemporaines, *etc...*

Lucile, *que nous publions aujourd'hui, a eu les honneurs de plusieurs éditions successives. Elle parut pour la première fois en 1768. Restif, étant venu rendre visite à sa famille, à Sacy, en rapporta le sujet, que lui avait fourni son frère, l'abbé Thomas, nous dit M. Assézat dans la savante préface qu'il a consacrée à une récente édition des* Contemporaines. *A son retour à Paris, il écrivit ce petit roman dans l'espace de cinq jours, et ne le vendit que cinq louis.*

Nous avons complété le présent volume par deux nouvelles assez vivement traitées, que nous empruntons aux Contemporaines.

Les nombreux lecteurs qui ont accueilli notre Collection avec tant de faveur, pourront se faire une idée, d'après l'ensemble de ce livre, du genre qui a valu à Restif de la Bretonne une réputation que la plupart des délicats de lettres jugent véritablement surfaite.

Lucile



LUCILE

CHAPITRE PREMIER

Ce qu'était Lucile

Un riche négociant de la province de Bo... que les bontés du Roi venaient d'annoblir, vivait heureux depuis vingt ans avec la compagne qu'il s'était choisie dès sa première jeunesse. Deux aimables enfants étaient le fruit de cette union : l'aîné, garçon hardi et bien fait, prit de bonne heure le parti des armes et courut dans les pays lointains chercher la gloire pour l'unir à la fortune. L'autre était de ce sexe timide qui conserve,

par la douceur, les conquêtes de la beauté ; son nom était Lucile ; son âge, quatorze ans ; la figure séduisante, son esprit flexible et juste ; son cœur droit, tendre et faible. Les soins que l'on prit de son éducation avaient ajouté des talents à toutes ces qualités ; Lucile devint une personne accomplie ; ses parents l'idolâtraient. Un accident funeste la leur va rendre plus chère encore. Ce frère téméraire qui n'avait pas craint de quitter les foyers paternels pour aller servir dans les déserts sauvages du nouveau monde, vit d'abord son audace couronnée par le succès ; son mérite et sa valeur le mirent seuls à la tête d'une compagnie. Mais ces nouvelles favorables eurent à peine répandu la joie dans sa famille, que d'autres leur succédèrent ; on apprit que le nouveau capitaine, emporté par son courage, avait disparu dans une bataille.

A ce coup du sort, le premier malheur qui, jusqu'alors, eût troublé la vie douce et tranquille des parents de Lucile, leur douleur fut extrême. L'aimable fille eut seule le pouvoir de la modérer. Elle se montrait si tendre, si sensible, qu'ils cessèrent de s'affliger pour ne pas la désespérer. Qu'un si bon naturel augmenta leur attachement ! Ils ne s'occupaient que des moyens de lui prouver leur amour. La jeune personne, qui n'avait

jamais reçu de leur part que des caresses, répondit comme elle le devait à leurs bontés. Devenue, par la perte de son frère, un parti considérable, elle pouvait satisfaire également le goût et l'intérêt. Dans toute la ville d'A.... il n'y avait qu'une seule voix pour louer Lucile : tous les parents enviaient le bonheur de ceux de Lucile ; tous les jeunes gens désiraient de toucher le cœur de Lucile; toutes les jeunes filles en étaient jalouses.

CHAPITRE II

Faute énorme des parents de Lucile

Parmi les soupirants que les attraits naissants de Lucile fixaient sur ses pas, un, entr'autres, se distinguait par l'ardeur de sa poursuite. C'était un magot d'environ vingt-cinq ans, enfant unique, gâté par madame sa mère, veuve noble, riche, avare par caractère, prodigue seulement pour ce cher fils. Du reste, Fisiomon (c'est ainsi qu'il se nommait) était de la première famille du canton, et pourvu de la principale charge dans la robe. Il pressa sa mère de demander pour lui la jeune et belle Lucile. Mme de Fisiomon, quoique beaucoup plus riche et d'un rang plus élevé, était aussi sensible à la gloire d'avoir Lucile pour bru, que son fils

était empressé de l'obtenir pour femme. Dès le jour même elle se rendit chez M. de Fumeterre (c'est le père de Lucile) ; elle propose son fils. Le parti était avantageux, il fut accepté. On ne présuma pas même que Lucile, si jeune encore, pût avoir un goût formé. On s'engagea sans la consulter.

Si les avantages de la fortune semblaient rendre Fisiomon digne de Lucile, en considérant la figure et les mœurs, il eût été le dernier sur lequel on aurait dû jeter les yeux. Il était noir, maigre, petit, mal fait, brutal, ivrogne, et se livrait quelquefois à la plus sale débauche. Lucile était blonde : ses beaux cheveux étaient si touffus, qu'ils l'eussent couverte toute entière ; ses grands yeux bleus avaient une douceur enchanteresse ; sa bouche était petite ; ses lèvres vermeilles ; son sourire, fin et gracieux ; sa gorge d'albâtre commençait à soulever la gaze légère qui la couvrait ; sa main potelée, ses bras arrondis étaient d'une blancheur de lait ; elle était assez grande, bien taillée ; avait la jambe fine et le pied le plus mignon que l'on pût voir.

Fisiomon obtint de venir souvent. La première fois que Lucile le vit de près, avant qu'on l'eût instruite de ces vues, elle ressentit pour lui toute la haine qu'il méritait. Elle disait quelquefois au jeune Dangeot, com-

mis de son père et c'était le plus beau garçon du monde que ce Dangeot ; fait au tour, brun, un teint délicat, des yeux pleins de douceur) elle lui disait :

« Que je plains la jeune fille qu'on doit sacrifier à ce monstre de Fisiomon ! »

Au bout de quelques jours, elle apprit que c'était elle-même. Pour décrire quel fut son désespoir, combien elle versa de larmes, il faudrait être fille, avoir un Fisiomon à épouser, et brûler pour un amant aimable comme Dangeot.

CHAPITRE III

Démarche à laquelle on ne s'attend pas

Qu'on se peigne un garçon d'environ dix-huit ans, d'une famille pauvre, mais honnête ; élevé dans la capitale ; qui joint à la figure que j'ai dit, cet air vif, agréable, qu'on acquiert à la ville, et qui plaît si fort aux femmes ; qui, de plus, était instruit, tournait joliment des vers ; parlait à tort à travers philosophie et religion ; disait du mal des moines, s'attendrissait jusques aux larmes sur le sort des religieuses : tel était Dangeot, le plus charmant, le plus raisonnable jeune homme de la ville et peut-être de la province. Lucile ne fut pas insensible à tant de mérite : elle

compara le séduisant commis avec Fisiomon ; le résultat ne pouvait être en faveur du dernier ; elle crut aimer Dangeot ; elle en était chérie, et tous deux jurèrent qu'elle n'épouserait pas Fisiomon.

Mais M. et Mme de Fumeterre avaient juré qu'elle l'épouserait. Ils ne regardèrent la petite répugnance de leur fille que comme un enfantillage. On fit les préparatifs ; on fixa le jour : dans trois semaines Lucile devait être la compagne de M. de Fisiomon. S'affliger, se désespérer, on l'avait fait, et cela n'avait de rien servi.

« Ah ! Dangeot ! que je suis malheureuse ! disait, huit jours avant son mariage, la jeune Lucile à son amant. Mes parents, qui toujours furent si tendres, aujourd'hui sont insensibles à mes larmes : ils me regardent comme une enfant, dont le cœur et l'esprit s'accoutumeront au sort qu'on me prépare... Je suis résolue de tout faire pour l'éviter : je vais me jeter aux genoux de ma mère, lui dire que je mourrai plutôt que de souffrir qu'on m'unisse à ce que je hais ! »

Dangeot lui conseilla de tenter ce moyen. Quoiqu'il aimât, et qu'il fût aimé, jamais, il n'avait conçu le plus petit rayon d'espérance d'être, en qualité d'époux, à l'objet de sa tendresse. Un autre motif le guidait : c'était la pure, la tendre amitié. Lucile courut dans

l'appartement de Mme de Fumeterre; elle pleura, gémit, cria... et n'obtint rien. Les parents de Lucile se fussent crus les plus grands ennemis de leur fille, si, dans cette occasion, ils ne l'eussent contrainte ; ils n'étaient cruels que par excès de tendresse : ils espéraient qu'un jour elle leur en saurait gré. C'est ainsi qu'on est fait dans la province. On a l'âme forte : dès que l'*intérêt* et l'*honneur* parlent, on fait imposer silence à la nature, à l'amour, à l'amitié, à l'humanité même. Les paisibles habitants de la vaste et moderne Syares, gens pusillanimes, efféminés, écoutent quelquefois tout cela, surtout dupuis quelques années : hélas! c'est ainsi que tout dégénère!...

Lucile ne prit plus conseil que de son désespoir et de Dangeot : elle lui déclara qu'elle voulait fuir ou mourir. L'alternative ne fit pas un moment balancer le jeune homme, quoiqu'il n'ignorât pas à quoi l'on s'expose, en accompagnant incognito une fille, plus jeune, plus riche, et d'une condition plus relevée, à cinquante lieues de la maison paternelle... Mais laisser mourir Lucile!... Dangeot ne pouvait soutenir cette idée : il eût cru se rendre coupable de se faire presser; il promit de ne la pas abandonner, de la guider.

« A douze ans, lui disait-il, ma mère m'a

raconté qu'on voulut lui faire épouser un homme laid comme Fisiomon : elle s'enfuit aussi : mon père l'accompagna... Je voudrais bien lui ressembler ; car il épousa sa jeune maîtresse : il n'en fut que cela ; mais avec moi, qu'en sera-t-il ?... »

De son côté, Lucile trompa ses parents : elle feignit de se rendre, demanda de l'argent, des bijoux. On fut trop heureux de croire qu'on allait l'éblouir à ce prix. On lui donna plus qu'elle ne paraissait désirer. Un soir Lucile voulut sortir pour prendre le frais : une chaise et des chevaux préparés par Dangeot, attendaient sur la route ; la promenade ne se termina qu'à Paris.

Grande rumeur chez M. de Fumeterre, quand on ne vit pas revenir Mme Lucile. On alla chez tous les parents, tous les amis ; on ne l'y trouva pas. Dans ce tumulte, on ne songeait pas seulement à Dangeot ; mais le lendemain, lorsqu'il ne parut point, l'on se douta de tout. M. de Fumeterre, embrasse son épouse désespérée, et vole sur les traces des fugitifs : ils avaient douze heures d'avance, il ne put les atteindre. Le père de Lucile arriva dans la capitale bien fatigué, fort en colère, et très affligé.

CHAPITRE IV

Lucile à Paris

Hélas! quelles suites peut avoir une imprudente démarche!... Arrivés à Paris, Lucile et Dangeot se logèrent en chambre garnie à la *Nouvelle-Halle*. La haine, et non l'amour avait fait fuir la jeune de Fumeterre : elle ne songeait pas même aux droits qu'elle donnait sur elle. Tout s'était passé, pendant la route, avec la plus grande décence. L'amant était délicat, et, d'ailleurs il... (mais il n'est pas encore temps de le dire). L'amante ne connaissait de l'amour que les doux propos, les tendres regards; lorsqu'une seyante pudeur venait l'embellir, elle ne rougissait que du mot, elle ne connaissait pas encore la chose. Ils ne changèrent pas de conduite dans la capitale. Lucile occupa la plus belle pièce de leur petit appartement : Dangeot, un cabinet, séparé par une cuisine de la chambre de sa maîtresse. Ils furent un mois sans sortir de chez eux : c'était le moyen de ne pas être découverts. Mais au bout de ce temps, l'inquiétude de Lucile obligea Dangeot à se hasarder un peu le soir, pour s'informer de ce que l'on pensait d'eux : si M. et Mme de Fumeterre faisaient encore des démarches pour les trouver; et surtout, Lucile voulait

savoir si son évasion n'avait point été préjudiciable à leur santé. Pour la tranquilliser, il fallut s'ouvrir à un ami : celui-ci ressemblait à beaucoup d'autres, c'était un traître. Pour s'excuser, il disait qu'en célant un crime, on s'en rend complice, et beaucoup d'autres choses dont les mauvais cœurs savent abuser... Mais nous n'avons pas dessein d'examiner ici ce cas de conscience.

Le perfide confident n'alla pas loin pour instruire M. de Fumeterre : il n'avait pas quitté Paris, et s'épuisait en recherches. Fisiomon était avec lui. Lucile avait tant d'attraits pour le Président, qu'il consentait encore à l'épouser, pourvu qu'on la retrouvât bien vite. La nouvelle qu'on avait découvert sa retraite, lui causa des transports de joie difficiles à modérer. Il en avait deux sujets également chers à son cœur : l'indicible plaisir de posséder Lucile, de l'humilier, de voir couler ses larmes, de la tenir dans une éternelle dépendance s'offrait à son imagination, et flattait sa brutalité : l'autre qui n'était pas moins doux, et non moins désiré, c'était de faire pendre Dangeot. En un clin d'œil, le beau-père et le prétendu gendre volent à la *Nouvelle-Halle*. Ils eurent bientôt trouvé la maison : ils s'adressent à l'hôtesse, bonne femme s'il en fut jamais, compatissante, honnête. L'air ému de M. de Fumeterre, la

joie maligne que Fisiomon ne pouvait cacher, des menaces qui lui échappaient, firent connaître à la bonne hôtesse, que la visite qu'on allait rendre à ses locataires ne leur serait rien moins qu'agréable. Elle était contente d'eux, et, sans pénétrer plus avant, la bonne intelligence qui régnait dans le petit ménage, la modestie de Lucile, les complaisances de M. Dangeot l'avaient édifiée. Tandis qu'on s'informait, qu'on nommait, qu'on dépeignait ceux qu'on voulait voir, elle eut le secret de les faire avertir. Fisiomon, éclairé par l'amour et par la vengeance, conçut quelque soupçon. Il s'était fait escorter : il a l'œil à tout. Ces mots terribles : « Un vieillard, un bossu vous demandent », venaient de porter le désespoir et l'épouvante dans l'âme des deux amants. Fisiomon laisse M. de Fumeterre avec l'hôtesse, qui temporisait toujours, et monte. Lucile s'était sauvée chez une voisine ; Dangeot s'échappait par l'une des deux issues de la maison. Son cruel rival entrevoit un homme qui fuit ; il ne le reconnaît pas, mais il le fait poursuivre : le malheureux voit sa perte assurée ; il veut que du moins elle coûte cher : il tire son épée et se défend. Les lâches reculent ; Fisiomon s'avance, et transporté de fureur à la vue de son ennemi, il encourage ses satellites, crie à l'assassin, et se garde bien d'ap-

procher. Dangeot, embarrassé par la foule est pris et désarmé. Fisiomon alors l'aborde en triomphant, et l'accable d'injures : l'infortuné jeune homme ne répondit que ces mots : « Tu n'osais pas, il n'y a qu'un moment, me parler de si près. »

On ramène Dangeot dans la maison : en le voyant, la triste hôtesse s'évanouit. On vole à l'appartement que les jeunes amants avaient occupé. Lucile est disparue, on la cherche en vain ; tandis qu'on poursuivait Dangeot, elle était sortie par l'autre rue, et s'était éloignée au hasard.

CHAPITRE V

Rencontre malheureuse

Lucile avait un air de frayeur et d'embarras qui frappait : des larmes, qu'elle ne pouvait retenir, s'échappaient le long de ses joues. Après un trajet fort court, elle se trouva dans le quartier le plus brillant de la capitale. Les jeunes étourdis s'arrêtaient pour la faire passer devant eux : les femmes qui la croyaient déjà dans la fange, disaient : « Quoi ! si jeune ! ». Les hommes rassis brûlaient d'envie de la consoler, et peut-être ne fût-elle pas allée loin encore, sans que quelqu'un le lui eût offert.

La timide Lucile, étourdie des sots propos des petits-maîtres, honteuse de l'air méprisant des femmes, se confondit, sans savoir où elle allait, avec la foule qui entrait au Palais-Royal. Une petite femme, ronde, potelée, dont les regards hardis et pénétrants eussent fait rougir un gendarme, traversait la seconde cour. Elle aperçoit Lucile, et lit dans son cœur. Elle l'aborde, en affectant un air de bonté.

« Mademoiselle me paraît étrangère ?

— Hélas ! oui.

— Mademoiselle cherche apparemment quelqu'un, ou s'est égarée dans un quartier qu'elle ne connaît pas ?

— Non, Madame... (Un grand soupir suivit.)

— Je vous offre mes services : où voulez-vous aller ?

— Je ne sais...

— Comment !... Je vous le répète, je vous offre mes services, un asile...

— Un asile !... Ah ! mon père et Fisiomon sauront bien m'y trouver !

— Oh ! non, je vous en assure, vous n'aurez qu'à me les désigner, et je vous réponds qu'ils ne vous verront jamais.

— Se pourrait-il? Ah! Madame, par quel bonheur vous ai-je trouvée !... Mais, qui peut donc vous intéresser au sort d'une infor-

tunée qui, sans vous, n'aurait su que devenir ?

— On n'est pas Turc ; on a un cœur... et puis, vous savez travailler, sans doute ; vous ne serez pas à charge... Si vous ne savez pas, on vous montrera.

— Que ne vous devrai-je point !... On m'avait bien dit, que, dans cette ville immense, il se trouvait de bonnes âmes, dont les vertus compensaient le mal qu'y commettent les méchants.

— C'est un trésor ! s'écria par distraction l'obligeante Courton... Ma fille, allons chez moi ; vous me conterez votre histoire. Soyez sûre que je vous tiendrai lieu d'une mère tendre et affectionnée. »

Lucile et sa dangereuse bienfaitrice gagnèrent une petite rue proche de là. Tout offrit, aux yeux de l'innocente, l'aspect d'une maison réglée et tranquille. Sa conductrice sonna ; on ouvrit une première porte : au milieu du passage, on était arrêté par une grille. Une espèce de tourière se fit quelque temps attendre ; enfin on la vit paraître : en apercevant sa maîtresse et la jolie proie elle dit : « Ah ! c'est Madame. » Ces mots firent concevoir à la jeune personne, que sa protectrice était la maîtresse de la maison. Elle fut conduite sur-le-champ dans un bel appartement au premier. Les croisées sur la

rue fermaient à clef, et les stores étaient baissés en tout temps.

Ce fut dans cette retraite, où l'on ne recevait qu'un jour tendre, que la belle affligée fit le récit de ses malheurs. L'article de l'enlèvement épouvanta la Courton, mais elle se rassura bientôt. L'innocence de Lucile était entière : elle sut s'en convaincre.

Cette assurance lui rendit toute la joie et les espérances pompeuses qu'avait fait naître la beauté de Lucile à la première vue. La jeune personne fut chérie, choyée, caressée ; on prévenait ses moindres désirs. On sut la consoler de la perte de son amant : on en donnait de fausses nouvelles ; on le dit tour à tour, sensible, refroidi, perfide ; et l'on parvint à le faire oublier. Au bout de quelques jours, on fit venir un maître à danser. Il ne trouva rien à montrer à Lucile. Elle déploya devant lui plus de grâces qu'il ne pouvait lui en donner. Nouveaux transports, pour la digne maman ; qui redoublèrent encore, lorsque Lucile ajouta qu'elle savait la musique, jouer de la vielle, et toucher du clavecin. Les vues s'agrandirent. « Tudieu ! disait en elle-même l'infâme corruptrice, voici pour faire une fortune tout d'un coup ! » Elle avait d'abord destiné la jeune fille pour un vieillard voluptueux, qui payait généreusement ; mais dans ce moment elle fut assez raison-

nable pour sentir que ce serait un crime affreux et irrémissible, de prostituer tant d'appas au vieux comte, dont le souffle impur et la santé douteuse allaient en ternir l'éclat. Elle résolut de ne pas se presser, de cacher soigneusement Lucile à tous les yeux, et de mettre cette jolie personne dans le cas de la protéger elle-même un jour, en lui inspirant de la reconnaissance.

CHAPITRE VI

Trait de générosité

Fisiomon était au désespoir de ce qu'on ne trouvait pas Lucile. M. de Fumeterre, en voyant les habits dont il prit autrefois tant de plaisir à parer sa fille, sentit renaître toute sa tendresse : il se rappela qu'il avait causé son malheur par une injuste contrainte : il s'assit et pleura, en baisant mille fois un portrait de cette chère fille, qu'il avait fait tirer lorsqu'elle était encore enfant. Si, dans ce moment, Lucile était venue se jeter aux genoux de son père, il oubliait tout, la mariait peut-être avec... Avec Dangeot ?... Non : mais avec un autre, qu'on n'eût pas eu de peine à trouver, et Fisiomon aurait eu un pied de nez. Mais si les hommes les plus sages font, dans la maturité, des pas de clerc,

une fille de quatorze ans et demi est bien excusable d'avoir fui le sort le plus affreux, qui, selon toutes les apparences, allait l'accabler.

On prétendit que Dangeot savait ce qu'elle était devenue. On lui fit les plus horribles menaces, s'il n'indiquait sa retraite. Le malheureux, dans ce moment, trembla, non pour lui-même, mais pour sa chère Lucile. Il l'adorait ; son cœur, plus formé que celui de son amante, connaissait tout le prix de celle qui l'avait charmé : au lieu que Lucile, trop jeune encore, n'avait éprouvé que les avant-goûts d'une passion, qui, probablement, serait devenue solide et durable. Il oublie ses maux ; il ne songe qu'à Lucile : mille horreurs s'offrent à sa pensée, dont la moindre était de la voir tomber entre les mains de Fisiomon ; et celle-là pourtant eût suffi pour le désespérer.

« O ! vous, s'écria-t-il (sans répondre à ceux qui l'interrogeaient), dont la chaste innocence ne pouvait trouver un meilleur gardien que moi, divine Lucile, qu'êtes-vous devenue ? En quelles mains allez-vous tomber? Fille adorable, digne du respect de tout l'univers, que ne peut tout mon sang versé vous remettre dans les bras de votre père, et vous sauver également de périls qui me font frémir, et du malheur d'être à Fisio-

mon !.... Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant au père de Lucile, n'épargnez rien pour la retrouver ! Elle ne saurait être loin ; que l'on courre, que l'on cherche partout ; désignez-la ; volez, et tâchez qu'elle ne passe pas une nuit loin de vous. Lorsque je la saurai en sûreté, prenez alors ma vie que les lois vous abandonnent ; je n'en murmurerai point. Ah ! dans cet instant, ce que j'éprouve est bien plus cruel que la mort ! »

Et ses larmes coulèrent abondamment. Fisiomon profita de l'avis ; obtint des ordres ; fit d'exactes perquisitions ; le tout en vain : il ne lui resta plus que sa vengeance à satisfaire. Il voulut faire traîner Dangeot en prison : M. de Fumeterre, accablé de douleur, ne songeait pas à punir : il éloigna Fisiomon, reprit les bijoux qu'avait emportés sa fille, laissa l'argent à l'infortuné Dangeot, et lui dit :

« Fuis, malheureux, tandis que tu le peux encore : ta mort ne me rendrait pas celle que tu m'as ravie. Va, je te laisse à tes remords : souviens-toi que je t'ai voulu du bien, et quelle en fut ta reconnaissance.... »

Dangeot embrassait ses genoux, et fondait en larmes. M. de Fumeterre lui ordonna de s'éloigner pour jamais de sa présence : il ne lui donna qu'un jour pour sortir de Paris, après lequel il lui notifia qu'il ne s'opposerait à rien de ce que Fisiomon voudrait faire.

En quittant M. de Fumeterre, Dangeot fut tenté de terminer tout d'un coup une vie malheureuse : l'espoir d'être utile à son amante le soutint; il se cacha dans un quartier éloigné, et revenait, la nuit, déguisé... non, l'expression n'est pas propre... habillé en femme, s'informer de Lucile à la sensible hôtesse, qu'il mit dans sa confidence. Mais leurs soins et les peines qu'ils se donnèrent furent aussi peu suivis de succès, que les recherches multipliées de Fisiomon et de M. de Fumeterre. Au bout de quelque temps, l'hôtesse apprit que les deux Bourguignons s'en étaient retournés à Auxerre, l'un accablé de douleur, l'autre pis qu'enragé. Cette femme et Dangeot furent alors dans la ferme persuasion que Lucile, au désespoir, s'était précipitée dans la Seine. Ils la pleurèrent. Pour trouver bientôt la fin d'une vie que le souvenir du malheur de Lucile empoisonnât, Dangeot s'engagea, passa dans les îles, et l'on n'entendit plus parler de lui.

CHAPITRE VII

Bienfaits dangereux

Votre Lucile, me dira-t-on, jusqu'à présent est vertueuse... Plaisante vertu, en vérité! Avant quinze ans, avoir désobéi, s'être

fait enlever, vivre sans scrupule avec un jeune homme dont on passe pour la femme. Non, Lucile n'était plus vertueuse ; et si sa pudeur n'avait point encore reçu d'atteintes, c'est à celui qui fit pour elle le personnage d'amant, qu'en est tout le mérite. Cependant, je conviens que son âme était innocente : mais, dans un moment, elle va cesser de l'être.

La réflexion que je viens de faire n'échappa pas à celle que Lucile regardait comme sa protectrice et une seconde mère « Il faut de la hardiesse et une certaine force d'esprit, se disait-elle, pour être capable de ces choses-là. Cette jeune fille n'est point sotte ; elle n'est qu'ignorante ; trompons-la ; gagnons son cœur ; il est facile à séduire, mais il serait impossible de le contraindre. » La Courton raisonnait juste. Il lui en avait tant passé par les mains, que l'expérience lui tenait lieu de philosophie.

Pour réussir dans son projet, la séductrice apprit à Lucile à faire de la dentelle. La jeune personne était adroite ; elle ne tarda pas à surpasser sa maîtresse. On sut alors lui vanter ses ouvrages dix fois plus qu'ils ne valaient : on flatta son cœur naturellement fier, en lui montrant qu'elle n'était point à charge, et ce moyen était le plus efficace, pour qu'elle ne conçût aucun soupçon. On

la mit magnifiquement. On eut toujours soin de lui dérober la vue de ces malheureuses qui vivaient dans la même maison. Deux seulement, des plus jolies, l'entretinrent quelquefois : mais leurs discours étaient dictés, et la maîtresse était aux écoutes. Lucile voyait partout l'image du bonheur et du plaisir. La Courton ne craignait pas qu'il lui prît envie de la quitter, ou même de sortir; outre qu'elle l'avait entièrement subjuguée, la crainte de son père et de Fisiomon, qu'elle entretenait dans toute la force, répondait de sa docilité. Elle lui faisait parvenir de fausses nouvelles; un homme que la Courton disait connaître dans la ville d'A***, écrivait que M. de Fumeterre faisait de terribles menaces. Tout cela renouvelait les frayeurs de Lucile, et lui ôtait jusqu'à la pensée de demander à faire un pas au dehors. D'un autre côté, Dangeot était parfaitement oublié, et la jeune fille commençait à trouver la situation heureuse.

Dès que la Courton s'aperçut que sa jeune victime avait le cœur libre, elle changea de discours, en tenant toujours la même conduite. Pour chasser de son cœur un amant chéri, on n'avait cessé de lui mettre devant les yeux les malheurs que l'amour traîne à sa suite. On avait d'abord peint tous les hommes laids. Insensiblement, on fit des

exceptions, et bientôt l'on en vint à vanter le bonheur d'en être aimée, de vivre dans l'abondance, au sein des amusements et des plaisirs en tout genre, sans esclavage, sans former de chaîne, sans même s'attacher à celui dont on est adorée. On lui parla des spectacles; de ces délicieuses assemblées qu'on nomme bals, où les jolies femmes deviennent des divinités; on tâcha de lui faire naître l'envie d'y briller. Pour disposer son esprit à goûter cette morale, qui lui paraissait nouvelle, on chercha d'abord à l'éblouir par la lecture des opéras du tendre Quinault. Ensuite on lui fournit d'autres livres, qui corrompirent son cœur. Bientôt ces peintures dangereuses de l'imagination vive et déréglée des Italiens, firent les délices de cette Lucile jadis innocente. On y joignit toutes ces brochures, que l'abus de l'esprit et du sentiment fait éclore parmi nous. Les sens de Lucile étaient en feu; son imagination pétillait. Pour tomber, il ne lui manquait qu'un amant : c'était là où la Courton l'attendait.

« Mademoiselle
me parait étrangère ? »
(Page 15.)

CHAPITRE VIII

Comme on pervertit les filles

Un jour, elle entra dans sa chambre d'un air plus riant et plus ouvert que de coutume :

« Ma chère fille, lui dit-elle, depuis que vous êtes avec moi, je n'ai songé qu'à votre bonheur : mais auparavant de vous en faire jouir, il a fallu vous le faire connaître. Hier, vous lisiez avec tant d'attention, que je me suis approchée tout près de vous, sans que vous m'ayez aperçue : votre teint était animé ; vos beaux yeux étincelaient de mille feux ; ensuite ils avaient une expression si tendre, si touchante, que j'ai, dans ce moment, mille fois souhaité d'être un homme. Ma fille, vous formiez sans doute des désirs : le temps est venu de les satisfaire. Mais en vous procurant les plaisirs, je veux les rendre durables. Je vous aime : je viens d'agir en votre faveur, comme je ne fis jamais envers personne : je suis pour vous plus tendre que des parents qui vous ont persécutée, qu'un amant qui vous a trahie. Je vous ai tenu lieu de tout : j'espère que vous ne serez pas ingrate, et qu'au nom de mère, que vous m'allez donner, vous joindrez les sentiments d'une fille reconnaissante.... J'ai choisi pour

vous un amant jeune, aimable, riche. Je ne saurais vous exprimer combien il m'a fallu de soins et de peines pour parvenir jusqu'à lui. On m'avait dit qu'il cherchait une maîtresse : en vous faisant offrir comme ma fille, il vous dédaigna, je ne me décourageai pas ; j'insistai, j'allai le trouver moi-même ; je peignis votre esprit, vos grâces, vos talents : tout fut encore inutile. Je lui fis dire alors qu'il ne devait pas douter que je ne possédasse le trésor qu'il cherchait, puisque je montrais tant d'opiniâtreté pour l'engager seulement à voir celle que je lui destinais. Je ne me suis pas trompée : par curiosité, M. Durichemont consent à venir ce soir. « Nous verrons donc ce prodige », a-t-il dit d'un ton dédaigneux. .. Il ne le gardera pas longtemps; votre beauté changera bientôt cet air et ce ton. Qu'il va vous trouver au-dessus de mes faibles éloges !....

« Mais, chère Lucile, pour conserver un amant, il faut de l'adresse et de la prudence. N'aimez pas, si vous voulez toujours être aimée : ne prenez jamais avec un amant le ton de la candeur et de la bonté. Il faut vous accoutumer aux airs vifs, étourdis : interrompre en caressant un chien, en parlant à votre perroquet, ou par un éclat de rire, une conversation dont le sentiment s'empare ; jamais ne reprochez une absence. Si quelquefois,

au milieu de l'ivresse..., il vous arrivait de paraître tendre, que ce soit un éclair, qui brille en disparaissant. Mais ce n'est pas tout : il faut avoir l'art de vous faire un fonds : sans demander précisément, il est une manière adroite d'exciter l'humeur libérale d'un amant passionné : tantôt, le marchand et l'ouvrière exagèreront devant lui le détail de ce qui vous manque : tantôt la description d'une chose qui vous flattera, animée de tout le feu de votre imagination, fera sentir combien vous la désirez ; surtout, que jamais vous n'ayiez fait naître un de ces moments si doux, où vous vous oublieriez vous-même, sans qu'un cadeau brillant n'en soit le fruit. C'est alors que vous pourrez hasarder quelques caresses, d'un air mignard plutôt que tendre. Dès que vous aurez obtenu, reprenez votre air léger. Nous ne sommes auprès des hommes que ce que nous nous faisons valoir : leurs présents même nous les attachent : les biens donnent tant de relief à quiconque les possède, qu'une maîtresse devient un objet plus digne d'égards et de soins pour son amant, dès qu'il l'a enrichie. Soyez attentive, ma chère fille, à toujours accorder moins qu'on ne vous demandera : il est des faveurs qu'il faut avoir l'adresse de laisser ravir ; elles perdent trop de leur prix lorsqu'elles sont consenties. Je

ne vous recommande pas encore de paraître insensible ; vous êtes trop jeune pour cela : quand deux ou trois années d'usage vous auront aguerrie, il vous sera permis d'affecter des distractions dédaigneuses... Mais nous n'en sommes pas là. Dans quelques heures, votre amant va paraître. C'est le premier homme qui se présente à vous sur un certain pied : vous ferez de vous-même ce qu'il faut, et je suis sûre qu'à cette première visite, la retenue naturelle à notre sexe, lorsqu'il est novice, déterminera mieux votre conduite que tout ce que je pourrais vous dire. Nous nous règlerons ensuite sur les circonstances. »

Lucile remercia la Courton de ses bons avis; mais elle ne songea qu'en tremblant, qu'elle allait se trouver bientôt avec un inconnu, qui, peut-être, voudrait réaliser les belles choses qu'elle avait lues. Son cœur timide palpitait ; elle aurait désiré que ce moment n'eût pas été si proche. Au moindre bruit, elle tressaillait, et croyait, à chaque instant, voir entrer M. Durichemont. Sa nouvelle maman tâchait de la rassurer.

Combien en est-il dans le monde, qui passent pour honnêtes, qui souvent ont donné ces coupables leçons! Et voilà comme on se fait un art de tromper les hommes, et de leur faire payer ses caprices!... Mais ceux

qui sont assez mal avisés pour chercher une félicité ruineuse au sein du libertinage, méritent ce traitement, et pis encore.

CHAPITRE IX

Assaut

Tandis que la Courton disposait Lucile à recevoir le jeune homme auquel elle allait la livrer, elle entendit un grand bruit.

« Maman, est-ce lui ? » dit la jeune fille en rougissant.

La Courton dissimule son effroi, et sort sans lui répondre. Elle aperçoit sept à huit étourdis, qui, de la taverne ou du jeu, venaient chez elle pour couronner l'œuvre. Heureusement, il leur restait encore trois marches à franchir. La diserte Courton eut le temps de fermer la porte. Mais l'un d'eux avait entrevu la taille élégante de la belle Lucile. On aborde la *vénérable;* on la complimente, on la caresse ; un peu d'ironie s'en mêlait, mais qu'importe ? Heureuses mille fois les odalisques que de pareils adorateurs se contentent de railler !

« Ah ça ! maman Courton, tu vas nous ouvrir cette chambre, n'est-ce pas ? dit l'un d'eux.

— Non, mon Roi ; chacun doit être en

sûreté dans ma maison ; cet appartement est occupé.

— Ah ! pardieu, tu l'ouvriras ! On ne refuse pas ses amis, et tu sais que nous te sommes acquis depuis longtemps.

— Ne la presse pas encore, dit un autre. Je crois apercevoir là-haut une déesse qui vaut peut-être mieux que celle qu'on nous cache. Montons ; nous reviendrons dans un moment nous amuser à mettre cette porte en éclats. »

Cet avis l'emporta. Bientôt, tout fut en combustion. D'abord l'on entendit des ris immodérés ; ensuite, les cris succédèrent ; les filles fuyaient ; les chaises, les glaces, les ameublements se brisaient. Dans cette bourrasque violente, la Courton, indécise, frémissait de rage. Cependant, elle fila doux : elle aborde cette jeunesse effrénée, et veut entreprendre de la calmer. A son aspect, tous s'écrièrent en chorus : « A l'escalade du premier ! »

Ces terribles paroles dérangèrent toutes les idées de la Courton ; elle fuit comme l'éclair, entre auprès de Lucile, et s'enferme.

« Ma chère enfant, lui dit-elle, des voleurs viennent de s'introduire chez moi. S'ils vous voient, nous sommes perdues ! »

Il se trouvait, dans cet appartement, une armoire pratiquée dans le mur et recouverte

de la tapisserie : il est inutile d'en divulguer l'usage mystérieux : la Courton y cacha Lucile. Lorsqu'elle la crut en sûreté, elle attendit plus tranquillement l'orage.

Cependant, le terrible essaim des enfants de Mars attaquait la porte avec une ardeur à laquelle il ne manquait qu'un autre motif, pour mériter des éloges. L'assiégée, de son côté, faisait une bonne défense ; elle entassait chaises, fauteuils, sophas, buffets et commodes. Mais elle avait affaire à des ennemis que les difficultés animaient ; tout fut renversé : les vainqueurs s'ouvrent un passage sur les débris. Dans ce moment, la Courton, effrayée, se disait : « Si je la leur donnais ?... Mais Durichemont doit venir aujourd'hui... Si ce n'était pas aujourd'hui qu'il dût venir !... C'est tout-à-l'heure ; à présent, peut-être... J'éviterais un danger pour tomber dans un autre qui serait pis encore..... Payons de notre personne ! »

Elle finissait ce monologue, lorsque deux des vainqueurs la saisirent chacun par un bras ; un troisième lève la canne et lui dit en riant :

« Ecoute : nous sommes des gens tranquilles ; ne nous oblige pas à faire chez toi du vacarme, en t'opiniâtrant : nous en serions au désespoir. Donne-nous celle que nous venons de voir : pourquoi te faire battre ?

— Je sais, Messieurs, que vous êtes d'honnêtes, d'aimables gens, répondit la Courton ; mais vous me demandez l'impossible ! »

Les coups de canne tombèrent alors sur la malheureuse, qui s'écriait, en embrassant les genoux du frappeur impitoyable : « Battez-moi, tuez-moi, si vous le voulez : celle que vous avez entrevue n'est plus ici : elle a pris la fuite dès qu'elle l'a pu. »

A peine l'écoutaient-ils. Tandis que ceux-ci battaient, que ceux-là en riaient, d'autres furetaient partout. Ils approchent du réduit où Lucile était presqu'évanouie de frayeur : la Courton tremblait. Le moindre mouvement, un souffle, trahissait la jeune fille. Heureusement, ils ne la trouvèrent pas. Ils s'en vengèrent sur les meubles, et se retirèrent, en faisant à la digne *maman* mille protestations de zèle et de dévouement pour son service.

« Ah ! si M. Durichemont était arrivé, disait la Courton à Lucile qu'elle tirait de sa cachette, lorsqu'ils furent partis ; il les aurait fait arrêter, et nous aurions été les voir pendre ! »

CHAPITRE X

Durichemont

Un commis, qui s'était engraissé dans des postes lucratifs, se maria fort tard : il prit une compagne de quinze ans, d'une famille aussi noble que pauvre ; mais la jeune personne était riche en attraits, vive, fringante. Ses amis le blâmèrent, lui firent craindre certaine infortune, ordinaire apanage des vieux maris. Il ne les écouta pas, et fit bien. Cependant, il ne fut pas exempt de chagrins. Il se croyait heureux pour le reste de sa vie ; l'aimable enfant devint grosse, donna le jour à un fils beau comme elle, et mourut en couches. Le mari fut au désespoir : mais son fils vécut ; il consola le vieillard, qui retrouvait en lui les traits de sa jeune et malheureuse épouse. Il grandit, se forma : son père travailla plus que jamais à laisser un bien honnête pour ce fils si digne de sa tendresse. A vingt-deux ans, le jeune Durichemont perdit un si bon père, et se trouva maître de lui-même et de trente mille livres de rente.

Par hasard, le jeune homme avait eu, pour former son enfance, un conducteur raisonnable, sage, prévoyant. Ce gouverneur trouva des passions vives à dompter, des

goûts à corriger, des bonnes dispositions à diriger : il régla tout cela pour le mieux, gagna la confiance et l'amitié de son élève, qui, devenu maître de lui-même, voulut encore suivre ses conseils.

Durichemont redoutait le mariage, je ne sais pourquoi. Beaucoup d'enfants sont effrayés de la mauvaise intelligence qui règne entre leurs parents ; Durichemont n'avait été témoin que d'une tendre douleur. Quel que fût son motif, il craignait de s'engager, d'être trompé, de s'en repentir lorsqu'il n'y aurait plus de remède, et d'enrager en vain, comme tant d'autres. Tout ce que son ancien maître pouvait lui dire, pour détruire son préjugé et diminuer ses frayeurs, était inutile ; le jeune homme résolut de s'en tenir à une maîtresse, jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'objet qu'il ne devait aimer qu'en l'estimant.

Comme le choix qu'il se proposait de faire dans le moment, n'était pas de conséquence, il ne consulta que les yeux. Il vit une jeune personne à la promenade : elle lui plut : il la fit suivre ; le lendemain, il lui rendit visite, s'expliqua clairement, demandait une décision. On lui répondit que ses offres étaient avantageuses, séduisantes ; et qu'on allait consulter son mari.

« Quoi ! vous êtes donc mariée ?

— Oui, Monsieur ; un emploi médiocre, des appointements mal payés sont tout notre fortune.

— Mais, votre mari vous cédera-t-il ?

— Il le faudra bien : c'est une nécessité dure : il ne peut soutenir l'état qu'il m'a fait prendre ; cette parure, que vous me vîtes hier, il la doit... »

Midi sonna ; l'époux revint ; le marché se conclut, non sans quelques remords de la part de Durichemont, et, dès le jour même, la jeune dame Bassan vint occuper un petit appartement fort propre, dans la maison de son amant.

Il eut grand soin de cacher à son ancien conducteur qu'il enlevait une femme à son mari ; il tâcha de lui faire excuser sa conduite. Le vieillard, qui vit le mal fait, ne s'attacha plus qu'à régler une passion qui précipite tant de jeunes gens de l'opulence dans l'infortune. Durichemont fut heureux deux mois. Au bout de ce temps, il s'aperçut qu'une femme qui se vend, trahit l'acheteur. Un homme de bonne mine, et déjà sur le retour, que la discrète personne connaissait depuis longtemps, continua d'être favorisé. Le jeune amant le sut ; il ne voulait point de partage. Un jour, il suivit l'infidèle ; la surprit à la porte de son premier amant ; voulut entrer avec elle ; là, sans se

mettre en colère, il fit à son rival une cession en forme, et défendit à Mme Bassan, confuse et désolée, de reparaître devant lui.

Durichemont s'applaudissait de n'avoir été trompé que par une maîtresse : ses préjugés se fortifièrent ; et il songea à se procurer un autre amusement. Il se promit bien de ne se décider que pour une fille novice encore et sans expérience. Il ne fut pas plus heureux dans un nouveau choix. La jeune personne, prise dans une condition commune, avait plus de goût pour son laquais que pour lui ; il s'en aperçut, chassa le maraud, et maria la jeune imbécile à son jardinier.

Deux maîtresses, en six mois, avaient trahi un jeune homme aimable, honnête, généreux : à quoi doivent s'attendre les mâgots et les grisons !.... Durichemont avait le cœur tendre ; les plaisirs qu'il avait goûtés, lui firent sentir que l'amour pouvait le rendre heureux. Ses désirs devinrent plus ardents ; mais il résolut d'être circonspect dans son choix : il ne s'arrêta plus au premier minois fripon qui savait lui plaire : il voulut connaître l'humeur, les penchants de celle qui devait faire naître les plaisirs, et le fixer peut-être. La Courton était parente du laquais que Durichemont avait chassé : elle

sut par lui les dispositions de son jeune maître, et fonda là-dessus ses espérances.

CHAPITRE XI

Lucile est aimée

On se hâta d'effacer jusqu'aux vestiges des militaires exploits. La Courton donnait ses ordres avec une présence d'esprit et une résignation, suites de l'habitude. A huit heures, elle revint auprès de Lucile, dont il fallait achever de dissiper l'effroi.

« Maman, disait l'aimable fille, qu'ils m'ont fait peur ! Peut-on être si méchant, avec un son de voix si doux ?... Croyez-vous qu'ils ne reviendront plus ?... »

Lucile n'avait pas achevé ces mots, que le bruit d'une voiture frappa leurs oreilles. Elle s'arrête à la porte ; la Courton vole, ne doutant pas que ce ne fût M. Durichemont. Il était au pied de l'escalier : elle lui fit de très basses courbettes, et voulait le complimenter sur sa figure et sa bonne mine.

« Je sais tout cela, dit le jeune homme ; mais, voyons, votre merveille est-elle là-haut ? »

La Courton le conduisit. Il entre, avec une démarche cavalière, aperçoit Lucile, qui tournait le dos par timidité.

« Qu'elle est bien taillée ! » s'écrie-t-il.

Il s'approche en souriant. Lucile le regarde, et d'un air sérieux, modeste, enchanteur, lui fait avec grâce une profonde révérence. Il se disposait à l'embrasser ; il avait la main tendue, pour lui faire de ces caresses libres, ordinaires dans les lieux où il se trouvait. Un je ne sais quoi l'arrêta. Il lui semblait qu'il voulait dire : « *Ma mie, ma mignonne* » ; il ne prononça que : « *Mademoiselle.* » Tel est donc le pouvoir de la beauté ! Dès qu'elle le veut, l'endroit le plus infâme est un temple pour elle !.....

Durichemont était ébloui : il balbutia. L'innocente Lucile ne sentait pas son triomphe : elle devint plus timide encore et plus touchante. Mais la Courton voyait tout : elle nageait dans la joie. Cette femme s'aperçut qu'elle pouvait parler sans être rebutée : elle s'empara de la conversation : on lui laissa le champ libre. L'âme de Durichemont avait passé dans ses yeux, avidement attachés sur l'aimable Lucile. Mille pensées différentes s'offraient à son esprit. Il n'avait qu'un regret, c'était d'avoir, par sa faute, laissé cette jeune personne quelques jours de plus entre les mains de la Courton ; il ne formait qu'un désir, c'était de l'emmener sur le champ. Cependant, lorsqu'il songeait que Lucile était fille de cette femme, il ne

pouvait s'empêcher de dire en lui-même : « Quelle origine, pour tant de beauté ! »

Occupé de ces idées, à peine Durichemont écoutait l'infâme appareilleuse, qui faisait un ample étalage des mérites, talents et vertus de sa prétendue fille : il la voyait, c'était plus que tout ce que la Courton pouvait dire. Enfin il expliqua ses desseins, après avoir prié Lucile de passer un moment dans une autre pièce. Il prévint la Courton, qu'il avait un appartement tout prêt pour sa fille ; qu'il ne pouvait se résoudre à laisser un seul jour encore dans un lieu pareil une jeune personne qu'il voulait aimer.

« Mettez à vos soins le prix qu'il vous plaira, dit-il à la prétendue mère : pour Melle Lucile, son sort est assuré. »

Les conditions furent proposées, acceptées, et le marché conclu. Deux mille livres de pension viagère pour la Courton, mille écus pour la jeune fille, qui devait être maîtresse du fonds même dans deux ans. On la rappela.

« Ne consentez-vous pas à me suivre, belle Lucile, dit le jeune homme, si votre mère le permet ? »

La jeune personne baissa les yeux : mais sa mère répondit pour elle. Chacun étant satisfait, Durichemont et la jolie Lucile, montèrent dans la voiture, et partirent.

CHAPITRE XII

Souvent le mal produit un bien

En arrivant au logis, Lucile fut vue du sage gouverneur. Il fut frappé de tant d'attraits ; il gémit.

« Hélas ! dit-il à Durichemont, qui l'aborda d'un air satisfait, avez-vous eu le cœur de la séduire ?

— Non, mon papa, reprit le jeune homme: nous allons vous prendre pour maître tous deux : je n'ai jamais senti ce que la vue de cette belle fille vient de me faire éprouver ; c'est pour jamais que j'aime. Si la charmante Lucile est encore telle que je la souhaite, que je vais être heureux ! »

Ensuite, il lui raconta ce qui venait de se passer. La vertu de Lucile parut bien douteuse au respectable vieillard.

« Cependant, elle pourrait avoir encore son innocence, disait-il : il ne faut jurer de rien ! »

Lucile occupa seule un petit appartement, avec une femme destinée à la servir. Durichement eut pour elle, dès le premier jour, ce respect qu'inspire l'objet qui nous a réellement touché. Il ne voulut qu'à l'amour et à l'inclination des faveurs auxquels il attachait sa félicité. Il passait auprès d'elle la plus grande partie de son temps. Voir Lucile

et l'entendre eût suffi pour l'enchanter. L'aimable fille se servait de tous ses talents pour l'amuser ; il ne pouvait se contenir : à chaque instant son amour et son admiration redoublaient. Mais le moment d'aimer n'était pas encore venu pour Lucile ; son indifférence la rendait plus vive et plus gaie. Durichemont lui plaisait : c'était tout. Quelquefois, elle se retraçait les situations où l'avaient mise ses lectures ; elle désirait que son amant la respectât moins.

Un jour il était auprès d'elle : un déshabillé galant dessinait admirablement sa taille. Une gaze claire embellissait plutôt qu'elle ne couvrait son sein ; elle était chaussée d'une mule élégante et mignonne. Durichemont l'avait priée de chanter : elle choisit l'ariette *Jusques dans moindre chose, d'On-ne-s'avise-jamais-de-tout.* Il ne fut plus maître de lui-même. Il tombe à ses genoux, colle sur sa main d'albâtre des lèvres brûlantes. Le cœur de Lucile palpite ; son sein s'émeut ; son amant croit la voir s'attendrir et toucher à l'instant du bonheur : il se lève, et la prenant dans ses bras... C'en était fait... Lucile alors se ressouvint des conseils de la Courton : elle s'écria, en s'efforçant de rire de toutes ses forces :

« Eh mais ! y pensez-vous ? Que voulez-vous donc faire ?... »

Et, profitant de la surprise de Durichemont, elle se glisse et s'échappe. Le jeune amant connut par là qu'il n'en était pas encore où il souhaitait.

CHAPITRE XIII

Ni bien, ni mal

Généreux autant que tendre, Durichemont en aima Lucile davantage. Il se félicitait d'avoir échoué, comme d'autres s'applaudissent d'un triomphe complet. « Quel heureux préjugé, se disait-il, pour son innocence !..... » Il se trompait un peu ; il n'est point de femme qui sache mieux résister, que celles qui ne l'ont pas fait toujours.

Le jeune homme continua de donner toute son attention à pénétrer le caractère de Lucile : il ne fut pas difficile de s'apercevoir qu'elle aimait passionnément la lecture. Le vieux gouverneur de Durichemont sut adroitement supprimer les livres dangereux qu'elle avait apportés de chez la Courton, en feignant de les lui emprunter. Il ne crut pas qu'il fût sage d'en substituer tout d'un coup d'autres, d'un genre trop différent : il lui donna des romans tendres et des opéras-comiques. Cette dernière lecture plut infiniment à Lucile, tant ces pièces

bouffonnes étaient analogues à son goût corrompu par l'infâme Courton. Elle demanda avec empressement à Durichemont qu'il la menât aux Italiens. Tous les désirs de Lucile étaient une loi pour lui ; et quoique le vieillard et le jeune homme lui-même eussent bien mieux aimé la conduire aux Français, il fallut aller au spectacle à la mode.

Dès que Lucile eut goûté de ces jolis riens, elle ne voulut plus manquer un spectacle : elle vit dix fois *La Fée Urgelle*, autant *Isabelle et Gertrude*, *La Clochette*, *Rose et Colas*, *Soliman II*, *Annette et Lubin*, *le Sorcier*, *Tomes Johnes*, etc., etc. Elle ne manqua pas une des vingt-quatre représensations de l'attendrissante imitation de *Ruth* et de *Booz*. (*Nota* qu'elle ne vit qu'une fois *l'Isle sonnante*. *) Son assiduité à l'Opéra-Comique la rendit tout à fait petite maîtresse ; mais elle lui fit oublier des leçons dont le danger est bien plus grand. Elle devint précieuse ; et, comme tout sied aux jolies femmes, elle n'en fut que plus piquante. On guérit un vice par un autre. Heureux ! qui, dans l'échange, prend toujours les moindres ! Il tend, quoique lentement, à

* Je n'entends pas attaquer cette pièce : j'y trouve beaucoup d'esprit ; trop peut-être. Il eût fallu parler au cœur.

la perfection. C'est un point désirable que celui où l'on s'arrête dans la carrière du vice. Lucile en est là : elle ne fait ni bien ni mal.

CHAPITRE XIV

Amendement

« Elle changera, j'en réponds. Je crois connaître la trempe de son esprit : il est fasciné, ébloui, trompé, séduit. Eclairons-là ; attendrissons son cœur ; montrons-lui la vertu ; rendons-la lui facile, aimable, disait un matin le vieillard à Durichemont.

— Oui, mon papa, vous avez raison, reprit vivement le jeune homme.

— Mais, hélas ! après, vous mettrez votre bonheur à détruire mon ouvrage ; à triompher d'un jeune cœur que nous aurons purifié de concert !

— Eh ! qui vous a dit que c'était là mon dessein ?

— Que feriez-vous ?

— Ah ! que Lucile soit telle que vous la désirez ! Le Ciel alors m'inspirera ce que je devrai faire... Vous dites qu'elle ne connait pas encore la vertu, cette fille charmante ; et pourtant, elle l'a fait naître dans mon cœur. Oui, depuis que je l'aime, mes dispositions changent... O Lucile, Lucile pour-

rai-je un jour avouer ma tendresse à la face de tout l'univers sans rougir ! Oui, mon papa, le Ciel doit un miracle à son plus bel ouvrage : j'aime à me le persuader. Quand viendra le moment d'en être certain ? »

La Courton n'avait pas encore paru chez Durichemont depuis trois mois que Lucile y demeurait. On l'annonça tandis que le jeune homme et son guide s'entretenaient.

« Ne laissez pas aborder Lucile par cette malheureuse, dit le vieillard ; qu'elle soit sa mère ou non, elle ne doit point la voir. »

On lui dit donc de ne plus se donner la peine de revenir, et qu'on serait exact à lui payer sa pension. Elle insista pour voir sa fille : on lui déclara que cela ne se pouvait pas, de manière à lui faire entendre que cela ne se pourrait jamais ; ensuite on la congédia.

Lucile venait de se lever. Durichemont passa dans son appartement. Jamais elle n'avait paru si belle. Elle baissa les yeux, en le voyant entrer, et rougit un peu. Son air n'était plus étourdi ; ses propos étaient moins décousus et plus sérieux ; ses regards plus timides. Elle avait lu la veille la petite histoire d'*Ernestine*, de Madame R.... Son jugement commençait à se développer ; ses idées s'étendaient. En finissant cette brochure, elle avait fait un retour sur elle-

même : la conformité entre Durichemont et le Marquis de Clémengis était grande ; mais quelle différence d'Ernestine à elle ! (Cette différence, cependant, commençait à ne plus être aussi extrême que Lucile le croyait.)

Durichemont fut enchanté de la conversation qu'il eut avec sa maîtresse. Lucile n'était pas encore tendre ; mais elle paraissait disposée à le devenir. Lorsqu'elle fut habillée, et qu'il se vit seul avec elle, il lui parla de la Courton, et ne lui cacha pas qu'on venait de renvoyer cette femme. Lucile n'y parut pas fort sensible. Durichemont aurait désiré qu'elle eût marqué plus d'attachement pour sa mère : cependant, ce jour-là, elle lui paraissait si différente d'elle-même, qu'il ne put renfermer davantage dans son cœur, tous les sentiments qu'elle y faisait naitre.

Il était assis à côté d'elle : son bras pressait légèrement la taille de sa maîtresse. Lucile était à demi-penchée sur lui, et venait de le regarder avec un sourire enchanteur.

« Fille charmante, dit Durichemont à demi-bas, que je serais heureux si vous étiez tendre !... Je vous aime ; je vous adore... Vous seule pouvez faire ma félicité... Le seul désir que je forme, c'est de vous plaire ;

la seule grâce que je vous demande, c'est le don de votre cœur... Je ne mérite peut-être pas un bien si précieux, s'il faut autre chose pour l'obtenir, que le respect et l'amour : mais prescrivez vous-même les conditions ; il n'en est aucune que je n'accepte... Ah ! Lucile ! que vos yeux paraissent tendres !... Fille adorable ! achevez... Un seul mot de votre belle bouche peut me rendre le plus heureux de tous les hommes.

— Je vous dois tout, Monsieur, reprit Lucile... Je vous dois peut-être bien plus que je ne m'en doute encore. Je ne sais ; mais il me semble qu'un voile épais est devant mes yeux : j'entrevois quelquefois un rayon de lumière, et tout aussitôt je retombe dans le même chaos qu'auparavant...

— (Il l'avait bien dit !...) Ah ! Lucile... (Oui, je le sens ; elle fera mon bonheur... Eh ! qu'importe si des erreurs, qu'elle ne connaissait pas, ont peut-être séduit ses sens : son esprit et son cœur sont purs encore...) Lucile ! belle Lucile ! un instant... heureux pour vous et pour moi va venir... Pardonnez... ma joie...

— Mais, qu'ai-je donc dit qui puisse la rendre si vive ?

— Ah ! vous ne le sentez pas !... »

Les pernicieuses instructions de la Courton étaient oubliées : Lucile soupira, sans

savoir pourquoi : elle ne déconcerta plus son amant par un rire affecté. Durichemont enchanté, la quitta rempli des plus douces espérances.

CHAPITRE XV

De mieux en mieux

Il se rendit auprès du vieillard, pour le mettre au fait des nouvelles dispositions de Lucile.

« Des lectures l'ont égarée, dit le sage mortel, et des lectures la ramèneront. Je compte sur la parole que vous m'avez donnée de respecter sa vertu... Mais que dis-je ? Vous l'aimez : jeune, vif, bouillant, ou vous me tromperez ou vous vous tromperez vous-même, en faisant une démarche que je n'ose prévoir sans frémir. De tous côtés, je ne découvre qu'abîmes ouverts sous vos pas. La fille de la Courton deviendrait... Ah ! ciel !... Voilà, dirait-on dans le monde, le fruit des leçons de cet homme vanté. Son élève, sous ses yeux, de son aveu, vient d'épouser une..... je n'ose trancher le mot. Si vous étiez raisonnable, et que vous voulussiez m'en croire, dès que nous l'aurions ramenée, vous éloigneriez de vous le danger : sa pension suffira, avec quelques pré-

sents que vous pourrez y joindre, pour lui faire trouver un honnête parti...

— Que mille fois plutôt la foudre m'écrase, s'écria le jeune homme indigné, que de concevoir seulement la pensée de me séparer un moment de Lucile !... Heureusement, je ne dois compte de ma conduite qu'à moi-même... Vous, si vous m'aimez encore, travaillez à la rendre digne à vos yeux d'être mon épouse : car dès le premier moment que je la vis, elle parut telle aux miens. »

Le vieillard connut que les remontrances seraient mal placées, et plus mal reçues ; il savait, par expérience, qu'il ne faut pas les prodiguer. Il se tut.

« A tout événement, dit-il en lui-même, il ne faut pas abandonner mon ouvrage : c'est un grand bien de ramener une jeune personne dans le chemin de la vertu, et de la rendre mère de famille. S'il en résulte un mal que je ne puisse empêcher, ce sera par un effet du sort des entreprises humaines. Quelquefois les meilleures choses ont servi de poison, et les plus mauvaises d'antidote. »

Consolé par cette sage réflexion, le vieillard en fit une autre : « Voilà, se disait-il, sa répugnance pour une union légitime entièrement détruite. Si, dans ce moment, on lui présentait une jeune personne aussi belle

que sa maîtresse, riche, honnête, peut-être se rendrait-il ! »

En raisonnant de la sorte, il allait chez Lucile. L'aimable fille lui rendit compte de sa lecture de la veille, et demanda si le charmant auteur d'*Ernestine* avait fait d'autres ouvrages.

« Oui, Mademoiselle, répondit le vieillard, et tous respirent l'honnêteté. Vous les aurez dès aujourd'hui. »

Et dans le moment, il alla lui chercher les lettres de *Mylady Catesby*. En deux heures, Lucile eut dévoré ce petit chef-d'œuvre d'élégance et de sentiment. Elle lut ensuite les *Lettres de Madame de Sancerre*, de *Fanny Buttler*. Mille fois Durichemont s'offrit à son idée, durant cette lecture. L'intéressante *Adelaïde*, dans le *Marquis de Cressy*, fit couler ses larmes ; *Hortense* la révolta ; Madame *de Cressy* mourante déchira son cœur : pour la première fois, elle éprouva ces mouvements chers et pénibles, qui disposent si bien à la tendresse. Le gouverneur, par un entretien sage et raisonnable, tâchait de développer ce germe précieux. Mais en éclairant son esprit, sans le savoir, il échauffait dans son cœur le désir d'être digne d'inspirer une passion innocente et pure. Lucile enchantée de ses leçons, trouva qu'il la quittait trop tôt.

Durichemont, dans les visites qu'il rendit à sa jeune maîtresse, fut agréablement surpris de l'air de réserve qu'elle prenait : il crut même s'apercevoir, que lorsqu'il n'avait pas les yeux sur elle, ceux de Lucile se fixaient sur lui ; et qu'elle les baissait en rougissant, dès qu'il la regardait. Il faut avoir l'âme honnête et tendre, pour sentir combien cette découverte devait lui plaire.

Il courut remercier le vieillard :

« C'est vous, lui dit-il, ce sont vos soins paternels qui vont me donner Lucile : elle change ! quel bonheur !... Mon papa, je vais vous devoir autant qu'à ceux dont je tiens la vie. Je suis sans ambition ; j'ai l'âme sensible ; de toutes les passions, je n'éprouve que la tendresse : servez-vous-en pour me rendre heureux : mais, songez bien que je ne puis l'être que par Lucile. Si je venais à la perdre, je haïrais la vie et tous les hommes. »

Le vieillard répondit :

« Le sort en est donc jeté ! Il faut se rendre : allons diminuer le mal que je ne puis empêcher. »

Durichemont l'embrassa. Quoiqu'il ne dépendît pas de lui, il aimait son ancien maître ; il eût été très mortifié de ne pas avoir son approbation : car il ne se dissimu-

lait pas à lui-même combien l'alliance qu'il voulait contracter était disproportionnée.

Le vieillard fit un nouveau choix de livres amusants. Il supprima les opéras-comiques et les romans où l'on sacrifie tout à l'amour; où l'on se fait un jeu de tromper ses parents; un mérite de leur résister. Il lui laissa pour toujours les ouvrages de Madame R..., et lui donna la *Nouvelle Héloïse*, la *Julie* de M. d'A..., et la *Famille vertueuse*. En achevant la lecture du premier de ces ouvrages, Lucile dit en soupirant : « Elle épousa Wolmar ; elle ne s'enfuit pas. » Le second l'attendrit ; elle se rappela ses parents ; leur souvenir fut douloureux ; il fit couler ses larmes. « Et s'ils éprouvaient le même sort que ceux de Julie ! » s'écria-t-elle.

Le troisième ouvrage, inférieur aux deux autres, plut cependant encore davantage à Lucile. Les sentiments de l'estimable *Léonore* développèrent les siens ; elle sentit que son cœur était formé comme celui de cette tendre fille Pour la première fois, elle entendit parler des charmes de l'amitié : elle brûla d'envie d'avoir un ami : elle ne connaissait que Durichemont digne de son attachement. « Ce sera lui, se disait-elle ; je l'aimerai comme *Léonore* aimait *Rose*. » La passion de miss *Cecili* lui fit connaître la différence qui se trouve entre une passion criminelle

et l'amour honnête et légitime (car, durant son séjour chez la Courton, on avait confondu toutes ses idées). Mais, ce ne fut pas tout : le genre de vie des filles du *Comte du Liffe* et de leurs compagnes excita son admiration. Elle rougit de son inutilité et de ses occupations frivoles ; elle voulut travailler ; le livre n'était pas entièrement lu, que Lucile en mettait les leçons en pratique. Lorsqu'elle vit cette lettre si tendre où *Léonore* répand son âme dans le sein de son père, lui confie ses chagrins, les sanglots l'étouffèrent : « Ah ! malheureuse ! disait-elle ; et moi, j'ai haï le mien ; je l'ai désespéré ; fait mourir de douleur peut-être ! »

Durichemont la trouva fondant en larmes : il s'effraye ; il se jette à ses genoux :

« Divine Lucile ! s'écrie ce tendre amant, qui peut causer ces pleurs ? Parlez, rien ne va m'être impossible...

— Calmez-vous, Monsieur, lui dit Lucile, en laissant tomber sur lui un regard plein de douceur : voilà le coupable. »

En même temps, elle lui présenta son livre. Le jeune homme sourit. Il s'entretint avec son amante. De temps en temps, Lucile soupirait.

« Vous vous ennuyez, peut-être ? lui dit Durichemont. La vie que vous menez est trop uniforme : il faut vous dissiper : je veux

dès aujourd'hui vous mener dans une assemblée charmante.

— Non, Monsieur, reprit Lucile ; j'aime la solitude, et je ne puis souhaiter des amusements que je ne connais pas. Je suis heureuse ici autant que je dois l'être Laissez-moi suivre le nouveau plan que je me suis tracé : je vais m'occuper utilement, et me rendre digne de vos bontés.

— Ah ! Lucile ! vous méritez un trône !

— Il est un bien que je préfère à ce que le monde a de plus brillant..... Vous m'allez donner vos avis pour l'emploi de la journée. Par où commencerai-je ?

— Belle Lucile ! en vous levant, votre premier ouvrage doit être de parer ce temple de la divinité.

— C'est fort bien : mais ensuite ?

— Vous lirez, sans doute ?

— Après ?

— Nous causerons ensemble le reste du temps.

— Oh ! je ne m'en rapporterai pas tout à fait à vous : je consulterai notre papa : je suis sûre qu'il ajoutera bien des choses à cette disposition ; mais, si je n'étais pas plus contente de lui que de vous, je suivrai mon livre à la lettre. »

Des affaires appelaient Durichemont hors de chez lui : il prit congé de Lucile.

« Eh mais! y pensez-vous?
Que voulez-vous donc
faire ? » (Page 43.)

« Quoi ! si tôt ? » lui dit-elle tendrement.

Le jeune homme s'arrêta :

« Lucile ! vous désirez ma présence ? »

L'aimable fille craignit d'en avoir dit trop. Elle dissimula ; mais ce ne fut plus par un manège de coquette.

CHAPITRE XVI

Très intéressant, quoique moral

« Oui, je suis aimé ou sur le point de l'être ; l'aimable Lucile se plaît avec moi. Tantôt, elle eût voulu me retenir ; le bonheur m'attend... Il n'a presque fallu ni leçons, ni préceptes pour lui faire aimer la vertu ; quelle preuve de la bonté de son cœur ! Des livres, où tant d'autres ne cherchent que l'aliment d'une passion déréglée, des émotions voluptueuses, un préservatif contre l'ennui de leur existence, enfin, tout au plus un amusement innocent, des livres ont suffi pour la toucher ! D'autres n'en sucent que le poison, parce que leur âme corrompue ferme les yeux sur le bien, et ne saisit que le mal ; Lucile n'en recueille que le miel..... Qu'elle m'a touché, tantôt ! Elle veut s'occuper ; elle se trace un plan !..... Mais, d'elle-même ! Aimable petite ! ah ! si Durichemont, si ton amant est digne de faire

ta félicité, tu n'auras rien à désirer..... Non, divine enfant, non, jamais tu ne le verras inconstant..... Mon gouverneur me répète que sa naissance.... Mais, en vérité, cet homme, que j'estimais tant, ressemble aux autres vieillards ; il dit toujours la même chose..... Je ne veux pas me brouiller avec lui ; je lui dois trop ; d'ailleurs, il veut du bien à Lucile ; il l'a dirigée avec une adresse, des ménagements dont je n'eusse pas été capable ; il a retenu la fougue de mes désirs ; c'est par ses avis que je n'ai rien obtenu de celle que j'aime, qui doive la faire rougir... Mais toujours *sa naissance !...* Eh bien ! sa naissance n'est pas elle ; c'est Lucile que j'aime, que j'adore, qui, peut-être à présent, s'occupe de moi... Oh ! je ne souffrirais pas que tout autre m'en dit autant. *Lucile est indigne d'être mon épouse !...* Comment a-t-il pu le penser, ou, du moins, osé me le dire !... Lucile est digne du respect de tout l'univers... Il ne sait pas encore tout le fruit qu'elle a tiré de ses leçons et des lectures qu'il lui fait faire ; il rougira de ce qu'il a dit, lorsqu'il l'apprendra... *Je ne sais pas ce qui s'est passé avant que je la connusse.* Voilà le seul point où il ait raison... Comment percer ce mystère ?... Peut-être Lucile m'avouera tout... Je tremble de m'instruire... Quelle folie ! pourquoi me tourmenter ? Laissons le passé sous le voile

heureux qui le couvre ; gardons-nous bien d'interroger une fille naïve ; les maux ou les biens inconnus n'existent pas pour ceux qui les ignorent. »

Telles étaient les réflexions de Durichemont revenant chez soi. En rentrant, il aperçoit son gouverneur ; il vole à lui, et l'entraîne chez Lucile. Là, le vieillard ne fut pas peu surpris de voir par lui-même le succès de ses soins, et les progrès de la jeune personne ; il lui trouva dès ce moment tant de vertu, qu'il forma sur le champ une résolution qu'il se proposa d'exécuter le lendemain. Il était tard ; le vieillard et son élève se retirèrent. Les yeux de Lucile suivaient son amant ; il s'en aperçut, et son cœur devint encore plus tendre.

Lorsqu'ils furent seuls :

« Eh bien ! dit Durichemont, conservez-vous encore vos injustes préjugés ?

— Je suis toujours le même, reprit le vieillard ; je rends justice à Lucile ; elle surpasse mes espérances. Mais vous devez épouser une fille qui vous assortisse pour la fortune, et un certain état que vous avez dans le monde ; et la jeune, l'aimable, la belle Lucile, doit être la compagne d'un homme du commun, avec lequel elle ne soit pas obligée de paraître au grand jour. En devenant votre femme, tout le monde aura les yeux sur

elle ; on se demandera quels sont ses parents. La honte suivra des informations malignes, et son poids insupportable vous accablera tous deux. Voilà, j'en conviens, une vérité dure ; mais c'est la vérité. N'allez pas dire que vous braverez les jugements du monde; vos enfants un jour ne les braveraient pas ; leur intérêt est sacré, et vous vous déshonoreriez doublement, s'il vous touchait peu. De quel front pensez-vous qu'un jour ils se présentassent dans le monde ; comment oseraient-ils y rechercher une alliance ? Eux, les petits-fils d'une Courton !.... fi !.... cette idée révolte ! »

A cette vive sortie qu'il n'attendait pas, Durichemont ne répondit que par des larmes ; il sentait toute la justesse du raisonnement de son ancien maître ; il était au désespoir.

« Quoi donc ! lui dit-il, ne puis-je être heureux indépendamment de ceux qui m'environnent, et dois-je respecter dans les autres des préjugés que je n'ai pas ?

— Il n'en faut pas douter, reprit le vieillard. Nous nous devons les uns aux autres un respect de conduite comme de paroles. Qui viole les convenances et va contre les idées reçues mérite le mépris qu'il s'attire, tous les désagréments et les malheurs qui le suivent. Votre main, donnée à une fille née dans un rang au-dessous du vôtre, est un vol

que vous faites à quelqu'une de vos égales. Qui voulez-vous qui prétende à celles que vous négligez ? Seront-ce les hommes de l'état de Lucile ou ceux d'une condition plus relevée ? Chacun doit rester dans sa sphère ; on ne peut en descendre ou monter au-dessus sans quelque injustice. Je vous dis ce que je dois ; avec trop de feu, peut-être, mais, pardonnez ; Lucile, étant ce qu'elle est, ne peut absolument s'unir à vous.

— Ainsi, mon père aura choisi une épouse à son gré, dans un âge où l'on put le taxer d'imprudence, et moi, moi seul, je ne puis, sans me couvrir de honte, épouser une fille que j'aime, et qui, vous le savez, en est digne ?

— L'exemple de votre père ne dit rien pour vous ; il épousa une fille pauvre, il est vrai, mais dont la naissance était honnête et même plus relevée que la sienne, puisque votre mère était de condition. On ne pouvait objecter que son âge ; encore, s'il était aimé, comme je le crois, on n'avait rien à dire du tout. Mais vous ! mais Lucile !... Ah ! mon fils ! (vous m'avez permis ce nom) Oh ! je vous en conjure, remportez sur vous-même une généreuse victoire ; la plaie saignera, elle sera douloureuse ; mais un jour, vous vous applaudirez. Songez que Lucile...

— Je songe que Lucile est adorable, et que

je l'aime.... Mais, Monsieur, vous ne m'en aviez pas tant dit, avant que, par ses vertus, cette Lucile, que vous mettez si bas, méritât un rang bien au-dessus de celui que je puis lui donner !

— Mon cher fils, n'en devinez-vous pas la raison ? Ah ! vous ne connaissez pas toute mon estime pour vous. Je comptais sur votre cœur ; je savais qu'il était trop fier pour s'allier avec une âme de boue ; je n'ai pas cru devoir, en vous résistant, donner à Lucile un prix qu'elle n'avait pas encore. Mais à présent qu'elle est digne de vous par ses sentiments, sans l'être davantage par sa naissance, je vois un véritable danger ; votre générosité s'efforcera de réparer les injustices du sort .... hélas ! aux dépens de votre honneur..... et de votre félicité. Car il ne faut pas vous imaginer que cette ivresse où je vous vois soit éternelle ; elle se dissipera ; l'illusion disparaîtra malgré vous ; vous verrez alors toute l'ignominie de la source où Lucile a puisé la vie ; des doutes cruels sur son innocence viendront vous tourmenter, et cette Lucile, aujourd'hui si touchante.....

— Laissons Lucile, Monsieur, et finissons un entretien que je n'oublierai de longtemps. Ah ! cruel ami ! ignorez-vous, à votre âge, qu'il est des remèdes plus terribles que le mal même ? »

En prononçant ces mots, Durichemont sortit et courut s'enfermer dans son appartement.

Dans le silence de la nuit, le tendre amant de Lucile repassa tout ce que son gouverneur venait de lui dire. Il lui donnait presque raison, sans néanmoins changer de dispositions pour Lucile, lorsque l'image de cette belle fille vint s'offrir à son imagination. Il tressaillit, comme s'il l'eût vue elle-même : ces mots, gravés en traits de flamme dans son cœur : *Quoi! si tôt!* le regard qui les avait accompagnés, le ton dont elle les avait prononcés, cet attendrissement, ces larmes, tout cela détruisit en un instant ce que le vieillard croyait avoir gagné sur le cœur de son élève. Durichemont se rappela que, dans la conversation, Lucile avait laissé échapper: *qu'il était un bien* qu'elle *préférait à ce que le monde a de plus brillant*. Il se promit de la faire expliquer le lendemain. Il s'endormit dans cette pensée, et l'essaim voltigeant des songes ne lui présenta que Lucile.

CHAPITRE XVII

Essai

« Belle Lucile, j'ai recours à vous ; les dispositions où vous me paraissez me répondent que vous vous prêterez à mes vues :

elles sont raisonnables, justes et garantiront Durichemont et vous-même de malheurs épouvantables.

— S'il s'agit de sauver M. Durichemont de quelque danger, parlez, disposez de moi; y pourrais-je quelque chose? Que faut-il faire? Dites donc vite, je vous en prie?

— Modérez-vous, reprit le vieillard; le danger, c'est vous qui le faites naître, et vous seule y pouvez apporter le remède. Durichemont est jeune, bouillant, tendre, surtout; il vous adore. Si nous étions au fond d'un désert, inconnus à tout l'univers, il pourrait vous épouser; mais il est riche, connu; s'il vous épouse, il se perd et vous expose vous-même au mépris de ce monde vain, de ces femmes que votre beauté rendra jalouses; de ces petits-maîtres, que vos vertus effaroucheront. Si vous aviez des parents qu'on pût avouer, aimable Lucile, ces obstacles disparaîtraient. Je n'ai pas l'injustice de vous faire un crime de votre manque de fortune, ni même de tout le reste, quoique cela soit d'une conséquence infinie et qu'une seule des choses qui se trouvent en vous puisse faire manquer une alliance d'ailleurs convenable. Je vous le répète, hier je fus surpris de votre façon de penser, sage, raisonnable, digne en un mot de tous les éloges; j'osai former un projet et le

fonder sur votre vertu ; je l'exécute aujourd'hui, en excitant votre générosité, et je suis sûr que votre âme sera capable de cet effort. Durichemont n'est plus à lui-même ; il est tout entier à vous ; vous pouvez l'égarer, le sauver, le perdre. Osez le rendre à lui-même ; osez n'envisager de récompense de cette action généreuse que l'action elle-même ; car ce que j'ai à vous offrir n'est pas digne de vous être présenté. Pour assurer votre sort, dans l'état que vous voudrez choisir, je vous conjure d'accepter mes épargnes de quarante ans. La fortune est médiocre ; mais elle peut vous faire trouver pour mari un honnête artisan auquel vous serez une espèce de fortune, qui vous chérira et dont la famille ne vous reprochera rien. Voilà dix mille écus : en vous mariant, le contrat vous assurera la propriété de quelques fonds que je possède encore et dont vous jouirez lorsque j'aurai terminé cette carrière, dont j'aperçois le terme. Je n'ai qu'une sœur ; elle est riche..... et n'a plus d'enfants..... (Le vieillard accompagna ces mots d'un profond soupir.) Des malheurs imprévus l'en ont privée. (Et voilà donc, ô Ciel ! des effets de ta puissance et de ta justice peut-être ! une épouse vertueuse perd une fille chérie ; et la Courton est mère de Lucile !... dit à part le gouverneur.) Ainsi,

je ne ferai tort à personne en disposant de mon bien en votre faveur. Lorsque Durichemont viendra, osez vous-même lui dire ce que vous aurez résolu ; mais cachez-lui cet entretien. Vous le savez, belle Lucile, votre naissance est une tache irréparable. Outre que votre mère n'eut jamais d'époux, un métier infâme... Pardonnez, vous n'êtes que malheureuse et non coupable ; mais, si je vous remets ces choses devant les yeux, c'est pour justifier mon zèle. Parlez, que dois-je espérer ?.... Aimable Lucile, vous pleurez ! Ah ! séchez ces larmes ; elles me déchirent l'âme ; c'est malgré moi que je les ai causées.

— Monsieur, répondit Lucile, vous ne me connaissez pas ; vous êtes excusable. Je vous dois trop pour jamais vous haïr, quand même vous me feriez du mal ; jugez de mes sentiments, lorsque vous me traitez comme votre fille. Oui, pour vous donner une preuve de mon respect et de ma reconnaissance, qui vous convainque tout d'un coup de leur étendue, je vous promets d'accepter vos offres, s'il est vrai que je puisse faire tout le mal que vous dites à M. Durichemont. Mais, est-il bien sûr qu'il m'aime assez pour me sacrifier sa fortune et l'espoir d'une alliance avantageuse ? Qu'il passe sur tout le mal qu'il doit croire de moi, qui me suis

donnée sans résistance ? J'en doute encore, et j'attendrai que lui-même me l'ait assuré. Quant à ma mère, ce que vous m'en avez appris, est nouveau pour moi. Je sais qu'elle eut tort de me mettre entre les mains des livres dangereux, d'offrir, dans ses entretiens, à mon imagination flexible, des tableaux qui me font rougir aujourd'hui ; mais n'eut-elle jamais d'époux? C'est ce que j'ignore... Vous dites qu'elle fait un métier infâme ; il est vrai qu'elle a livré sa fille ; mais si l'on juge de cette action par ses suites, qu'a-t-elle de condamnable ? Si c'est un crime, il est secret ; qui pourra le lui reprocher ? Ce ne sera ni vous apparemment, ni M. Durichemont, ni moi.

— Ah ! Mademoiselle, si votre mère n'avait commis que celui-là !

— A-t-elle fait la même chose d'autres filles qu'elle avait ?

— Entendons-nous. Dissimulez-vous avec moi, Lucile, et voulez-vous tout nier ? Ou, ce que je ne crois pas possible, ignoreriez-vous que votre mère... Pourquoi m'obliger à vous dire ce que vous savez ?

— Ce que je sais !... Vous m'aviez montré quelque estime, Monsieur ; peut-être la méritais-je.

— Mais, comment voulez-vous que je croie que le métier de votre mère..... ce

commerce... que tout cela ne vous ait jamais été connu ?

— Eh ! quel est-il donc ce métier ?... Je n'ai pas toujours été avec ma mère ; et durant quelques mois que je viens d'y passer, exactement renfermée dans une chambre particulière, je n'ai vu personne qu'elle ; et, par intervalle, deux jeunes filles, qui travaillaient chez elle à ces ouvrages que j'ai repris depuis huit jours.

— (O ! Ciel ! se pourrait-il que l'infâme eût épargné sa fille, dit en lui-même le gouverneur ! Ce serait toujours une honte de moins pour Durichemont. Mais frappons les derniers coups.....) Je crois ce que vous me dites, Mademoiselle. Vous êtes équitable : jugez, après ce qu'à mon tour je vais vous apprendre, de quelle honte votre amant se couvrirait en vous épousant ; à quel mépris vous vous exposeriez vous-même dans le monde, et combien vous seriez malheureux tous deux un jour. Pardonnez cependant : la nécessité et non l'indiscrétion m'ouvre la bouche. Belle Lucile, c'est un si grand bonheur de vous avoir donné le jour, que je ne saurais concevoir que le Ciel l'ait réservé pour l'indigne Courton. C'est la vérité, cependant ; j'en gémis. Vous êtes fille d'une malheureuse qui trafique de la pudeur et de l'innocence des jeunes infortunées qui tom-

bent entre ses mains ; qui les prostitue à tout venant ; en un mot, sa maison porte ce nom scandaleux qu'un honnête homme ne doit pas prononcer. Vous-même avez été livrée pour une somme à Durichemont. Le hasard vous a sauvée ; si vous eussiez tombé en d'autres mains, vous seriez déjà plongée dans la fange, et peut-être une de ces libertines qui ramassent les passants et les entraînent chez elle...

— Arrêtez, Monsieur... Quoi ! c'est là ce que je serais devenue ! ajouta Lucile avec effroi. Telle est celle que j'ai crue ma bienfaitrice !... J'aurais dû la reconnaître à ses pernicieuses instructions.... Ah ! malheureuse ! Et je sens que mon cœur, mon faible cœur, gâté par l'infâme, aurait consenti à ma honte !.... Sans Durichemont et sans vous, Monsieur, j'étais perdue ! » (O dieu ! se disait-elle, en redoublant ses larmes, je l'avais mérité .. J'ai plongé le poignard dans leur cœur..... j'aurais pu tenter d'autres moyens pour les fléchir...) Puis, s'adressant au gouverneur : « Laissez-moi, Monsieur ; je prendrai la résolution que le Ciel m'inspirera, et peut-être en serez-vous content.

— Que signifie tout ceci ? disait le vieillard en se retirant. Cette fille me touche, me séduit ; mon cœur prend son parti contre ma raison... Je me perds à tout ce qu'elle

dit... Hélas ! je le sens ; à tout âge, un petit grain de folie se mêle à notre sagesse. »

Restée seule, Lucile se représenta toute l'horreur du danger qu'elle avait couru. Elle se rappela la scène des voleurs prétendus ; et la triste vérité descendit dans son cœur. Son esprit s'était éclairé, depuis son séjour chez Durichemont ; et d'un autre côté, les discours peu retenus de la Courton avaient déchiré le voile.

« Si je suis encore innocente, se disait-elle, c'est au respect de Dangeot et du tendre amant que j'adore aujourd'hui que j'en suis redevable. Ah ! Durichemont, que tu me deviens cher !... Il me croit fille de la Courton, qu'un commerce infâme fait vivre, qui m'a vendue ; et cependant on m'apprend qu'il m'aime assez pour vouloir m'épouser !.. Divin amant ! mon cœur connaît enfin tout ce que tu vaux. Je ne suis pas indigne de toi ; quel bonheur !... Mais est-il sûr de mon innocence ? Dans les lieux où il m'a trouvée, la vertu n'est jamais sans atteinte.. Il pourrait me croire une fille perdue, dont la jeunesse et la beauté sont profanées..... Ah dieu ! cette idée est affreuse..... Il faut l'instruire ; lui tout découvrir.... Et mes parents ? Ils voudront peut-être me livrer à Fisiomon !... Mon amant ne leur apprendra rien encore ; il m'épousera sans qu'ils le

sachent, et nous les avertirons lorsque tout sera fait. »

Cette idée, que la moindre connaissance des coutumes ou des lois eût fait évanouir, la tranquillisa. Elle prit un livre et commença ses exercices ordinaires.

CHAPITRE XVIII

Lucile aime et le dit

Durichemont n'avait pu voir sa maîtresse, comme il se l'était proposé. Un des parents de sa mère l'était venu prendre et l'avait entraîné dans une maison où ils dînèrent. Quelque amusante que fût la société qui s'y rencontra, l'amant de Lucile s'ennuya à mourir. Les agaceries d'une très jolie personne, les caresses d'une mère qu'elle avait, ne purent le distraire qu'un moment. Dès qu'il fut possible de s'échapper avec décence, il vola chez lui, ou plutôt dans l'appartement de Lucile. L'accueil qu'il reçut de son amante le pénétra ; elle lui laissa voir tout le plaisir que lui causait sa présence.

Durichemont ne pensait pas assez avantageusement de lui-même, pour croire que son entretien devait tenir lieu de tout à Lucile. Il lui proposa d'aller au spectacle ;

Lucile était dégoûtée des Italiens ; elle le dit à son amant.

« Eh bien ! allons aux Français, reprit le jeune homme ; c'est un autre genre, qui, j'en suis sûr, vous plaira. »

L'aimable fille eût mieux aimé rester ; elle avait bien des choses à dire à Durichemont ; mais elle cessait d'être petite-maîtresse ; elle ne croyait plus que les hommes devaient, en esclaves, se conformer à tous ses goûts et même les deviner. Elle eut la complaisance de se rendre sans se faire presser. Elle s'habille : son amant, en lui disant mille choses flatteuses, l'aidait. Le tendre cœur de la jeune Lucile palpitait de plaisir. Vingt fois elle fut sur le point de commencer l'explication désirée ; elle remit toujours. Enfin, elle est prête ; ils partent.

On donnait *Cénie*. La toile se lève dès qu'ils sont placés. Au théâtre frivole, Lucile n'écoutait que quelques ariettes ; durant les morceaux de déclamation, les duos, le tintamarre des trios, des quatuor, des quinques, etc., elle causait avec son amant ; elle comptait en faire autant et s'amuser au moins par là. Mais, dès la première scène, émue, attendrie, ses yeux se fixèrent sur le théâtre et s'en détournaient à peine aux entr'actes. Durichemont voyait le plaisir qu'elle goûtait, et c'en était un si doux pour lui, que ce

moment le dédommagea de la contrainte de la journée. Lorsque Lucile s'attendrissait, Durichemont lui serrait la main. Dans l'endroit le plus touchant, par distraction ou par un mouvement de tendresse qui l'emporta, l'aimable fille répondit à son amant de la même manière. Tous les sens de Durichemont s'émurent : il sentit un délicieux frétillement.

« Lucile, lui dit-il à l'oreille, vous êtes la divinité de mon cœur ; daignez être mon épouse ; recevez, dès ce moment, le serment que je vous fais de vous donner ma main et ma foi. »

Lucile sourit en rougissant, et pressa contre son cœur la main de l'aimable jeune homme.

« Ah ! voilà le bonheur que j'ai si vivement désiré ! se disait Durichemont. Est-il rien au monde qui vaille Lucile ! Mon précepteur penserait comme moi, s'il était aimé ! »

La pièce finit. *Le Mariage forcé* la suivait. Lucile s'attendait à de nouvelles merveilles ; et le nom de Molière dont son amant lui dit qu'était cette petite comédie, augmentait l'idée avantageuse que *Génie* lui faisait concevoir de tout ce qu'on donne aux Français. Mais, grand Dieu ! quel fut son étonnement ! Dès qu'elle eut entendu l'indécente

énumération que fait Sganarelle des charmes de sa maîtresse, elle se leva. Durichemont, en riant, lui donna la main ; ils sortirent.

« Comment, lui disait Lucile en chemin, peut-on, sur le même théâtre, représenter de si belles choses et d'aussi méprisables ; jouer des pièces si touchantes et d'autres dont les baladins même rougiraient !

— Il est vrai, répondit Durichemont ; et, dans l'endroit qui vous a le plus révoltée, tout le parterre, transporté au milieu des halles, s'est cru permis d'ajouter en chorus, aux galanteries de Sganarelle, l'expression la plus obscène. »

De retour au logis, Durichemont et son amante soupèrent en tête-à-tête.

« Oui, mon adorable Lucile, lui disait le jeune homme, je vous confirme ma promesse. Mon bonheur dépend du don de votre cœur ; vous êtes la maîtresse du mien. Puis-je croire qu'un jour vous ne serez pas insensible ?

— Je vous aime, Monsieur, reprit Lucile, par reconnaissance...

— Est-ce le seul motif ?

— Non, mon respectable ami ; je vous aime encore par choix et par inclination.

— Ah Lucile ! ah mon amante !...

— Cependant, ne dois-je pas craindre, qu'en recevant votre main, un jour le repentir...

— Vous me faites injure ! Non, Lucile, non... Qu'allez-vous penser ?... C'est vous qui me faites grâce en vous donnant.

— Mais... et ma mère ?

— Il est vrai qu'elle ne mérite pas que vous lui donniez ce nom ; sa conduite à votre égard dispense des devoirs de la nature. Je l'ai pour jamais bannie de chez moi ; oublions-la, belle Lucile, ce n'est pas un crime.

— Ah ! cher amant ! vous m'avez cru fille d'une Courton ; vous m'avez prise chez elle... vous avez des soupçons peut-être... (eh ! qui n'en aurait pas ?....) et vous ne m'avez pas méprisée !... Tant de générosité me pénètre d'un sentiment pour lequel il n'est point de termes. Adorable amant, si j'étais ce que vous pensez... je me sens à mon tour assez de grandeur d'âme et de gratitude pour vous refuser et vous rendre à vous-même ; vous empêcher de vous déshonorer.

— Qu'allez-vous me dire, chère Lucile ? Quel espoir faites-vous briller au fond de mon cœur !... (Ciel ! vérifie mes conjectutures !...)

— Je ne suis point fille de l'infâme Courton ; j'ignorais ce qu'elle était ; et ce n'est que de ce matin seulement qu'on me l'a appris. Durant mon séjour chez elle, cette

misérable n'a sali que mon imagination, j'ai toujours été renfermée, et je n'ai vu qu'elle et deux filles. Je sais que l'intérêt seul la guidait. Elle m'a vendue ; ce n'est encore que de ce matin que j'en suis instruite : voilà la vérité. S'il en faut des preuves, je me soumets à toutes celles que vous voudrez exiger.

— Quel bonheur, grand Dieu !.. Ah ! Lucile, je me plaignais que le Ciel eût formé son plus bel ouvrage d'un sang impur ; j'étais injuste. Céleste père de toute la Nature, tes vues sont bien au-dessus des nôtres ! La bonté les règle aussi bien que ta justice ; et tandis, (aveugles que nous sommes !) que nous nous épuisons en murmures, tu prépares notre félicité !

— Je suis digne de vous, cher Durichemont, par ma naissance, par ma fortune, par ma tendresse, et, j'ose le dire, par une autre raison encore. Jamais homme n'obtint rien de moi ; et s'il en est un qui m'ait témoigné des désirs, vous ne pouvez m'en faire un crime sans vous blâmer : c'est vous-même.

— Laissez-moi respirer, chère Lucile..... Pardonnez une témérité, hélas ! trop coupable. Eh ! connaissais-je le trésor que je possédais !..... Fille adorable ! achevez de m'instruire. Quels malheurs vous avaient donc fait tomber entre les mains de la mal-

heureuse qui voulait vous rendre aussi vile qu'elle-même ? »

Alors Lucile raconta son histoire à son amant. Elle lui parla de Fisiomon, de Dangeot ; elle ne lui déguisa rien, ni sa fuite, ni son goût pour le jeune commis de son père. Mais, en même temps, elle lui parla de sa retenue et de son respect, avec une vérité si naïve, que Durichemont fut persuadé. Elle lui peignit sa haine pour Fisiomon, sa frayeur quand elle le sut à Paris. Le jeune homme versa des larmes, en se représentant sa chère Lucile égarée, ne sachant où fuir, où se sauver, tombant entre les mains de la Courton.

« Ah ! que ne vous ai-je rencontrée ? » s'écria-t-il, en frissonnant du péril de celle qu'il aimait plus que sa vie.

Lucile lui rendit compte ensuite du progrès de ses sentiments pour lui, et de son retour à la vertu. Elle n'avait pas encore parlé de ses parents. Durichemont trouvait des rapports... Il était dans la plus vive impatience ; mais il attendait que Lucile s'expliquât d'elle-même. Enfin, elle fit connaître sa famille, et nomma son père.

« Ah ! Ciel ! se peut-il ! s'écria Durichemont transporté. Votre père est M. de Fumeterre, de la ville d'A...! Votre mère se nommait Mlle d'Anville !

— Oui, Monsieur.

— Oh ! quelle sera sa surprise !... Mon adorable épouse, je vous quitte : mon gouverneur, que je respecte mille fois plus que jamais, aurait droit de trouver mauvais que je restasse plus tard. Demain, dès le matin, nous vous rendrons visite ensemble. Adieu... Je sens, en m'éloignant de vous, que je me sépare de la plus chère moitié de moi-même. Mais il le faut... Lucile ! belle Lucile ! je ne vous aime pas davantage, mais... Mais je sens que vous serez plus heureuse, et je ne saurais exprimer tout ce que cette idée ajoute à mon bonheur ! »

Il lui baisa mille fois la main ; resta longtemps encore, en paraissant toujours sur le point de s'en aller. Enfin, ayant entendu son gouverneur, qui revenait de souper en ville, il courut à lui.

CHAPITRE XIX

Contretemps et reconnaissance

« Vous venez d'entretenir Lucile, dit le vieillard à son élève, dès qu'il l'aperçut ; et je m'assure d'avance qu'elle aura fait ce qu'elle m'a promis. Vous voyez bien qu'il est impossible qu'elle devienne votre épouse. Je suis chargé, de la part de votre famille,

de vous apprendre qu'elle a des vues pour vous. J'étais ce soir avec les personnes chez qui vous avez dîné ; et l'aimable demoiselle, que tantôt vous y avez vue, est celle qu'on vous destine. Son bien est considérable ; sa famille honnête et dans les emplois. Ce parti vous convient à tous égards ; tous ceux qui vous aiment désirent cette union, et vos parents ont répondu de vous. On m'a consulté sur votre attachement pour une inconnue qui vit chez vous. On parlait d'obtenir un ordre secret pour la faire renfermer dans un couvent. J'ai dit que cela devenait inutile ; je vous ai rendu justice, à vous-même aussi bien qu'à la jeune et belle Lucile, de manière que son séjour ici ne vous fait aucun tort à tous deux. On avait peine à m'en croire ; mais l'offre que j'ai faite de les convaincre dès demain de votre déférence à leurs sages avis et de la générosité des sentiments de Lucile, les a ramenés. Je suis charmé que, dans une conjoncture où vous auriez difficilement remporté la victoire sur votre penchant, la proposition d'un établissement avantageux, et la considération que vous devez aux parents de votre mère, viennent à votre secours. D'ailleurs, il ne faut pas vous cacher que, si vous résistiez, vous ne seriez cependant pas le maître d'épouser Lucile. Une lettre de

cachet ferait disparaître pour jamais votre maîtresse...

— Ah ! mon papa, répondit Durichemont, qu'avez-vous fait ? Et pourquoi, sans me consulter, vous prêter à des arrangements qui ne sauraient avoir lieu ?

— Quoi ! ce que doit vous avoir dit Lucile n'a fait aucune impression sur vous ?

— Pardonnez-moi ; ce qu'elle m'a dit, cette fille adorable, m'a pénétré, a rempli mon cœur de joie, m'a délivré d'un insupportable fardeau ; ce qu'elle m'a dit permet à mon amour d'éclater aux yeux de tout l'univers...

— Je conçois que la généreuse résolution de vous rendre à vous-même est un effort peu commun et qui doit lui faire honneur ; mais elle est nulle, si vous n'y avez égard.

— Vous n'avez, aujourd'hui, employé vos soins que contre vous-même..... Apprenez que Lucile n'est point ce que vous la croyez... Non... la Courton n'est point sa mère.

— Que me dites-vous !... Mais vous l'avez trouvée chez elle ; qu'importe qu'elle soit sa fille ou non ! L'infamie la couvre également. Si la Courton n'est pas sa mère, elle avait vendu son innocence avant de vous livrer Lucile ; j'aurais préféré pour elle son premier malheur...

— Comme vous êtes ingénieux à vous tourmenter ! Lucile en est sortie comme

elle y était entrée. C'est un miracle, il est vrai ; mais le Ciel le devait à mon amante... Vous m'avez souvent parlé d'une nièce, jeune, belle, que ses parents voulurent contraindre...

— Eh bien ?

— Elle haïssait le mari qu'on voulait lui donner : elle s'échappa...

— Qu'ont de commun les malheurs de ma famille avec votre passion ?

— Heureux vieillard ! cette nièce, cette fille charmante, qui fut si longtemps l'objet de l'espoir le plus doux, c'est ma Lucile...

— Qu'entends-je, Dieu tout-puissant !..... Lucile !... Eh voilà donc pourquoi je ne pouvais la haïr ! Mon cœur était ému lorsqu'elle me parlait...

— Jugez si cette découverte me la rend moins chère !... Ah ! si vous saviez tout ce qu'elle m'a dit de tendre... Mais aussi, j'étais surpris de tant aimer et d'être si retenu. Mon cher papa, le Ciel n'a pas voulu que je manquasse à ce que je vous devais..... Admirez par quelles routes il vous la ramène ; de quels moyens il se sert pour m'unir à vous ! L'innocence de Lucile est entière. Cette fille touchante ne m'a rien caché ; elle me l'eût avoué comme le reste, si... J'ai vu son âme toute nue ; non, Lucile n'aurait pas menti. »

Pendant que Durichemont parlait, le vieil-

lard, hors de lui, l'écoutait avidement et donnait les signes de la plus vive impatience.

« Ah ! mon cher fils, nous allons tarir les larmes de parents infortunés.

— Vivent-ils encore ? La seule crainte de Lucile est que leur douleur ne leur ait été funeste.

— Oui, mon fils, tous deux respirent..... Mais courons auprès de ma nièce ; il me semble que je vais la voir pour la première fois. Chère Lucile ! que tu vas être heureuse ! Un jeune homme aimable, tendre et vertueux sera ton époux...

— Vous y consentez donc, mon papa ?... »

Le vieillard était parti ; il courait chez Lucile. Durichemont transporté, hors de lui, suivait son gouverneur.

Lucile venait de se mettre au lit ; on frappe à coups redoublés ; la femme qui la servait ouvre ; l'aimable fille voit son amant et le gouverneur. La joie brillait sur leurs visages. Durichemont ne peut se contenir : il se précipite sur le lit de Lucile, et, malgré sa résistance, il la presse dans ses bras. Sa bouche se colla sur celle de cette fille aimable. Le vieillard la nomme sa chère nièce, et laisse couler des larmes d'attendrissement.

« Expliquez-moi ce que j'entends, dit timidement Lucile à Durichemont ?...

— Ma chère Lucile, interrompit le vieillard en sanglotant, est-ce bien toi ? Es-tu la fille d'une sœur chérie que je n'ai pas vue depuis vingt ans ?... Je me nomme d'Anville, et...

— Vous ! le frère de ma mère ! s'écria Lucile. Ah ! mon cœur vous avait reconnu. Mon respect, ma soumission à tous vos avis c'était la nature qui me les inspirait. (Hélas ! pourquoi sa voix ne se fit-elle pas toujours aussi clairement entendre !) Daignez m'apprendre le sort d'un père, d'une mère...

— Ils vivent, chère amante ! s'écria Durichemont.

— Oui, ma fille, continua le vieillard ; ils vous aiment, ils se reprochent l'injuste traitement qu'ils vous firent éprouver. Ils vont mourir de joie en vous revoyant heureuse, aimée... Lucile ! rien ne troublera-t-il ces moments si doux !... Vos fautes seraient leur crime...

— Le Ciel, mon bonheur, cet aimable jeune homme et vous, m'avez sauvée, cher oncle, je le jure !

— Je te crois, ma fille. »

En même temps, il prit Durichemont par la main et l'entraîna ; il était tard, ils allèrent se reposer.

CHAPITRE XX

Ce qu'on doit souhaiter à bien des femmes

Le lendemain, M. d'Anville courut chez les parents de son élève retirer la parole qu'il avait donnée pour lui. Lucile valait à tous égards le parti qu'on destinait à Durichemont. Sans la nommer, il les assura que le jeune homme s'était engagé avec une personne aimable et riche, dont l'alliance était convenable. Ceux-ci se hâtèrent d'aller faire leurs excuses à la famille de la demoiselle qu'ils voulaient donner à Durichemont. De dépit, elle épousa un fort honnête homme, que l'espoir d'être au séduisant amant de Lucile avait fait dédaigner; et l'on dit qu'elle est heureuse.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels le vieillard écrivit à A....., et Durichemont s'enivrait du plaisir de voir et d'entretenir Lucile. Il lisait avec son amante l'*Emile* de J. J. R... Sans approuver entièrement cet ouvrage, où l'esprit juste de Lucile trouva des choses répréhensibles, elle fut touchée de la manière d'aimer de la vertueuse Sophie et de la sage conduite de ses parents. La réserve de cette tendre amante du jeune Emile ne manqua point son effet sur un cœur guéri des funestes

atteintes qu'avait portées la Courton. Le goût de la belle de Fumeterre commençait à se décider pour les ouvrages solides, qui succédèrent à celui-ci. Elle demanda l'histoire ancienne de Rollin et celle de France ; elle se proposait d'étudier la nature dans de Buffon ; de s'égarer dans les mondes avec de Fontenelle ; d'effleurer tous les genres de littérature avec de Voltaire ; de se délasser quelquefois avec Boileau, Chaulieu, Rousseau, Deshoulières et Dorat : et tout cela se fit dans la suite ; mais sans prendre sur le travail et les autres exercices qu'elle s'était prescrits. Toutes les actions de l'aimable fille annonçaient qu'elle était redevenue comme auparavant la première visite de Fisiomon, et son malheureux séjour chez une appareilleuse. Quel retour heureux ! Il est aussi rare qu'il est désirable.

Un soir, Durichemont lui proposa d'aller encore aux Français. Lucile n'y consentit qu'à condition que son oncle les accompagnerait. Ils virent *La Gouvernante* et *Nanine*. Tous les préceptes de la comtesse d'Asfleurs à sa fille se gravèrent en caractères ineffaçables dans l'âme de Lucile. Durichemont lui prenait la main ; Mlle de Fumeterre, dont l'amour croissait, bien loin de diminuer, eut le courage de la retirer. Son amant parut affliger : elle le rassura par le regard le plus tendre.

Quand on eut joué les deux pièces, elle dit à M. d'Anville :

« Oui, je le sens, il serait plus avantageux de servir, de vivre dans la misère que dans le déshonneur. Il est donc vrai, et tout me l'annonce, qu'il vaudrait mieux accepter une chose désagréable, en demeurant dans l'ordre prescrit par la nature, que de chercher par la désobéissance un bonheur imaginaire... Comme Agélique obéit à sa mère, dès qu'elle l'a reconnue ! Comme Nanine a de la piété ! Elle se prive de tout pour l'envoyer à l'auteur de ses jours ; et moi, j'ai désespéré des parents respectables ! Mon cher oncle, me pardonneront-ils ?... Croyez-vous qu'ils me pardonnent ? Je les tant offensés ! »

En arrivant chez elle, Lucile voulut quitter son appartement, et loger dans une chambre à côté de celui de son oncle ; ne voir son amant que par les ordres et en la présence du vertueux vieillard. Cette résolution n'effraya point Durichemont ; au contraire, elle le combla de joie. Un véritable amant préfère à ses plaisirs l'honneur de ce qu'il aime.

Lucile cessa d'être chez lui : elle ne dépendit plus que de son oncle. L'honnête jeune homme partagea la satisfaction que sa maîtresse en ressentait. M. d'Anville nageait dans la joie ; son beau-frère et sa sœur,

Sa bouche se colla
sur celle de cette fille
aimable. (Page 84.)

instruits du sort de leur chère fille, volaient à Paris pour l'embrasser, oublier tous leurs chagrins, et l'unir à son amant.

CHAPITRE XXI

Surprises

M. et Mme de Fumeterre allaient arriver. Le gouverneur, Lucile et Durichemont avaient une égale impatience de les embrasser. Tous les trois s'étaient levés beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. La porte cochère s'ouvre ; une voiture entre : Lucile, son amant et son oncle volent au-devant. Un inconnu se présente ; il était magnifiquement mis ; son teint, un peu hâlé, annonçait un voyageur. Il parle, et Lucile s'écrie :

« Serait-ce M. Dangeot ?

— Oui, Mademoiselle, répond le jeune homme. Je viens de la Martinique : je suis à Paris depuis huit jours ; j'ai couru chez notre ancienne hôtesse, que j'avais conjurée de tout tenter pour vous découvrir, et à laquelle j'avais remis pour vous les deux tiers de l'argent que me laissa Monsieur votre père en m'ordonnant de fuir. Ses recherches ont été vaines. Hier, j'allais par hasard aux Français : je vous ai aperçue ; j'étais dans une loge à côté de la vôtre ; l'habit que

je portais ne me permit pas de vous parler ; mais je vous fis suivre. L'état où je vous vois m'annonce que vous êtes réconciliée avec vos parents. Seriez-vous aussi l'épouse de Fisiomon ? »

Lucile rougit, en lui répondant :

« Non, Monsieur.

— J'en loue le Ciel ! reprit Dangeot. Un bonheur constant m'a suivi depuis mon départ de France. En arrivant dans une terre étrangère, je plus à un vieillard fort riche. Nous nous entretînmes ensemble : je lui dis mon nom ; il se trouva mon parent. Je quittai le service (car j'étais soldat), et j'ai vécu près d'une année avec lui. Son amitié pour moi alla toujours en croissant. Il tomba malade, et, sentant sa fin approcher, il me fit son héritier, sans autre condition que de chercher une nièce qu'il me dit avoir laissée fort jeune à Paris, et dont il n'avait jamais eu de nouvelles. Il m'ordonnait de l'épouser, ou, si je la trouvais mariée, de partager sa succession avec elle. Je n'ai pu rien découvrir encore ; mais, quand je l'aurais rencontrée, je ne saurais être à la nièce de mon bienfaiteur.

— Pourquoi ? » reprit Lucile toute troublée.

Dangeot baissa les yeux, rougit, et ajouta :

« Mademoiselle, je vous le dirai, si l'on nous laisse seuls un moment.

— Il n'est pas nécessaire, répliqua la jeune de Fumeterre : mon oncle et Monsieur ne sont point de trop.

— Ah ! monsieur ! s'écria Dangeot, en s'adressant au vieillard ; vous êtes l'oncle de Mademoiselle Lucile ! Vous devez avoir une étrange opinion de moi : je vais la faire cesser. »

Tandis qu'il parlait, Durichemont faisait dans son cœur tous les efforts imaginables pour haïr son rival, et ne pouvait en venir à bout. On rentra. Lorsque l'on fut disposé à l'écouter, Dangeot commença l'éclaircissement qu'il avait promis, en ces termes :

« Un frère aîné de mon père quitta le pays dès l'enfance. On le crut mort. Au bout de trente ans, il reparut ; il venait jouir dans sa patrie de richesses considérables qu'il avait amassées. Mademoiselle le connaît, c'est M. de La Marre. Il s'était marié ; mais il n'avait point eu d'enfants. Le plus grand de ses désirs était de laisser un héritier de notre nom, qui s'appelât M. Dangeot de La Marre, et qui succédât à la charge qu'il avait acquise. Mon père était beaucoup plus jeune que lui : il voulait le marier ; l'amour dérangea les mesures de la fortune. Une jeune personne, orpheline, jolie comme une des

Grâces, qui comptait à peine treize ans accomplis, suivit mon père jusqu'à A... à l'insu de son tuteur. On dit que c'était un enlèvement ; il fallut les unir. Mon oncle y donna les mains ; mais il était irrité ; il déclara à son frère qu'il ne lui assurerait son bien qu'à la naissance d'un fils ; et que, s'il n'avait pas le bonheur d'en avoir un, il se choisirait un héritier dans de petits-cousins qui portaient notre nom. Je vins au monde au bout d'un an : je suis l'unique fruit de l'union la plus tendre, et je n'étais pas du sexe qui devait hériter de M. de La Marre...

— Que dites-vous ? interrompit Durichemont.

— La vérité, Monsieur, reprit Dangeot ; j'étais fille, et je le suis encore.

— Ciel ! s'écrièrent à la fois le vieillard, Lucile et son amant.

— C'était sous les habits de mon sexe que j'étais hier au spectacle à côté de vous, avec notre hôtesse ; voilà pourquoi vous ne m'avez pas reconnue, et ce qui fit que je ne voulus pas vous parler. Je reviens à mon récit. La sage-femme était gagnée ; on trompa mon oncle : il crut avoir un neveu. Il promit de me donner sa charge et son bien en me mariant. Mes parents eurent grand soin de tenir cette promesse secrète. Je parus toujours pauvre. Ils espéraient que, tôt ou tard,

un véritable garçon les mettrait dans le cas de ne rien craindre. Ce fut en vain qu'ils comptèrent là-dessus. Je grandis : mon père et ma mère tremblaient que le mystère ne se découvrît si je vivais sous les yeux de mon oncle ; ils m'envoyèrent ici, chez des personnes dont ils étaient sûrs, et qui se prêtaient volontiers à leur assurer la succession de leur frère. Lorsque j'eus accompli dix-huit ans, mon oncle ayant voulu m'avoir auprès de lui, on me mit au fait de tout ce que je devais savoir, et je revins à A.... Je ne sais s'il n'avait pas des vues sur Mlle Lucile, en me plaçant chez son père : aucun autre motif ne pouvait le porter à cette conduite. En vous voyant tous les jours, Mademoiselle, je regrettai de ne pas être ce que je paraissais ; l'amitié la plus tendre me parla pour vous ; vous y répondîtes, et je jouissais d'un sort plein d'appas, lorsque Fisiomon s'avisa de venir troubler notre tranquillité. Sa poursuite fut vive et secrète ; mon oncle l'ignora. Ni mes parents, à qui je dis ce qui se passait, ni moi n'avions garde de l'en avertir : vous concevez dans quel embarras ç'aurait été nous mettre. Je ne consultai personne pour vous sauver ; je jugeais de votre cœur par le mien, et Fisiomon me faisait horreur. Nous avons fui, chère amie. J'étais pour vous aussi tendre qu'un amant..... On nous

surprit ; jugez de mon effroi ! Je vous vis sur le point d'être déshonorée ou livrée au tyran le plus hideux et le plus cruel ; je vous aurais sacrifié ma fortune, et j'aurais tout déclaré plutôt que de le souffrir... Mais, sans en être réduite là, j'eus d'autres douleurs non moins amères à supporter. On ne savait ce que vous étiez devenue ; que de larmes me fit verser l'inquiétude où j'étais sur votre sort !.. Votre père eut de l'indulgence pour moi, mais il m'ordonna de m'éloigner, et, comme je vous l'ai dit, il me laissa l'argent que nous avions emporté ; il ne reprit que vos bijoux et vos habits. Dès que je fus libre, j'employai notre hôtesse à vous chercher ; je fis de mon côté mille démarches ; tout fut inutile. Le Ciel, je le vois, prit soin de vous.

— Hélas ! dit Lucile en soupirant ..

— Que faire ? Si je retournais chez mes parents, j'avais tout à craindre des poursuites de Fisiomon et de la colère de mon oncle : mon prétendu crime était public, et, pour m'en justifier, j'aurais perdu ma fortune. Je m'engageai. L'Etre suprême, dont la bonté dirige tout pour notre bien, me fit rencontrer, sous un autre hémisphère, la vérité dont vous n'étiez pour moi que l'ombre. Heureuse ! si son cœur ressemble au vôtre... Je vous ai dit le reste. Les choses ont changé depuis mon retour à Paris : la moitié des

richesses du vieillard de la Martinique, qui m'est acquise, me met en état de me passer des bienfaits de mon oncle. Je me suis hâtée d'écrire à mes parents ; ils doivent arriver aujourd'hui. »

Lorsque la fidèle amie de Lucile eut cessé de parler, Durichemont lui sauta au cou sans façon. L'aimable amazone le repoussa.

« Beau cavalier, lui dit Durichemont, tant que vous aurez cet habit, tout me devient permis avec vous. Allez en changer pour recevoir les caresses de Lucile ; car elle m'est si chère, que je serais jaloux de l'ombre même d'un galant. »

Mlle de Fumeterre pensait de même ; puisqu'elle rougissait dès que sa généreuse amie lui parlait. La jeune Dangeot désirait trop vivement de rendre libre avec elle sa chère Lucile, pour vouloir différer ; elle se hâta de retourner chez la bonne hôtesse pour y prendre la parure qui lui convenait, et pour d'autres raisons, qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII

Grande joie

A peine elle était sortie, qu'on entendit dans la cour le bruit d'une autre voiture. Le cœur battit violemment à Lucile : ses genoux

se dérobaient sous elle ; son oncle et son amant la virent pâlir. Dans le moment M. et Mme de Fumeterre paraissent. Lucile jette un cri, et tombe évanouie à leurs pieds.

Ces tendres parents ne se connaissent plus ; ils s'empressent ; ils se troublent. Durichemont pleure, embrasse sa maîtresse. Mme de Fumeterre tire son flacon, le laisse tomber et le brise. Le vieillard d'Anville a seul le sens commun : il apporte un peu d'eau fraîche ; il en jette au visage de sa nièce, qui rouvre ses beaux yeux, et voit fondre en larmes ceux dont elle craignait les reproches. Au lieu de la gronder, ils lui prodiguent les plus tendres caresses.

« Mon cher papa, ma chère maman, leur disait Lucile éplorée, me pardonnerez-vous tous les chagrins que je vous ai causés, hélas ! malgré moi ?

— Ne songe qu'à nous aimer, ma chère fille, lui répondirent-ils tous deux à la fois : nous avons oublié nos malheurs et les tiens.

— Votre bonté me fait paraître plus coupable encore !

— Pour t'en rendre digne, il ne faut que partager notre joie ; laisse-nous jouir, sans nuages, du bonheur de te revoir. »

L'aimable fille se précipita dans leurs bras.

« Oui, leur criait-elle d'une voix entrecoupée, disposez de ma vie ; ôtez-moi, si

vous le voulez, à cet amant que j'adore ; j'en mourrai, mais sans murmurer. J'aimerais mieux vous obéir que d'être heureuse ! »

Des sentiments si vertueux étaient excessifs et sortaient des bornes. Mais Lucile les éprouvait ; ils augmentèrent la joie de ses parents ; ils firent honneur au vieillard d'Anville ; ils rendirent Durichemont plus heureux encore.

On avait à peine songé à l'oncle et à l'amant. Après avoir satisfait aux premiers mouvements de sa tendresse pour sa fille, Mme de Fumeterre vint dans les bras de son frère. Le plaisir de se revoir était vif et pur ; ils en savourèrent toute la douceur. Durichemont fut à son tour aussi tendrement caressé que sa maîtresse. Les parents de Lucile le nommaient d'avance leur cher fils. On parla de ne remettre leur union qu'à quelques jours de là. Cette assurance était nécessaire à Durichemont. La contrainte où Lucile le retenait depuis quelque temps, en augmentant son estime, avait fait croître son ardeur et ses désirs.

On conduisit M. et Mme de Fumeterre dans l'appartement qui leur avait été préparé. Lucile quitta celui de son oncle et ne voulut occuper qu'un coin de la chambre de sa mère, en attendant son mariage.

Tandis qu'on s'interrogeait et qu'on se

répondait mille fois la même chose, on annonça une compagnie de cinq personnes. Le vieillard d'Anville et Durichemont avaient oublié de prévenir M. et Mme de Fumeterre ; quelle fut leur surprise de voir le père, la mère et l'oncle de Dangeot ! Un jeune officier et une belle demoiselle les accompagnaient. On eut peine à reconnaître Mlle Dangeot ; elle était, sous les habits de son sexe, presqu'aussi belle que son amie. Lucile vola dans ses bras, en la nommant sa chère, son aimable sœur.

Tandis qu'elles se caressaient, M. d'Anville instruisait en gros M. et Mme de Fumeterre, et Durichemont faisait avec grâce les honneurs de chez lui. Les parents de Lucile ne pouvaient revenir de leur étonnement ; ils se regardaient, levaient les yeux et les mains au ciel, et n'apercevaient seulement pas le jeune officier à leurs genoux.

« Chers auteurs de mes jours, leur cria-t-il, vous avez aujourd'hui recouvré une fille chérie, et le Ciel permet que votre fils vous embrasse ! »

En même temps il s'élance dans leurs bras... Peindre quelle fut à ces mots l'émotion délicieuse, les transports, les mouvements précipités, les cris de joie, les doux épanchements de l'heureuse famille, j'avoue que cela n'est pas en mon pouvoir. Je laisse

au lecteur honnête et sensible à se l'imaginer.

Lorsque l'on fut un peu remis, tous à la fois demandèrent au jeune de Fumeterre d'où il sortait, ce qui l'avait retenu si longtemps loin de sa patrie, comment il se trouvait avec Mlle Dangeot, etc., etc. Il satisfit à tout par ordre. Il commença par leur apprendre qu'il avait été fait prisonnier au Canada et renfermé dans un fort des Colonies anglaises plusieurs années ; que, s'en étant échappé, il était venu à la Martinique fort mal équipé ; qu'à son arrivée, il fut mis en prison et condamné à être pendu, pour un meurtre qui se trouva commis dans l'endroit où il débarqua ; que sa perte était d'autant plus sûre, qu'il avait pour accusateurs les auteurs mêmes du crime qui sacrifiaient un malheureux étranger à leur sûreté ; que le jour où la sentence devait être exécutée, il fut visité par un jeune homme qui s'intéressa vivement à lui sans le connaître, lui donna les moyens de se justifier, et, par le crédit d'un parent fort riche, le tira de ce mauvais pas ; que ce jeune homme, c'était l'aimable Dangeot ; qu'après ce bienfait, il ne crut pas encore devoir se découvrir entièrement : mais il avoua qu'un « je ne sais quoi », plus fort que la reconnaissance, l'attachait à son libérateur, et qu'il fut ravi,

lorsqu'il le vit prêt à quitter la Martinique, pour retourner en France ; qu'il ne s'était cependant pas ouvert davantage après leur arrivée à Paris ; mais que, dans l'instant même, celui qu'il prenait pour son ami, ayant publiquement avoué son sexe, il avait senti que son bonheur dépendait d'en être toujours aimé, et qu'il était venu le premier lui rendre l'hommage dû à la beauté ; qu'il avait dit son nom, et que Mlle Dangeot, après une exclamation de surprise, avait cependant avoué en souriant, qu'elle le connaissait avant leur départ de la Martinique ; qu'en même temps, elle lui avait appris l'arrivée de ses parents, et qu'elle était amie de sa sœur.

« Jugez, ajouta-t-il, si j'ai désiré de l'accompagner !... Malgré l'empressement de ma tendresse, j'ai différé de vous écrire, pour doubler votre joie, en ne le faisant qu'après avoir obtenu du plus aimé des Rois la récompense, je ne dis pas de la valeur, mais de mon zèle. Je porte, de ce matin, cette marque honorable d'un de ses ordres * ; je me retrouve avec ce que j'ai de plus cher ; toute ma famille est réunie pour la plus heureuse des circonstances ; car je vois bien que c'est à Monsieur (en montrant Duriche-

* La croix de Saint-Louis.

mont) que vous destinez ma sœur. Seront-ils les seuls qui doivent éprouver vos bontés, et refuserez-vous de demander pour moi cette aimable personne à ses parents ? »

Alors les deux familles qui, depuis l'enlèvement de Lucile, s'étaient cruellement haïes, se jurèrent l'amitié la plus sincère et la plus tendre. M. de la Marre assura tout son bien en faveur du mariage de sa nièce avec Fumeterre, et les deux alliances furent arrêtées pour le même jour. Lucile et la jeune Dangeot ne pouvaient se lasser de s'entretenir ; l'amour et l'amitié les rendaient également heureuses.

Il ne s'agissait plus que de trouver la nièce du vieillard de la Martinique. On résolut de faire de nouvelles recherches dans l'après-dîner. On se mit à table. Chacun se plaça selon son inclination. Les pères et les mères, qui voulaient s'entretenir de leurs enfants, se rapprochèrent ; le vieillard d'Anville et le bonhomme la Marre étaient auprès l'un de l'autre ; Lucile et Mlle Dangeot ne se quittèrent pas ; leurs amants étaient à leurs côtés.

Les aventures de l'aimable Dangeot occupèrent d'abord. On admirait le courage d'une fille jeune et belle. M. d'Anville en était moins surpris que les autres : il disait, que

les hommes et les femmes ayant la même âme, l'éducation seule mettait de la différence dans leur manière de penser ; que Mlle Dangeot ayant reçu celle d'un jeune homme, il n'était pas étonnant qu'elle en eût la résolution et les goûts. Le bonheur qu'elle eut de trouver ce vieux parent des îles intéressait également les deux familles ; on s'en entretint longtemps. On voulut savoirquels étaient les indices qu'il avait donnés pour découvrir sa nièce. Mlle Dangeot remit à ses parents les papiers du vieillard.

« Il était de Paris », dit M. Dangeot, en commençant à lire.

Tout-à-coup on s'aperçut que le visage de Mme Dangeot, qui les parcourait avec lui, s'animait.

« Ah ! ma chère fille ! s'écria-t-elle, jouis seule de toute sa fortune ! Cette nièce du vieillard...

— Eh bien? dit le jeune Fumeterre.

— Vous la voyez... C'est moi-même ! Il quitta Paris avant que je connusse M. Dangeot ; j'étais jeune et sans expérience, je le négligeai ; il me perdit de vue, et jamais je n'entretins, ni mon époux, ni ma fille de ce parent. Vous savez, dit-elle à son mari, que votre famille et la mienne étaient alliées : c'est à ce titre qu'il l'a fait son héritière ; il

ignorait que des liens plus forts la rapprochaient de lui. »

Tout le monde fut encore plus surpris de ce nouveau coup du sort. Les deux amies remarquèrent que, toutes deux, sans le savoir, elles s'étaient trouvées entre les mains de leurs parents ; elles se firent de nouvelles caresses.

« Nous serons assez riches, dit Mlle Dangeot à son amant, des bontés de mon oncle et de l'ample succession de celui de ma mère. Laissez à votre sœur toute la fortune sur laquelle elle pouvait compter avant votre retour ; je l'exige. »

On applaudit à ce trait de générosité ; et, malgré Lucile et Durichemont, qui s'y opposaient, on arrêta cet article.

On n'aimait pas à jouer ; on regardait cette occupation grave et frivole comme un anéantissement anticipé. Cependant, on était libre pour le reste du jour. Le vieillard d'Anville voulut procurer à sa sœur le plaisir du spectacle, à son beau-frère la vue d'un tableau toujours enchanteur, à sa nièce un exemple, à Durichemont une luçon utile et touchante. Il les conduisit tous au *Préjugé-à-la-Mode*.

Jamais Mme de Fumeterre n'avait vu, ni lu de pièce de théâtre. Celle-ci l'intéressa vivement dès le premier acte.

« Ma fille, disait-elle à la jeune Dangeot, on croit ces gens-là damnés ; cependant, ils m'ont édifiée. On ne fait apparemment pas attention qu'ils peignent le bien qu'on devrait faire ? »

Dans les entr'actes, elle jetait un coup-d'œil sur le cercle brillant des dames qui l'environnaient. Une, surtout, la frappa, moins par ses grâces, que par un air affable et ouvert auquel on ne pouvait refuser son cœur. Elle demanda son nom.

« C'est, lui dit l'amant de Lucile, Mme la comtesse d'E..

— Qu'elle est bien ! dit le jeune de Fumeterre.

— Mon ami, reprit Durichemont, son caractère et son esprit répondent à son éblouissante beauté ; elle ne doit l'hommage de tous les cœurs qu'à ses qualités estimables ; et rien à son illustre naissance. Ces grâces, cette séduisante figure, sont un avantage auquel elle songe à peine ; elle n'en a pas besoin pour se faire adorer. »

Ce témoignage fut applaudi de ceux qui remplissaient les loges voisines.

Lucile disait :

« Qu'elle est heureuse ! on la loue, lorsqu'on est sûr qu'elle ne l'entend pas ! »

La pièce finit, et Mme de Fumeterre était dans l'enthousiasme, Lucile plus éclairée

sur ses devoirs, Durichemont plus tendre. Il répétait à son amante, d'un ton plein de feu :

« Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison et l'amour ont unis !
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;
On en jouit sans peine et sans inquiétude ;
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égard, de complaisance, et des soins les plus doux,
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois, dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante,
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs ?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs. »

Lucile lui répondit :
« Mais

Votre Empire commence où le *nôtre* est détruit. »

A cette pièce succéda *Le Moulin-de-Javelle*. Mme de Fumeterre ouvrait de grands yeux, et regardait autour d'elle, apparamment pour s'assurer si l'on était encore dans le même lieu. Tout l'en convainquit.

« Hélas ! dit-elle en soupirant, voilà, sans doute, ce qui les met au rang des réprouvés ! »

En revenant, Lucile fit part de ses réflexions à son oncle et au jeune Durichemont.

« Je reconnais, leur dit-elle, avec vous, que le Théâtre Français est l'école de la vertu ; mais il faut l'épurer. »

CHAPITRE XXIII

Où les méchants sont punis

Dès que la nouvelle du prompt départ de M. et Mme de Fumeterre pour la capitale, fut parvenue aux oreilles de Fisiomon, il présuma que Lucile pouvait seule causer ce voyage. Il résolut de les suivre à leur insu, et de découvrir tout ce qu'il pourrait pour se venger de la haine de cette jeune personne, et des mépris de ses parents. Il prit la poste, et, le même jour qu'eux, il arriva dans Paris. Cependant, il ne put les découvrir ; il ne connaissait pas même les noms de Durichemont et du vieillard d'Anville. Il ne perdit point courage, et courut du soir au matin chez toutes les connaissances de M. de Fumeterre : le tout en vain. Les parents de Lucile s'étaient proposés de marier leurs enfants dans une terre de Durichemont, à quelques lieues de la ville, et de ne présenter leur fille dans le monde qu'avec son époux. Cette précaution déconcerta tous les mauvais desseins de Fisiomon ; il ne sut rien, il n'apprit rien. Il se dédommagea de ces contre-temps, en se plongeaut dans la plus sale débauche.

Son goût pour les plaisirs faciles le conduisit chez la Courton. L'éclat de sa bourse

éclipsa sa laideur, mais il ne fit pas disparaître le danger. Le tendron que lui prostitua l'infâme appareilleuse n'était pas novice : elle communiqua à l'indigne interprète des lois le poison qui circulait dans ses veines. Il ne s'en aperçut pas tout d'un coup..... Eloignons ces dégoûtantes images, en attendant qu'il sorte de sa sécurité : l'instant fatal qui doit l'éclairer n'est pas loin.

Dans les bras de ses parents, au milieu de leurs caresses, Lucile, en présence de Durichemont, leur confessait toutes ses fautes. En leur faisant connaître tout ce qu'elle devait à son amant, elle les vit frémir du danger qu'elle avait couru. Mme de Fumeterre, fondant en larmes, pressait Durichemont contre son sein, et lui disait :

« Mon cher fils ! ah ! sans toi je n'avais plus de fille ! C'est toi qui l'as sauvée ; elle est ton bien ; elle doit toute sa vie te regarder comme son père et son époux. Et toi, mon cher fils, traite-la comme une fille que t'ont donnée tes soins, ta tendresse et tes bienfaits. »

M. et Mme de Fumeterre voulurent accabler de reproches et faire trembler l'indigne Courton : ils ne crurent pas à propos de l'envoyer chercher, et que Lucile la revît. Ils prièrent Durichemont de les conduire chez elle. Lorsqu'ils y arrivèrent, elle était

en conversation avec ce vieux comte dont j'ai déjà parlé. On les pria d'attendre un moment. Ils furent conduits dans une pièce voisine de celle où s'entretenait l'appareilleuse et le grison débauché.

« Je conviens qu'il n'en aurait été ni plus ni moins, disait la Courton, qu'ils entendirent facilement, puisque le jeune homme l'a prise sans examen ; et que ma pension me fut assurée avant qu'elle me quittât. Je puis vous jurer que c'est la première fois qu'une fille est sortie de chez moi comme elle y était entrée, et vous savez que cette jolie blonde, qui n'y passa qu'une nuit, ne vous échappa pas ; quoique le lendemain j'aie fait mille serments à son père que personne ne l'avait touchée. Il fallait que celle-là eût un astre heureux qui veillât sur elle. C'est la seule bonne action que j'aie faite depuis trente ans ; je ne croyais pas avoir à m'en repentir.

— C'était me manquer essentiellement, reprenait le comte ; à moi qui dépense chaque année cinq cents louis avec vous... Une fille comme celle-là !

— J'ai tort, et vous voyez mes regrets.

— Pas un moyen de l'engager à revenir, ne fût-ce qu'une seule fois ?... Voyez, parlez, tentez, présentez l'appât du gain. Je sacrifierai mille louis, s'il le faut, et je vais ven-

dre une de mes terres. Votre finesse ordinaire, vos fourberies, tout cela ne peut-il vous servir ?

— J'y rêve... L'amant m'a congédiée ; je ne saurais reparaître devant lui... La jeune personne... On l'aura sûrement indisposée contre moi... Je ne vois qu'un moyen.

— Eh ! quel est-il ?

— De l'enlever.

— S'il n'en est point d'autre, il faudra bien en venir là ; mais, concevez-vous quel plaisir ce serait d'avoir à sa disposition, ne fût-ce que pour une heure, une fille honnête, aimée d'un autre, qui la croit sage ; de..... »

Le vieux scélérat dit ici des choses auxquelles mon imagination refuse de se prêter, et que ma plume n'oserait écrire. M. et Mme de Fumeterre s'éloignèrent vers une croisée pour n'en pas entendre davantage. Et le jeune Durichemont leur disait :

« Voyez comme le Ciel se sert de tout pour nous convaincre que votre chère fille a sa première innocence ; tout rend témoignage à sa vertu ! »

M. et Mme de Fumeterre sourirent. Outre la joie qu'ils éprouvèrent, ils étaient charmés que Durichemont eût fait cette réflexion de lui-même.

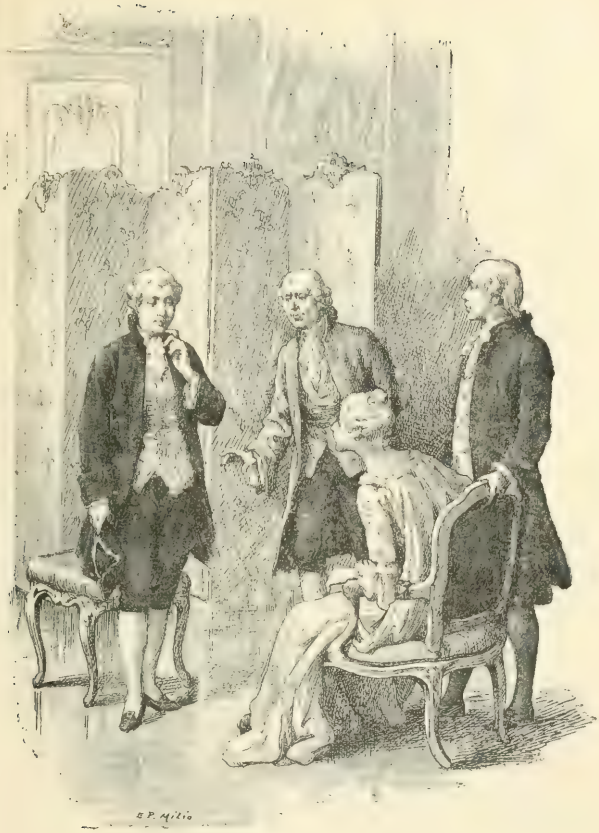
Tout-à-coup les parents de Lucile se dirent : « Que faisons-nous ici ? Nous allons parler

à une malheureuse qui ne nous entendra pas : c'est au sage magistrat, dont les soins infatigables purgent cette grande ville de scandales, qu'il faut nous adresser. Sortons. »

En prononçant ces mots, ils fuient tous trois, s'élancent dans leur voiture, courent à toute bride, et croient s'éloigner trop lentement de cette demeure infâme.

Les gens de bien ne doivent avoir avec les méchants que le moins de relations qu'il est possible, même lorsqu'il s'agit de les faire châtier. Dans la classe des scélérats, il s'en trouve qui vengent le public et les honnêtes gens. Ce fut Fisiomon qui dispensa M. et Mme de Fumeterre de se plaindre de la Courton. Dès qu'il s'aperçut de l'ignominieux présent qu'il avait reçu chez elle, il devint furieux, jura qu'il en tirerait vengeance, et tint parole. Pour débarrasser tout d'un coup mon lecteur de ces odieux personnages, j'anticiperai sur l'ordre des événements.

Tandis que Durichemont, le jeune Fumeterre et l'aimable Dangeot se réjouissaient d'avoir détourné Lucile d'une résolution généreuse et funeste tout à la fois, Fisiomon en proie aux plus vives douleurs, s'achemine vers le temple de ses plaisirs, et ne se propose rien moins que de renverser l'idole et l'autel.



« ...J'étais fille
et je le suis encore. »
(Page 94.)

En entrant, le premier objet qui s'offre à sa vue, c'est le jeune tendron qui l'a reçu dans ses bras ; elle vient l'embrasser en minaudant. Fisiomon répond à ses avances par un soufflet et par d'autres gentillesses du même genre. La Courton accourt au bruit.

« Ah ! c'est toi, infâme ! s'écrie-t-il. Tu vas recevoir le salaire que tu mérites ! »

Il tire son épée, car ce président en portait une lorsqu'il était à Paris ; il atteint la malheureuse qui fuyait, et la punit, par le coup le plus lâche, mais digne d'elle et de lui.

Après cet exploit, Fisiomon voulut sortir. Les cris des filles avaient excité ceux du peuple ; la garde arrive : on se saisit du meurtrier ; il est conduit en prison. Dans cette extrémité, M. de Fumeterre est instruit de son sort ; il a l'humanité de voler à son secours, et d'employer ses amis et ceux du criminel. On obtint sa grâce ; mais la famille seule on profita ; son mal, le trouble que lui causa son forfait, les incommodités de la prison le conduisirent en peu de jours au tombeau ; et le monde fut tout à la fois délivré de l'indigne Courton et d'un méchant homme.

CHAPITRE XXIV

Le plus important de tous

Tout était prêt pour l'union des quatre jeunes amants. On se rendit à la campagne, et le lendemain, le soleil, en sortant du sein des ondes, devait éclairer leur bonheur. Depuis qu'on était arrivé dans le château, Lucile avait disparu. Mlle Dangeot, Durichemont et le jeune de Fumeterre la cherchaient, sans la trouver. On se trouble, on s'inquiète ; tout le monde est en alarme : une jeune fille du concierge indiqua l'endroit où l'aimable Lucile s'était retirée. C'était dans un petit pavillon au milieu du jardin. On y court, on y vole... La belle, la touchante Lucile, assise, et le visage couvert de ses mains, fondait en larmes. Son amant jette un cri, embrasse ses jenoux, lève les yeux sur elle, veut lui parler... Sa langue glacée refuse d'articuler les sons.

« Chère amie, lui dit la jeune Dangeot, quel sujet fait couler tes larmes ? Nous étions tous si heureux tantôt ! Sont-ce de nouveaux malheurs que nous ignorons ? Ah ! ne crains rien : quelque chose qui soit arrivée, tu es estimable par tes sentiments, et tu le seras toujours.

— Non, mon amie, reprit Lucile, en sanglotant, je ne saurais être heureuse...

— Pouvez-vous le penser, divine amante ! s'écria Durichemont, qui s'était un peu remis. Vous m'aviez assuré que mon amour, mon respect, mon estime feraient votre félicité ; que l'idée que vous pouviez me rendre heureux, vous causait le plus doux des sentiments. Ma Lucile ! ne vous suis-je donc plus cher ?

— Ah ! Durichemont ! vous me l'êtes plus que jamais... Je vous aime, oui... plus mille fois... que moi-même et que mon bonheur. Mais, cher amant, quand j'ai cru pouvoir faire le vôtre, quand vous l'avez pensé, nous nous abusions tous deux...

— Ciel ! que me dites-vous !

— La vérité. Lucile, en devenant votre épouse, vous ferait partager son déshonneur.

— Cessez de me déchirer... Lucile !

— Un cloître doit cacher votre Lucile. Elle y pleurera bien moins ses fautes peut-être que son amant ! »

Les sanglots suffoquaient Durichemont.

La jeune Dangeot répondit à son amie :

« Cruelle ! pouvez-vous l'affliger ainsi, et nous désespérer tous ! Quelle est donc cette

nouvelle idée, et qui peut l'avoir fait naître ?

— En arrivant ici, un trait de lumière m'a frappée. J'ai vu mille abîmes ouverts sous les pas de Durichemont et sous les miens. « Qui ! toi ! me disait une voix secrète, malheureuse, destinée par une infâme à devenir la victime de la brutalité des hommes, tu serais l'épouse du mortel le plus aimable, le plus tendre, le plus généreux !... Non ! tu ne le mérites pas. Tu te reprocherais d'être un serpent qu'il aurait échauffé dans son sein. » J'ai cédé, mon amie, à ces cris intérieurs.

— Lucile ! reprit l'aimable Dangeot, et vos parents ? Vous allez faire mourir votre mère de douleur... Vous ensevelir dans un cloître ! vous ! Tandis que vous devez être mère de famille, vous rendre inutile à la société, à vous-même, et cruelle pour ceux qui vous chérissent ! Ah ! Lucile, répare-t-on ses imprudences par un crime !

— Vous voulez ma mort ! lui disait Durichemont. Quelle récompense de vous avoir si tendrement aimée !... »

Dans ce moment, M. et Mme de Fumeterre, le vieillard d'Anville, le père et la mère de Mlle Dangeot parurent. Lucile se précipite aux genoux de ses parents.

« Cher papa, ma tendre mère, leur dit-elle, le Ciel vous a rendu votre fils : qu'il jouisse de vos bontés ; il en est digne. Pour moi, il ne me reste qu'à gémir, dans la solitude, de ne pas mériter le nom de votre fille, et le titre, si doux pour mon cœur, d'épouse de M. Durichemont ! Je me souviens des avis que mon oncle me donna, avant de me connaître : ils étaient dictés par la raison et la prudence. Un jour, cette vive passion que mon amant et moi ressentons, s'amortira, s'éteindra peut-être entièrement dans mon époux. Alors il ne verra plus dans sa compagne qu'une femme d'une vertu douteuse, dont l'innocence peut avoir été plusieurs fois ignominieusement souillée durant un séjour de six mois chez une infâme.... Cette idée est déchirante ; elle m'arrache des larmes amères.... Eh ! qui l'empêche même encore de regarder ces pleurs comme une feinte criminelle !...

— Ah ! Lucile, s'écria Durichemont, sont-ce là toutes vos craintes ?... Je suis heureux, si je n'en ai pas d'autres à combattre.

— N'en est-ce pas trop encore ? La mère de vos enfants ne serait pas sans tache aux yeux de son ép...

— Parlez, Monsieur, parlez, dit vivement Durichemont, en s'adressant au père de Lucile. Vous savez tout : apprenez-lui....

— Ecoute-moi, ma chère fille, dit M. de Fumeterre, ta délicatesse, si tu ne la pousses pas trop loin, est une vertu de plus. Te rendras-tu, si nous te disons que ton amant et nous-mêmes avons entendu ta justification d'une bouche qui, dans cetre occasion, ne pouvait être suspecte ? »

Et, sur-le-champ, il répéta ce qu'ils avaient ouï chez la Courton. Un aimable sourire se traça sur le visage de Lucile ; elle tendit la main à Durichemont transporté. Mlle Dangeot pleurait de joie. Le vieillard d'Anville fut déchargé d'un pesant fardeau : il se plaignit de ce qu'on ne l'avait pas instruit d'une découverte si intéressante.

« M. Durichemont vous la gardait pour augmenter votre joie le jour de son mariage », lui répondit M. de Fumeterre.

Alors on ne songea plus qu'à la joie. Le tendre Durichemont et l'estimable Lucile se prodiguèrent les plus douces caresses. Ils n'attendirent pas seuls le lendemain avec impatience. La jolie Dangeot et le jeune de Fumeterre le désiraient aussi vivement qu'eux.

Enfin, il brilla ce jour, où les deux aimables couples marchèrent ensemble à l'autel, et se lièrent par des serments sacrés. Après avoir donné la main et sa foi à son cher

Durichemont, Lucile eût désiré qu'un huitième sacrement rendît les liens de l'amitié indissolubles comme ceux de l'amour ; elle n'aurait pas hésité à former ce nœud avec la tendre Dangeot devenue sa sœur.

FIN

LA FILLE SÉDUITE

OU

L'AMI DE LA MAISON

Pauline avait quinze ans. C'était une jeune brune, dont l'œil plein de feu annonçait un cœur facile à s'enflammer : mais Pauline était innocente. Une mère spirituelle, sans être tendre, lui avait, par honneur, donné une éducation propre à conserver longtemps sa candeur, au moyen du mélange heureux des choses à savoir et de celles à ignorer. Dans la maison, il venait d'habitude un homme d'un certain mérite. Il avait de la figure, des manières agréables, beaucoup d'esprit ; enfin, c'était ce qu'on appelle un homme aimable, et même un bel homme. Il avait d'abord fait sa cour à la mère ; mais cette femme, vertueuse par nonchalance, et n'estimant pas assez son mari pour lui faire l'honneur de se mettre au-dessous de lui,

en le trompant, sut toujours se tenir sur les bords de l'intimité exclusivement.

La passion de L.-D.-M.-E. pour la mère se changea facilement en amour pour la fille, si pourtant l'on peut profaner le nom d'amour, le prostituant à ces passions honteuses dont le but est la corruption. Les charmes de Pauline commençaient à se développer, et quoiqu'elle ne fût pas une beauté proprement dite, ils avaient un mérite rare, ce provoquant et ce voluptueux, qui excite bien plus les désirs que la perfection. Sa taille, sa gorge, tout cela paraissait fait par les Grâces et pour l'amour. L.-D.-M.-E. était dans l'usage de badiner avec Pauline (usage dangereux imprudemment toléré à Paris, avec les filles au-dessous de l'adolescence), de la lacer, en un mot de lui rendre de ces petits services qui amènent la familiarité. Mais, depuis qu'elle était plus formée, elle évitait de laisser prendre ces libertés, en s'enfermant, pour s'habiller, avec la femme de chambre de sa mère. L.-D.-M.-E. sut pénétrer jusqu'à elle. Il prit alors des manières respectueuses ; contrôla l'ouvrage de la femme de chambre ; fit mieux qu'elle, et trouva enfin le secret de se faire souffrir. Ce n'est pas qu'il fut haï : un bel homme a toujours des droits sur le cœur des jeunes filles ; mais la familiarité avec la

mère donnait à la fille pour L.-D.-M.-E. cette sorte de répugnance que la jeunesse a pour ses supérieurs. Le séducteur s'aperçut bien vite de ce sentiment défavorable, et il mit en usage ce qu'il crut de plus efficace pour le faire cesser.

Il commença par être moins assidu auprès de la mère ; ensuite, il affecta de ne paraître devant elle qu'avec respect ; de s'en tenir à une grande distance ; de se permettre des étourderies, des enfantillages, dont il était grondé par la mère, et dont il feignait de rougir. Tout cela était facile à un homme de beaucoup d'esprit, et le rapprochait insensiblement de Pauline, avec laquelle il faisait souvent cause commune. Ces détails minutieux prirent plus d'une année.

Lorsque L.-D.-M.-E. en fut revenu au même point où il en était avec Pauline durant son enfance, c'est-à-dire lorsqu'elle rit avec lui familièrement, il commença la séduction, en abusant de cette familiarité pour exciter dans les sens de la jeune personne un trouble dangereux. Je sens que cette matière est délicate à traiter ; mais j'espère m'en tirer d'une manière qui rende cette *Nouvelle* utile, en éclairant les mères et jeunes personnes elles-mêmes sur une infinité d'actions prétendues indifférentes, et qui le sont effectivement de la part des

hommes froids ; mais qui ont une toute autre acception chez les hommes à passions ardentes.

Les moyens qu'il employa, ce furent les caresses. On ne doit plus s'en permettre, avec des filles de quinze à seize ans, et le mieux serait qu'on les interdît aux hommes avec les petites filles. Ces attouchements dont on rit, ces baisers sur la bouche, tout cela jette du terne sur la glace pure de l'imagination des jeunes personnes, ordinairement plus avancées et plus pénétrantes que les garçons, ou du moins plus disposées à le devenir. Je soutiens, et je pourrais dire que j'ai vu des filles qui ont eu, étant grandes, de honteuses faiblesses, ou qui même sont devenues des libertines, dont la corruption remonte jusqu'au temps de leur enfance. D'autres, il est vrai, mais dont le nombre est très petit, ont au contraire profité des écarts, où des malintentionnés avaient donné avec elles dans l'âge tendre, pour se préserver d'attaques plus dangereuses, et elles ont pris en horreur le libertinage et même les libertés les plus excusables ; mais, je le répète, ce sont plutôt des exceptions que des exemples. Quant à L.-D.-M.-E., il parvint à faire tolérer ses caresses à Pauline. Elles n'étaient d'abord déshonnêtes que dans son intention, et rien à l'extérieur n'y

paraissait encore de répréhensible ; c'était un baiser sur la bouche, non appuyé ; il était donné comme en passant ; c'était un coup légèrement appliqué sur les endroits du corps... Joignez à cela des expressions, auxquelles le rire et le ton sans conséquence qui les accompagnait semblaient ôter ce qu'elles avaient de licencieux. Pauline, encore innocente, s'accoutumait insensiblement à entendre ces propos, à souffrir ces libertés, quoiqu'elle se défendît comme toutes les jeunes filles par un sentiment naturel à son sexe ; mais c'était en riant, ou de cet air demi-fâché, qui ne fait qu'enhardir celui avec lequel on le prend.

Le corrupteur ne s'en tint pas là ; il racontait certains traits, qu'il appelait de *bonnes histoires*, soit devant Pauline, soit à elle-même en particulier ; mais il n'avait garde de dire le dénoûment de ces *bonnes histoires*, qui était ordinairement le malheur ou le libertinage et le plus souvent tous deux. Un désavantage qu'avait Pauline, c'est que la femme de chambre et une autre femme qui servait dans la maison étaient sans mœurs ; L.-D.-M.-E., qui les connaissait, leur faisait des contes libres, qu'il n'eût osé faire directement à Pauline. Tel était celui d'un certain M. Parangon avec une jeune et jolie personne, nommée Lise Khoraut. Ce

corrupteur, homme alors de quarante ans, prenait des libertés avec cette jeune enfant, et était parvenu à s'en faire rechercher. L.-D.-M.-E. peignait de la manière la plus risible ces libertés ; mais il ne serait pas décent de le copier, quoique j'aie entendu répéter ce conte dangereux. Un autre exemple, que le séducteur citait, en riant beaucoup, était d'une autre jeune personne, à laquelle des libertins avait fait violence, et qui avait trouvé cet amusement si agréable, qu'elle rechercha ensuite ces mêmes libertins et leur aurait fait violence à son tour, si elle avait pu. Ces traits, je le répète, étaient contés de manière à faire beaucoup rire les deux femmes sans pudeur. Pauline les écoutait à l'écart, et elle en souriait elle-même, parce que L.-D.-M.-E. possédait supérieurement le talent de faire ces narrations.

Lorsqu'il crut avoir tout préparé, durant un temps suffisant, il rechercha l'occasion de se trouver tete-à-tête avec Pauline. Il y réussit aisément, dans une maison où il avait toute liberté. Il surprit seule la jeune personne un matin. Elle s'habillait ; il offrit de la lacer. Pauline n'avait personne ; elle accepta, non sans quelques petites difficultés. Avant de commencer, L.-D.-M.-E. l'embrassa ; elle se défendit ; mais le corrupteur sachant qu'il ne pouvait être entendu en ce

moment, poussa l'impudence jusqu'au dernier excès ; il se permit des attouchements et les entreprises les plus criminelles. Une fille sans expérience est plutôt vaincue qu'une autre. Pauline le fut, et perdit le plus précieux des trésors, sans même savoir qu'elle le perdait. L'innocence de son cœur était encore si entière, que son père, étant de retour le premier, elle alla se plaindre à lui en pleurant d'une liberté fort commune, et n'en dit pas davantage, croyant que c'était là le pis de tout ce qu'on avait osé. Le père ne fit pas, à cette plainte, toute l'attention qu'elle méritait ; la mère en fit encore moins. L.-D.-M.-E. était sorti. A son retour, les deux femmes domestiques le prirent à part, et lui firent, en éclatant de rire, des reproches de son indiscrétion.

« Où diable allez-vous, lui dit la femme de chambre, vous adresser à une innocente comme Pauline, qui pleurait quand vous l'avez eu quittée, et qui a été dire à son père que vous aviez voulu lui donner le fouet ! N'y a-t-il pas ici des personnes raisonnables avec qui l'on peut rire, etc...? »

L.-D.-M.-E. voulut s'assurer si Pauline n'avait rien dit davantage ; et lorsqu'il en fut certain, il se présenta hardiment, et alla même l'embrasser, en lui disant devant sa mère :

« Vrai, vous êtes une enfant, Pauline, et l'on n'a jamais vu de jeune personne à votre âge aussi niaise que vous ! »

Il prenait exprès ce ton, pour faire croire que ce qui s'était passé le matin n'était qu'une bagatelle.

Cependant Pauline honteuse, le bouda, et ne voulut pas lui répondre. La mère défendit à L.-D.-M.-E. de badiner davantage avec cette petite bégueule, et lui dit néanmoins en particulier qu'elle le priait sérieusement de ménager l'innocence de sa fille. Il le promit, et s'excusa de ce qui s'était passé, de manière à tranquilliser une mère plus attentive que celle de Pauline.

Content du succès de sa première scélératesse, il donna tous ses soins à se procurer une seconde entrevue. Mais Pauline l'évitait avec tant de soin qu'il n'y pouvait réussir. Il résolut de mettre la femme de chambre dans une demi-confidence, pour obtenir le tête-à-tête si désiré. Le jour qu'il venait pour lui en parler, le hasard lui offrit ce qu'il souhaitait. La femme de chambre était en ville avec sa maîtresse ; l'autre femme était occupée au haut de la maison ; le maître était sorti. Un domestique lui dit que mademoiselle était seule dans l'appartement de sa mère. L.-D.-M.-E. s'y rendit. En l'apercevant Pauline rougit et voulut sortir.

« Non, belle Pauline ! lui dit-il, en la retenant et fermant la porte ; non ; je veux me réconcilier avec vous, et vous prouver tout mon respect. Je suis au désespoir de vous avoir déplu ; mais il n'est rien que je ne fasse pour regagner votre confiance. »

Ces mots calmèrent un peu la jeune innocente.

« Aussi, lui dit-elle, vous en avez agi avec moi d'une manière bien extraordinaire, et depuis, quand j'y ai réfléchi, il m'est venu mille idées affligeantes. Tâchez de les dissiper, je vous en prie.

— C'est ce que je me propose, aimable Pauline !

— Oh ! ne me baisez plus la main ! Vous allez devenir rouge comme l'autre fois où j'ai cru que les yeux allaient sortir de votre tête, et puis vous ne serez plus maître de vous.

— Pardonnez, charmante Pauline !

— Je ne veux absolument pas que vous m'embrassiez ; car, tenez, vous voilà encore comme...

— Ne craignez rien, charmante fille, dit le séducteur en redoublant ses baisers ; mes caresses vous prouvent ma tendresse ; je donnerais ma vie pour faire votre bonheur ; ce n'est pas comme vous voyez, pour chercher à vous faire de la peine. Venez,

asseyez-vous sur moi..... cette position sera plus commode pour vous dire mille choses importantes...

— Non, non, je ne veux pas être sur vos genoux.

— Je t'en supplie, mon adorable Pauline !

— Ne me retenez plus.

— Si, si, fille divine, si, je t'y retiendrai... Parlons de ce qui s'est passé, mon ange.

— Oh ! c'est une cruelle chose, Monsieur L.-D.-M.-E ! Si j'avais tout dit à mon père ou à maman, je ne crois pas qu'ils l'eussent pris comme ils l'ont fait !

— Je t'avouerai que non, mon adorable Pauline ; je te remercie de ta générosité... Fille charmante ! que tu es aimable ! Tu me mets hors de moi !

— Ne voilà-t-il pas que vous devenez comme l'autre jour !

— Je t'adore.

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi, Monsieur ; laissez-moi, je vous en prie !... ou... je vais crier.

— Non, non, ma chère vie ; tu me ferais mourir de douleur, moi qui ne cherche que ta félicité.

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Vous êtes un misérable !.... »

Le scélérat triompha de nouveau ; mais ce second crime eut des suites plus terribles

pour Pauline que le premier.... Ses sens furent de la partie... Il sembla que le plaisir l'eût éclairée. Elle pleura amèrement, et sentit.... ce qu'elle avait ignoré la première fois, et justement ce que voulait lui apprendre L.-D.-M.-E., qu'elle avait perdu le trésor de l'innocence. Elle fit des reproches : le séducteur tâcha de se justifier, en portant dans l'esprit de sa jeune victime le dérèglement du sien. Il prêcha une morale absolument libertine, qu'il fit croire fondée sur la nature. Pauline l'écouta ; et si elle ne fut pas persuadée cette fois, du moins, lorsque la honte de sa faute et de son avilissement se présenta trop vivement à son imagination, elle se rappela les dangereuses maximes de L.-D.-M.-E., pour calmer les cris de sa conscience.

Pauline souillée, et à demi-séduite, ne fut plus si difficile à avoir. Elle même après la quatrième chute, facilita les entrevues; plus de remords , l'emportement des casesses succéda même à la défense, à la réserve ; la voilà séduite, corrompue au sein de sa famille, et sans être sortie de la maison paternelle !

Le crime de la séduction tient à une infinité d'autres. Pauline, devenue facile par l'expérience que lui avait donnée son séducteur, commença à faire attention à la figure

des jeunes gens : elle se donna une manière de s'arranger provocante ; sa démarche devint lubrique ; elle inspira des désirs, et trouva moyen de les couronner. Ces plaisirs multipliés, voilés sous l'extérieur de la décence et de la naïveté, produisirent un inconvénient assez naturel, qu'annonça bientôt le désordre de sa taille.

Le séducteur fut consulté. D'abord, il songea aux moyens abominables que les lois punissent, et dont la nature frémit ; mais ils incommodèrent Pauline, qui était trop avancée, sans produire l'effet attendu. Que faire? Si l'infâme corrupteur avait connu les infis délités, déjà nombreuses, de Pauline, il l'eût sacrifiée, en la faisant surprendre par ses parents ; mais il les ignorait ; on avait employé pour le tromper les moyens qu'ila vait suggérés pour tromper un père et une mère trop confiants. Voulant donc cacher son crime, et ne se pas démasquer, il ne vit d'autre moyen que de conseiller à Pauline de disparaître de la maison paternelle, tandis qu'il y resterait pour consoler ses parents et prévenir toute espèce de soupçon.

La conduite coupable qu'avait tenue Pauline la rendit obéissante et timide ; elle n'osa parler de mariage à son suborneur. Elle fit un paquet des choses les plus nécessaires, et, un soir, tandis que L.-D.-M.-E. faisait la

partie de sa mère, elle se déroba de la maison, et fut, à l'autre bout de Paris, se cacher chez une sage-femme que le séducteur devait payer. C'était lui-même qui avait amené la voiture de place devant la porte ; il avait instruit le cocher, en lui disant d'attendre, qu'une jeune dame allait sortir dans l'instant, et il lui avait ordonné de la conduire à l'endroit qu'il désigna.

Le bruit de l'évasion de Pauline se répandit dès le soir même. Mais qui en accuser ? L.-D.-M.-E. paraissait tous les jours à l'ordinaire ; il faisait des recherches, consolait des parents au désespoir : son but était d'avoir Pauline, après ses couches, jusqu'au temps où il trouverait à faire un mariage avantageux en province ; il comptait alors disparaître et l'abandonner.

De son côté, Pauline, arrivée chez la sage-femme, y fit connaissance avec une autre jeune personne, que les mêmes causes y avaient conduite huit jours auparavant. C'était une fille absolument perdue, qui s'était livrée par pur libertinage à un homme marié, qu'elle avait trompé de tout son pouvoir. Cette fille avait un de ces tempéraments de feu, auquel les infortunées qu'il domine ne peuvent commander, ce qui la rendait plus excusable que d'autres ; elle n'était libertine que pour satisfaire ses sens.

Ce fut elle qui acheva de corrompre Pauline. Elles accouchèrent dans la même quinzaine, se portèrent beaucoup mieux que des femmes honnêtes, et, à peine rétablies, songèrent à se livrer à tous leurs goûts. La compagne de Pauline, nommée Babet Foullé, voulut, avant de quitter la maison, faire son histoire à sa commensale, et savoir la sienne. Elle commença, après avoir tiré la promesse d'une confidence réciproque :

« Mon nom annonce ce que je devais être, lui dit-elle. Dans mon enfance, vive, enjouée, j'aimais déjà les hommes ; je les recherchais, je me jetais dans leurs bras et je les embrassais de tout mon cœur. Ces heureuses dispositions firent que plusieurs voisins songèrent à moi. Je ne suis pas jolie ; mais ces marques de petite vérole ne me défigurent pas assez pour m'empêcher d'être très appétissante ; du moins, c'est ce qu'on m'a dit. J'ai une sœur aînée plus jolie, mais sévère et bégueule à l'excès ; je lui répondis un jour fort sensément : « Si j'avais votre figure, j'attendrais les hommes ; avec la mienne, il faut que je les aille chercher... » Cette conduite, que j'ai toujours tenue, ne me fit pas une bonne réputation ; mais si elle éloigna les partis pour le mariage, j'étais bien sûre d'avoir sur mes pas, lorsque je sortais seule, une foule d'autres soupirants. Je recevais

assez bien leurs douceurs. Un plus hardi que les autres, me proposa un jour de monter dans sa chambre pour me rafraîchir (il faisait très chaud, et j'ai su depuis qu'il avait loué cette chambre exprès) ; j'y montai fille, mais j'en sortis femme. Ce n'était pas celui qui me plaisait davantage ; il me donna une clef de sa chambre, et j'eus l'adresse de m'y faire suivre sans affectation par celui que j'aimais le mieux. Après celui-là, un autre : si bien qu'un jour, l'homme à qui était la chambre me surprit. Il fut très en colère. Je restai pour le calmer. Mais il me traita mal; il m'humilia de toutes façons, et, lorsque je croyais l'avoir adouci à force de complaisances, il me déchira mon bonnet; me fit un trou au devant de ma jupe; me gâta une chaussure très propre, et me renvoya avec quelques coups de pied et quelques soufflets.

« J'étais au désespoir en le quittant, et ne savais que devenir. Cependant, je m'en retournais tristement, lorsqu'au coin de la rue de la Monnaie, je trouvai un marchand qui me courtisait depuis fort longtemps. C'était le plus âgé de mes adorateurs et celui que j'avais le moins accueilli. Surpris de mon désordre et de voir les traces de mes larmes, il m'aborda.

« — Qu'avez-vous donc, Mademoiselle Babet ? Mon Dieu, comme vous voilà !

« — Je suis désolée, lui répondis-je ; je viens d'être attaquée par deux libertins, près l'Arche-Pépin ; j'ai donné un soufflet au plus insolent ; il n'y avait personne dans la rue, et voilà comment ils m'ont accommodée... »

« C'était l'histoire que j'avais préparée pour chez nous. Je l'achevais à peine, que celui qui m'avait si bien arrangée, et qui m'écoutait, dit au marchand :

« — N'en croyez pas un mot; c'est une fable. »

« Et il lui raconta ce qui venait de se passer. Il nous quitta aussitôt en m'assurant qu'il allait instruire mon père et ma mère, en mettant l'aventure sur le compte d'un autre que lui. Ce dernier coup m'accabla.

Le marchand me dit alors :

« — Mademoiselle, puisqu'il en est ainsi, j'ai un logement à la Nouvelle-Halle; je vous l'offre, vous n'y manquerez de rien, et je vous aimerai toute ma vie ; loin d'être fâché de vos faiblesses, elles me comblent de joie ; puisque sans elles, je n'aurais jamais eu le bonheur de vous posséder. »

« J'acceptai ; il m'y conduisit sur-le-champ. Il y avait deux petites pièces joliment meublées. J'y ai vécu, jusqu'au moment où je suis venue ici faire mes couches, aux dépens de ce pauvre monsieur. Mais mon intention

est de le planter là dans quelque temps ; la vie que je mène avec lui est trop triste ; autant aurait-il valu rester chez mes parents. Je veux profiter de ma jeunesse, pour me livrer au plaisir ; il sera temps d'être retirée quand je serai vieille et laide.

« Voilà mon histoire, ma chère Pauline. A présent, tu vas me conter la tienne, n'est-ce pas?

— Elle est courte, répondit la jeune infortunée. Un ami de mes parents m'a séduite ; je suis devenue grosse, et me voici.

— Mon Dieu ! quel air de Jérémie tu prends pour me conter cela ! Tu n'es guère reconnaissante pour celui qui t'a donné la connaissance du bien et du mal ! Est-ce ce grand bel homme que j'ai entrevu une fois ?

— Lui-même !

— Tu n'es pas malheureuse !... Lui as-tu été bien fidèle ?

— Ah ! mon Dieu, oui ! Eh ! comment aurais-je fait, surveillée comme je l'étais par maman et par ses femmes ?

— Tu es donc sortie de parents riches ?

— Sans doute.

— C'est autre chose. Il fallait attendre que tu fusses mariée ; tu t'en serais donné tant que tu aurais voulu, sans rien risquer.

— J'ai été séduite ; je suis jeune ; j'ignorais ce qu'on me faisait.

— Ah ! la pauvre innocente ! s'écria Babet en éclatant de rire... Qu'est-ce que tu vas faire à présent ?

— Mais, je ne le sais pas. M. L.-D.-M.-E., mon...

— Ton... quoi ?

— Je ne sais quel nom lui donner.

— Je le sais bien moi ; pardi, c'est ton amant, puisque ce n'est pas ton mari. Pour moi, je ne donne pas ce nom-là au mien ; je ne le nomme que mon sot, en parlant à lui-même, car, en vérité, il l'est.

— Quel plaisir trouvez-vous à faire le supplice d'un homme qui vous aime ?

— Ah ! ma pauvre innocente ! voilà comme j'ai été ; mais qu'on change bien vite, quand on a éprouvé combien les hommes sont faux et méchants ! Celui-là m'aime, me fait du bien ; est-ce à cause de moi ? Non, il sacrifie à son plaisir et non à mes charmes : je ne lui dois rien ; à chaque fois je m'acquitte avec lui. Crois-tu d'ailleurs, que s'il n'était pas vieux, et qu'il pût, comme moi, trouver à voltiger, il ne voltigeât pas ?

— Du moins, dit Pauline, d'un air de naïveté, ne le laisse pas là ; tâche de le tromper sans qu'il le sache ; tu le rendras ainsi heureux, sans qu'il t'en coûte rien.

— Ah ! la délicieuse petite fille ! s'écria Babet en riant ; que ton air de bonté, en di-

sant cela, est charmant ! Vrai, tu me séduirais, s'il me restait la plus légère envie de rendre heureux tel homme que ce soit. Moi ! les rendre heureux ! Je voudrais les tourmenter jusqu'au désespoir. Va, je leur rends bien à présent leur façon de penser sur notre compte. Ils ne nous désirent que pour eux ; je ne les désire que pour moi ; je les caresse pour moi : mais si, en sortant de mes bras, je les pouvais étrangler, je ne ferais grâce à aucun.

— Ah Dieu ! quelle cruelle ! dit Pauline en riant.

— Je ne veux plus ni de l'attachement, ni de l'estime, ni de l'amour de ces animaux-là ; je ne veux exciter que leurs désirs ; je ne veux que les ruiner, les piller, les plonger dans la misère, et me moquer d'eux après les y avoir réduits.

— A parler vrai, dit Pauline, ils ne méritent guère d'autres sentiments. Le mien, par exemple, ne m'a-t-il pas d'abord prise par violence et par finesse ? Ensuite, ne m'a-t-il pas séduite ? Ne prévoyait-il pas ce qui devait arriver ? Ne m'a-t-il pas sacrifiée à ses plaisirs ? A-t-il eu pitié de moi, lorsqu'il a prévu que je serais réduite à fuir la maison paternelle ? A-t-il eu pitié de mon père, de ma mère ?...

— Ah ! c'est un monstre ! s'écria Babet,

tiens, livre-le moi, je veux te venger..... Quoi ! ce monstre t'a eue seul, et tu lui as été fidèle !...

— Comme ça, dit Pauline en souriant.

— Comme ça ! explique-toi, mon ange.

— *(Bas)* Je lui ai bien fait onze infidélités.

— Comment onze infidélités ?..

— Oui, avec onze hommes différents.

— Ah ! ma chère amie, s'écria Babet en se jetant dans ses bras et la serrant à l'étouffer, mon adorable Pauline, que je t'aime !... Tu en vaux dix comme moi, et je ne suis qu'une novice ! C'est toi, avec ton air d'innocence, qui es faite pour tromper les hommes et venger tout notre sexe ! Ah ! Pauline ! que je t'aime. Je ne suis digne que d'être ta soubrette... Ecoute, ma chère ; mettons-nous ensemble : ta beauté est d'un genre différent de la mienne ; nous ferons le plus de dupes qu'il nous sera possible ; moi, je jouerai l'étourderie ; toi, la bonté, la franchise, la naïveté, l'innocence. J'aurai soin de faire ton éloge. Tu feras le mien à mes amants. Gage, si tu le veux, que nous deviendrons célèbres, et que nous ferons une fortune brillante ?... Il faut d'abord tromper ton trompeur, afin qu'il te tire d'ici ; qu'il te donne des meubles, etc. Je tromperai mon bonhomme : voilà nos deux premières victimes. »

Ce complot fut agréé par l'innocente Pauline, qui sentait qu'elle ne pouvait plus retourner à la maison paternelle. L.-D.-M.-E. vint la retirer dès le lendemain. Mais le perfide avait des desseins bien opposés à ceux que Pauline lui supposait. Il avait découvert les infidélités de son infortunée victime ; il les avait prouvées à sa mère, et il avait établi sa propre innocence sur la ruine de celle de Pauline. Le sort de cette dernière était décidé dans sa famille : l'hôpital l'attendait ; elle devait y être conduite, en quittant la maison de la sage-femme, et renfermée avec les malheureuses de la dernière classe.

Babet était sortie le matin ; elle occupait déjà son petit appartement. Mais l'impatience de revoir sa compagne la ramena sur les deux heures, temps fixé par L.-D.-M.-E. à Pauline pour se tenir prête au départ. La voiture était à la porte, lorsque Babet arriva ; un exempt, chargé des ordres du roi, y occupait une place, et les portières étaient garnies de suppôts. Babet monta en chantant. Elle trouva Pauline qui faisait ses adieux. Cependant L.-D.-M.-E., qui ne voulait pas voir la surprise et la douleur de Pauline, lorsqu'elle serait arrêtée, s'en alla devant. Il dit à l'officier de police :

« La jeune personne va descendre ; voilà un paquet ; elle en aura un autre pareil sous

son bras. Faites-la monter dans la voiture sans scandale, je vous en prie, à cause de ses parents. »

Il s'éloigna aussitôt.

Cependant Babet retenait Pauline, et ne pouvait se résoudre à la quitter ; elle lui proposa de l'accompagner à son nouveau logement. Pauline y consentit. Elles descendaient ensemble, lorsque Pauline se ressouvint qu'elle avait oublié quelque chose. Elle donna son paquet à Babet, et remonta chez la matrone. Babet sortit et s'approcha de la voiture. Un homme l'aida à monter. L'exempt, la croyant sa proie, la fit asseoir à côté de lui dans le fond, et donna le signal du départ.

« Mais, Monsieur, dit Babet en riant, et mon amie ?

— Nous reviendrons la prendre.

— Cela est singulier, reprit Babet ; on dirait que vous m'enlevez !... »

Mais laissons-la rouler.

Pauline, redescendue, fut très étonnée de voir la voiture déjà au bout de la rue. La rappeler, c'eût été peine inutile. Elle ne savait que penser. Elle remonta chez la sage-femme pour lui faire part de ce qui se passait. Celle-ci, vieille routière, vit du micmac là-dessous ; elle conseilla à sa pensionnaire de s'évader.

« Mais, où aller ?

— Savez-vous la demeure de Babet ?

— Elle me l'a dite.

— Allez-y, et vous y cachez : dites à son monsieur, s'il vient, qu'il vous loge quelque part. »

L'infortunée Pauline ne vit pas d'autre parti à prendre. Elle se rendit à l'appartement de Babet, dont la domestique la reçut. Elle pria cette femme d'aller sur-le-champ avertir le patron, parce qu'elle avait des choses de la dernière conséquence à lui communiquer. Lorsqu'il fut arrivé, elle lui conta ce qui venait de se passer, et lui fit part des soupçons de la matrone. Le marchand, qui trouva Pauline à son gré, la voyant sans ressources, résolut d'en avoir soin à l'insu de Babet, et craignant que sa première maîtresse ne revînt, il mena la seconde dans un hôtel garni, où il était connu, recommanda qu'on lui fournît tout ce qu'elle demanderait, et promit de la voir tous les jours. Voilà donc Pauline en sûreté, sous le nom d'une jeune veuve de province, Mme Lescovan.

Pendant que tout cela s'arrangeait, Babet cheminait vers l'hôpital. Elle y arriva enfin, et y fut logée, sans trop savoir quel séjour on lui donnait là. Mais elle ne tarda pas à l'apprendre. Elle sut qu'on l'avait prise pour

Pauline, et qu'elle était à la Salpêtrière. Elle réclama sur le champ ; assura qu'on s'était trompé ; se nomma imprudemment, pour prouver la vérité de ce qu'elle avançait, etc. On la crut : cependant on s'informa d'elle ; on alla chez ses parents, qui la trouvant placée là, si à-propos, contribuèrent de tout leur pouvoir à l'y faire rester sans bruit et publièrent sa mort.

L'infortunée Pauline n'était guère plus heureuse. Le patron de Babet ne fut que quelques jours à savoir ce qu'était devenue sa maîtresse. Il trouva que le sort l'avait amplement dédommagé en lui donnant Pauline. Il résolut de mettre celle-ci à tous les droits de la précédente. Heureusement, il ne prit pas ce parti tout de suite ; car les parents de Pauline, instruits du quiproquo dès le même jour, firent chercher leur fille avec soin. La sage-femme la trahit par intérêt, et indiqua la retraite qu'elle avait choisie. On y alla au milieu de la nuit ; mais Pauline n'y était pas encore revenue, et l'on n'en put rien apprendre de la domestique ; cette femme ignorait où le patron l'avait conduite. Quant à ce dernier, intimidé par ces recherches, il loua un autre logement, où il installa Pauline, qui fut obligée de se prêter à tout ce qu'il voulut.

Elle vécut ainsi près de deux années,

n'osant se montrer dans les rues, si ce n'est le soir ; obligée de souffrir les caresses d'un barbon, d'une condition inférieure à la sienne. Enfin, sa mère mourut. Pauline se donna pour lors plus de liberté : elle parut à quelques-uns de ces spectacles ignobles des boulevards, réceptacle impur de la plus mauvaise compagnie ; elle s'y mêla aux crapuleuses odalisques des mauvais lieux, et fut prise pour une d'elles. Cela n'empêcha pas qu'elle ne trouvât dans ces endroits un homme plus relevé que son vieux marchand ; de sorte qu'un matin elle délogea, emportant avec elle ce qu'il lui avait donné de meilleur.

Peindrai-je sa vie dans ce nouvel essor ? Non. Je dirai seulement qu'elle appartint successivement à des jeunes gens, à des vieillards, à des abbés, etc.; qu'elle les trompa tous ; qu'enfin, un père qui l'avait eue, ayant appris qu'elle était entretenue par son fils, qui le volait pour cela, fit enlever cette malheureuse, et la fit renfermer à l'hôpital, où elle trouva Babet. La reconnaissance fut pathétique entre ces deux infortunées ; elles pleurèrent toutes deux. Pauline raconta ses aventures à son amie, et celle-ci convint qu'elle avait pris un tout autre essor qu'elle. Comme Pauline avait beaucoup de connaissances, on s'intéressa en sa faveur, on obtint sa sortie, et même la liberté de Babet, qu'elle

avait aussi instamment recommandée que la sienne.

Ces deux femmes, échappées de leur prison, se livrèrent avec plus d'emportement que jamais à leurs travers, surtout Babet, qui ne se trouva satisfaite que lorsqu'elle et sa compagne furent sur le ton de se donner au premier venu. Ce fut cet excès de débordements qui amena la catastrophe que je vais décrire.

Le père de Pauline n'avait jamais mené une vie trop exemplaire ; mais du vivant de son épouse, il cachait soigneusement ses écarts. Lorsqu'elle fut au tombeau, il se gêna moins. Un soir, qu'il se promenait dans le quartier de la Nouvelle-Halle, il fut rencontré par Babet qui, voyant un homme dont les dehors annonçaient l'opulence, lui sourit. Cette grosse maman tenta l'homme faible qui cherchait le danger. Il l'aborda. Il en fut accueilli. En chemin, elle lui vanta les charmes d'une compagne qu'elle avait, et qui, disait-elle, la surpassait en beauté.

« Elle doit être adorable, répondit l'homme faible, si elle vous surpasse ; car vous êtes charmante. »

On arriva dans un bel appartement, où une seule lumière ne donnait qu'une demi-clarté. Pauline était sur un sofa, dormant, ou feignant de dormir, pour se donner plus

de grâces. L'homme faible, conduit par Babet, fut charmé des appas qu'il entrevoyait. Il s'approcha, et voulut prendre de coupables baisers. Pauline entr'ouvrit les yeux, et reconnut... son père... Toute corrompue qu'elle était, elle frémit d'horreur. Cependant, il devenait pressant, et commençait à lui débiter des fleurettes un peu libres. Pauline se lève, se couvre le visage, et cherche à fuir. L'homme la retient, l'embrasse, s'efforce de la renverser sur le sofa.

« Laissez-moi ! lui dit-elle, d'un son de voix entrecoupé. »

Mais cette voix alla frapper le cœur de son père ; elle ressemblait à la voix de sa fille. Il s'arrêta.

« Que je vous voie ! lui dit-il ; permettez que je vous voie ! »

Elle s'y opposait de toute sa force. Il s'obstina. Pauline épouvantée fit un nouvel effort ; elle repoussa son père. Enfin, il parvint à lui enlever le voile...; il vit... sa fille. A cette vue, mille sentiments divers l'agitèrent, la honte, la fureur, la tendresse même, un mélange de toutes ces passions, également cruelles en ce moment horrible, lui fit éprouver un supplice affreux. Ses larmes coulèrent.

« O malheureuse ! s'écria-t-il, où te trouvai-je !

— Mon père ! dit Pauline.

— Son père ! répéta Babet, en rentrant. Quoi ! Monsieur, vous, qui venez voir des filles, vous ferez un crime à la vôtre ! .. »

Pauline lui fit signe de se taire et de se retirer. Elle se jeta, encore toute en désordre, aux genoux de son père, qui, ne sachant que faire de mieux, lui tendit les bras.

« Sortons sur-le-champ, lui dit-il, et quittons ce lieu maudit. Tout est pardonné ; que tout soit secret. »

Ils partirent aussitôt ; et ce père, qui sans doute l'eût punie sévèrement, lié par sa propre faute, se vit réduit à une honteuse indulgence.

Revenue chez son père, Pauline lui avoua toute sa conduite ; enhardie sans doute par l'égarement où elle l'avait vu prêt à tomber avec elle. Ce père malheureux entra en fureur contre L.-D.-M.-E. Il dressa un mémoire qu'il fit présenter par des amis puissants. Toute la perfidie du suborneur y était exposée sous les plus noires couleurs, qui n'étaient que les véritables. Pauline, au contraire, y était représentée comme une fille innocente, plus malheureuse que criminelle. On fut indigné contre le séducteur ; on donna, au nom du Prince, un ordre par lequel L.-D.-M.-E. eut le choix, d'épouser Pauline sur-le-champ, ou d'être enfermé

pour le reste de ses jours. Le lâche a préféré le mariage. Il a épousé Pauline, qui, dès le lendemain, s'en est séparée, et traîne son nom dans la fange.

C'est ainsi que le séducteur fut puni. C'est sa femme qu'il a corrompue ; tous les désordres où elle a donné furent son ouvrage, et la honte en est retombée sur lui. Il a voulu se plaindre ; mais, prévenu contre lui comme on l'était, on a lâché l'ordre qui le devait priver de sa liberté. Il fut jeté dans une maison de force.

Pauline ne jouit pas de l'impunité. Elle avait repris Babet avec elle, depuis son mariage et la séquestration de son mari. Ces deux infâmes se livrèrent quelque temps à leur goût pour la débauche ; enfin elles furent prises, à cause d'un esclandre que des libertins avaient fait chez elles, et on les renferma. Des personnes de considération qui avaient ouï parler d'elles, et qui connaissaient leur turpitude, firent en sorte que leur prison fut perpétuelle.

Cinq années de captivité se sont écoulées. Un changement considérable survenu dans l'administration, et la mort du père de Pauline, en a causé dans le sort de L.-D.-M.-E. et de sa femme ; ils ont été mis en liberté. Mais ils n'ont eu garde de se réunir. Ils ont vécu séparés, s'évitant le plus qu'il était pos-

sible. Pauline chercha encore Babet, la trouva et vécut avec elle rue du Chantre, où elles s'établirent. Pauline était encore appétissante, malgré ses malheurs et son libertinage ; Babet, dans une demi-obscurité, pouvait encore paraître passable : elles allèrent ensemble faire des soirées au Palais-Royal. Un soir, qu'elles parcouraient les allées, en vraies chauves-souris de Vénus, Babet aperçut L.-D.-M.-E.; elle ne pouvait guère en être reconnue ; elle l'aborda et sut l'engager à la suivre sous les tilleuls, où elle le présenta à sa femme. Celle-ci était recouverte de sa calèche, et tellement dans l'obscurité, que son mari ne la remit pas ; il voulut prendre quelques libertés ; elle les souffrit d'abord, mais à l'instant où il s'y attendait le moins, elle lui fit jeter les hauts cris, sans vouloir le lâcher. L.-D.-M.-E. était trop bien pris pour se dégager ; les suisses accoururent.

« Qu'est-ce ? qu'est-ce ? dirent-ils.

— Messieurs, répondit Pauline, ce libertin est mon mari ; voilà plusieurs jours que je le guette, déguisée comme vous me voyez, pour le faire tomber dans le panneau où il vient de donner aujourd'hui, et je veux le mettre hors d'état d'avoir des rechutes. »

On rit, ne connaissant pas l'infâme qui parlait, et le pauvre mari fut conduit à la

porte du jardin, aux huées de tous ceux qui se trouvèrent là. Lorsqu'il fut seul avec Pauline et Babet, elles se moquèrent de lui, en lui disant :

« Tu vois notre vie ; et c'est encore sur toi que tombe le mépris ? Va, misérable, retire-toi, ou nos amis vont te rosser d'importance. »

Depuis ce moment, L.-D.-M.-E., accablé de honte, n'osa plus se montrer. Mais il n'était pas assez puni. Un jour, il fut rencontré sur le pont des Tournelles par les deux furies ; dès qu'elles l'aperçurent, elles l'accablèrent d'injures. Il voulut y répondre ; mais elles lui en ripostèrent de si piquantes, relatives à la vie qu'elles menaient et à son aventure du Palais-Royal, qu'il ne put les supporter Il jeta un coup d'œil égaré sur le fleuve, et s'y précipita.

. . . . . .

Tel a été le sort d'un homme qui n'était pas sans mérite, mais que le crime horrible d'avoir séduit la fille de son ami a conduit de malheurs en malheurs jusqu'au pire de tous, le suicide. Les deux femmes sont enfin renfermées. On ne peut, sans frémir, songer au sort des infortunées victimes qui languissent dans les maisons de force, dans ces gouffres immondes, véritables images de l'enfer. Mais, hélas ! pour le malheur et

l'effroi du genre humain, il est quelquefois nécessaire d'employer ce cruel remède, et d'arrêter par là ceux et celles que de perverses inclinations portent au crime. Cependant, avec quelle réserve l'Administration doit-elle prononcer une punition aussi affreuse ! Les lois (le vrai philosophe le sent) ne doivent punir qu'à regret, puisqu'elles ne sont faites que pour le bonheur, et non pour le malheur des membres de la Société.

LA BELLE BOURGEOISE

ET

LA JOLIE SERVANTE

La fille d'un riche bourgeois fut demandée en mariage par un ami de son père. Ce n'était cependant pas un vieillard. M. Cuissard avait au plus trente-deux ans ; Angélique Gigot en avait environ vingt ; l'âge était proportionné. La jeune personne obéit à son père sans goût décidé pour son futur, mais aussi elle n'avait aucun éloignement pour lui ; ces mariages d'indifférence n'en sont très souvent que plus heureux. Pour M. Cuissart, il adorait sa future.

Il est peut-être plus difficile aux bourgeois proprement dits d'être heureux en ménage, qu'à toutes les autres classes des citoyens ordinaires. Le bourgeois est sans occupation ; il vit de ses revenus, dont l'administration n'est point assez étendue pour l'oc-

cuper longtemps ; il est toujours avec sa femme, dans le même appartement ; ordinairement, il s'occupe des petites choses du ménage, faute d'avoir des moyens plus relevés d'employer son temps ; il épilogue petitement ; il contrarie, il est contrarié ; les caquetages de sa classe, le commérage important des vieilles pies-grièches bourgeoises, sont pour lui ce que sont les papiers publics pour un anglo-français, ou pour un politique du Palais-Royal. Or, toutes les fois que l'homme est mesquin, que ses occupations ne tranchent pas avec celles du second sexe, son épouse est insubordonnée, sans respect, sans admiration pour les talents de son mari, sans reconnaissance, et, par conséquent, elle n'est pas heureuse.

Qu'on jette à présent un coup d'œil rapide sur toutes les autres conditions : on verra que le mari s'y trouve plus avantageusement placé. Le duc, le marquis, le comte et les autres maris titrés, peuvent avoir de hautes, d'importantes occupations ; d'ailleurs les maris de ces premières classes sont à demi étrangers à leurs femmes, ce qui n'est pas un mal absolument parlant ; au contraire, c'est un bien ; il n'y a que l'abus qu'en font leurs femmes qui soit répréhensible. La femme d'officier respecte naturellement dans son mari le héros, tout au moins le défenseur

de l'Etat. Celle du magistrat de tous les grades, est dans le cas d'honorer également le sien. La financière, la notaire, la femme de médecin, l'avocate, la procureur, etc., doivent leur aisance aux talents, à la capacité, au travail de leurs maris. La laboureuse, comme on l'a vu, est encore plus reconnaissante, plus soumise.

Mme Cuissart était charmante. Mais son mari, tout amoureux qu'il était, ne tarda pas à se rendre insupportable. La belle Angélique avait malheureusement trop d'esprit pour n'être que bourgeoise ; elle sentit bientôt combien son mari lui était inférieur ; mais vertueuse par de solides principes, le dégoût pour l'homme n'eut pas de suites plus fâcheuses, que de la faire beaucoup souffrir. Les caresses d'un mari épilogueur, remarquant tout, ne laissant pas une parole, un mouvement, un geste libres, lui devinrent bientôt si fort à charge, qu'elle ne put le cacher entièrement. M. Cuissart s'en aperçut. Il se plaignit à tout le monde qu'il n'était pas aimé de sa femme ; il se brouilla par cette raison avec son beau-père. Mme Cuissart, très mortifiée de ce dernier trait, agit néanmoins avec la plus grande prudence. Elle alla voir son père secrètement, se jeta dans ses bras, et lui tint ce discours :

« Mon cher papa, vous savez combien

vous m'êtes cher, et que je vous adore ; il faut mettre le comble à vos bontés ; mon mari vous a manqué ; ce n'est point à vous à revenir le premier, c'est à lui ; mais comme cela peut être long, votre fille a une grâce à vous demander ?

— Quelle est-elle, ma chère enfant ?

— C'est de lui permettre de paraître prendre le parti de l'époux que vous lui avez donné, non pas en tout, mais dans ce qui ne blesse pas le respect qu'elle vous doit : c'est mon mari ; je ne puis paraître avoir d'autres intérêts que les siens, d'autres sentiments, sans porter dans mon ménage une division funeste. Cher père, que je paraisse l'approuver dans certaines choses indifférentes, et que je me borne à des représentations modérées dans celles où il a tort ; c'est le plus sûr moyen de le ramener ; que je me prive du bonheur de vous voir souvent ; je n'en serai ni moins tendre, ni moins dévouée, ni moins soumise au meilleur des pères ; je serai bonne fille et bonne épouse tout à la fois ! »

M. Gigot embrassa Angélique, la larme à l'œil, et lui permit de se conduire comme elle le demandait. Sa fille lui marqua la tendresse la plus vive et la plus respectueuse ; ils mêlèrent leurs larmes : l'un jura une tendresse sans bornes à sa chère Angélique ;

l'autre, un respect, un attachement sans réserves, sans bornes, au meilleur des pères, malgré le déguisement qu'elle allait y mettre, et ils se séparèrent plus aimants et plus aimés que jamais.

Malgré cette conduite si pleine de sagesse, M. Cuissart n'en fut pas moins injuste, par ses discours envers sa femme ; car il l'aimait au fond. Il ne trouvait de plaisir qu'à se plaindre d'elle ; il s'entrenait des marques de dédain qui, disait-il, lui échappaient, même en présence du garçon perruquier qui le venait accommoder. (Il ne disait pas qu'il avait souvent pris ce garçon pour arbitre entre sa femme et lui.) Cette conduite faisait une peine sensible à la plus vertueuse des femmes, et l'éloignait d'elle par le sentiment, quoi qu'elle voulût s'en rapprocher par la raison. Malgré elle, son cœur se fermait à la confiance ; elle était froide, quoique polie avec M. Cuissart ; et celui-ci se plaignait de plus en plus, dans son voisinage, à toutes ses connaissances. Il ne s'en tint pas là. Sous prétexte que sa femme ne l'aimait pas, il entreprit de se faire dédommager par ses servantes ; il en séduisit plusieurs, et réduisit Mme Cuissart à ne prendre que des monstres dont la vue l'affligeait elle-même. Cette femme avait cependant l'âme aimante, et si son mari avait

su s'y prendre, il en aurait été chéri. De temps en temps elle se faisait des amies ; mais M. Cuissart, ou les lui ôtait en la calomniant auprès d'elles, ou, si elles étaient jolies, en tâchant de les séduire ; il y réussit quelquefois.

Ce fut au bout d'une longue suite de laides cuisinières, dont Mme Cuissart avait été encore plus mécontente que son mari (car presque toujours il s'en était accommodé), qu'une dame de ses amies lui recommanda une jeune fille de province et d'une famille honnête, appelée Madelon Rameau.

Mme Cuissart accepta cette jeune fille avant de l'avoir vue. Elle arriva un soir que M. Cuissart ne devait pas revenir ; il était en campagne pour ses affaires. En voyant entrer une grande fille faite au tour, ayant une figure charmante, la belle bourgeoise pensa : « Elle est trop jolie ; ce n'est pas là mon affaire... » Mais en remarquant son air modeste et naïf, en l'entendant parler, en sondant les sentiments de cette jolie fille, elle changea peu à peu d'avis ; elle la reçut, en se promettant bien de l'observer soigneusement.

Ce qui contribua particulièrement à lui faire risquer l'épreuve, ce fut une observation d'une de ses voisines :

« Vous prenez de laides servantes, lui dit

un jour cette femme, pour que votre mari ne leur en conte pas ; mais dans votre mari, ce n'est pas le goût de la figure qui le porte vers ces filles, c'est le besoin machinal, uni au goût du changement, si puissant chez les hommes en général, qu'une laide qu'ils n'ont pas, les tente davantage qu'une belle qu'ils ont ; ce qui est très bien dans les vues de la nature. (Cette femme était philosophe.) Mais ce n'est pas tout : vos laides servantes, qui ne peuvent jamais rester que des souillons, ne risquent pas grand'chose de donner à leur maître ce dont personne ne se soucie ; outre que la petite vanité s'en mêle. « J'ai du mérite ! » disent ces guenipes-là ; et l'orgueil, qui, dit-on, fit tomber la première femme, n'est pas moins dangereux pour toutes les autres. Au lieu qu'une jolie fille, qui sent que sa figure peut lui faire trouver un amant, ou même un parti, donne un certain prix à sa personne, à ses faveurs, et n'ira pas se livrer à un homme marié, à un bourgeois assez chiche, qui lui ôtera sa fleur et sa réputation pour rien. Essayez-en, ma belle voisine, et vous verrez que je ne m'y entends pas si mal... »

D'après ces idées, Mme Cuissart arrêta Madelon pour sa cuisinière ; mais pleine de considération pour son mari, elle ne crut pas devoir le décrier, en prévenant cette

fille. La jolie Madelon fut installée dans sa cuisine, séparée de l'appartement des maîtres par tout le carré qui était assez étendu. Sa maîtresse se contenta seulement de lui dire :

« Vous êtes une jeune fille ; il convient que vous ne receviez vos ordres que de moi. Que personne n'entre ici familièrement, que moi et vous ; j'espère et je suis sûre, à votre air de modestie, que je n'aurai aucune réprimande à vous faire sur les causettes et les ricanements avec les hommes.

— Je puis vous en répondre, Madame, répondit Madelon, et, dès ce moment je vous prie, les mains jointes, de me servir de mère autant que de maîtresse, dans cette chose-là, vous suppliant de gronder les hommes de vos connaissances qui me parleraient ; car j'ai d'honnêtes parents, chargés d'une nombreuse famille, et je ne veux forligner en rien ; mon bon père et ma bonne mère, en m'envoyant à la ville, m'ayant bien recommandé de ne me jamais fourvoyer du chemin de la vertu, probité, crainte de Dieu et respect envers père et mère, ce que j'espère, avec la grâce de Dieu ».

Mme Cuissart fut enchantée de ce langage bonace. Elle se fit dire ce qu'étaient les parents de sa nouvelle fille ; elle apprit que c'étaient les plus honnêtes gens du monde,

mais pauvres. Elle se sentit attendrie pour Madeleine, et, dès cet instant, elle sentit naître pour cette jolie fille la plus tendre amitié, ce qu'elle lui témoigna, en lui donnant avec bonté ses ordres et des avis pour remplir ses devoirs comme domestique.

La conduite de Madelon, pendant trois jours que M. Cuissart fut encore absent, confirma la belle bourgeoise dans son amitié pour sa servante. Cette fille était douce, active, intelligente, zélée, décente dans ses actions et son langage, naïve, pieuse, sensible.

« C'est un trésor ! » pensait Mme Cuissart.

Quand son mari arriva, elle était déjà sur le ton d'une familiarité bonne avec la jolie Madelon.

En entrant chez lui, le bourgeois fut émerveillé de la gentillesse de sa servante, qu'à sa propreté, il prit d'abord pour quelque jeune ouvrière en linge. Lorsqu'il sut que c'était sa cuisinière, il tâcha de voiler sa joie, mais elle perçait malgré lui ; sa femme la voyait, et l'innocente Madelon elle-même en fut frappée. Il prit un ton qui ne lui était pas ordinaire ; il fut presque timide. Il se montra plus poli, plus attentif envers sa femme ; en un mot, peut-être sans y penser, il tâcha de passer pour un bon mari et un bon maître. Il s'écoula plus de quinze jours

sans qu'il parlât en particulier à Madeleine. A cette époque, il en dit un mot à sa femme :

« Ça me paraît un bon sujet ! C'est une jolie fille ! Il faut veiller sur sa conduite l'un et l'autre ; ce serait dommage qu'elle fût trompée. Et, quant à moi, si, quelquefois, je n'ai pas trop ménagé les souillons que vous me mettiez sous la main, je respecterai les mœurs de celle-ci, par une bonne raison, c'est qu'elle en a, et que les autres étaient des brutes sans aucun sentiment d'honneur ou d'honnêteté ; je ne leur faisais aucun tort, je vous assure. »

Mme Cuissart, naturellement bonne, quoique spirituelle, crut son mari sincère, et elle fut charmée de pouvoir l'estimer. Elle raconta ce trait à son père, parce qu'il savait tous les autres (non par elle, cependant). M. Gigot sourit de la bonne foi de sa fille ; il lui recommanda de ne point perdre de vue sa jolie servante, par amitié pour cette jeune créature, puisqu'elle le méritait, et parce qu'elle était obligée en conscience de préserver ses mœurs. Mme Cuissart fit mettre le même soir le lit de Madelon dans sa chambre, sous prétexte d'avoir besoin de ses services la nuit.

En effet, le même jour, et tandis que Mme Cuissart était chez son père, son mari faisait une première tentative auprès de Ma-

delon. Dès que sa femme fut sortie, il l'appela.

« Je ne vous connais pas encore, Madelon, lui dit-il ; faisons connaissance. D'où êtes-vous ?

— De la Bourgogne, Monsieur.

— D'une ville ?

— D'un village.

— Qu'est votre père ?

— Laboureur.

— D'où vient ne vous a-t-il pas gardée, pour lui aider dans les menus ouvrages des champs ?

— C'est, Monsieur, que nous sommes beaucoup. Nous sommes quatorze enfants ; ce qui a fait que mon père a mis deux de mes frères à la ville, et qu'il m'a envoyée servir.

— Que font vos frères ?

— Ils étudient.

— Diable ! Et vous servez ?

— Ils coûtent trop à mon père, pour qu'il puisse dépenser pour une fille.

— Une jolie fille comme vous, c'est dommage ! Vous êtes faite pour trouver mieux que votre état.

— Monsieur, l'état n'est pas relevé ; mais il est honnête ; et le bonheur que j'ai eu de trouver des maîtres comme Madame et comme vous, fait que je me félicite d'avoir obéi à mon père.

— Vous êtes bien élevée ; vous êtes charmante, Madeleine ! Je ne veux pas vous traiter comme une autre servante ; ainsi, avec vous, je prendrai moins le ton de maître, que celui de père ; de votre côté, soyez bien reconnaissante envers Mme Cuissart et moi, entendez-vous ? — Comme elle est faite ! (Lui levant le menton avec la main.) Elle est charmante ! (Il avait un doigt sur le fichu.) Quelle fermeté !... »

Madelon se retira en rougissant ; et M. Cuissart, content de cette première familiarité, ne voulut pas aller plus loin, dans la crainte d'échouer.

La belle bourgeoise arriva un instant après cette petite scène. Madelon n'en parlait pas, autant par innocence que par discrétion. Mais le mari, qui ne la croyait pas si neuve, dit négligeamment à sa femme qu'il avait questionné Madelon sur sa famille et son pays. Lorsque Mme Cuissart fut seule avec sa servante, elle lui demanda les détails de son entretien avec son maître. La jeune fille, à force de questions, dit tout, sans rien omettre, parce que sa maîtresse tira les moindres circonstances avec adresse, sans se compromettre, ni même son mari. Elle vit clairement où cet homme rusé voulait en venir. Elle donna quelques avis généreux à Madelon.

« Ma chère enfant, lui dit-elle, mon mari est un honnête homme ; mais tu es jolie ; d'une aimable simplicité ; les hommes sont hardis ; évite les tête-à-tête avec lui, comme avec tout autre.

— Je le ferai, Madame, quoique, en vérité, je n'aie rien à craindre.

— Pourquoi ?

— De votre mari, à vous ?

— Oui, à moi ; tu es trop jolie.

— Et vous, Madame, encore davantage.

— Ne te fie pas à ma beauté ; crains les effets de la tienne : si je n'appréhendais de ternir ton innocence, j'irais plus loin ; mais j'espère n'être pas obligée d'en venir là. »

Il fallut y venir, cependant. Madelon était trop jolie. M. Cuissart trop porté pour les femmes, trop peu accoutumé à commander à sa passion, pour ne pas nécessiter les instructions les plus claires.

Un jour que Mme Cuissart était allée dîner chez son père, et qu'elle savait que son mari devait rester chez un ami jusqu'au soir, Madelon se trouvait seule. N'attendant pas ses maîtres, elle était sans précaution, la porte de sa cuisine, ordinairement fermée depuis quelque temps, fut laissée ouverte, afin de voir ceux qui pourraient venir pour affaire. Vers les trois heures, à l'instant de sa plus grande sécurité, elle entendit ouvrir

la porte de l'appartement ; elle accourut ; c'était son maître. Surprise de le voir, elle lui demanda s'il devait dîner ?

« C'est fait, répondit-il ; mais je me suis trouvé incommodé ; je vais me mettre au lit. »

C'était en hiver. Madelon se hâte ; elle bassine le lit, ferme les volets, tire les rideaux des croisées pour que son maître puisse reposer. Il était déjà en robe de chambre, prêt à se coucher. Il dit à la jolie servante qu'il craignait de se trouver mal. Elle alla auprès de lui, le soutint, le conduisit à son lit ; il s'appuyait sur elle comme un homme qui se meurt. Lorsqu'il fut entre les draps, il se plaignit.

« Voulez-vous, Monsieur, que j'aille chercher le médecin, le chirurgien ou Madame ?

— Je me trouverais sans secours en ton absence... Je ne sais ce que j'ai... c'est une... (Il nomma une maladie très dangereuse, du ressort de Brogniart, et pour laquelle il emploie ses élastiques) ; vois si tu pourrais me soulager ; avec de la force, on peut réduire... »

Il lui prit la main, que Madelon lui laissa guider, et l'innocente fille exécuta tout ce qu'il lui dit... Devenu furieux de luxure, il se lève et se jette sur elle comme un forcené ; il la renverse et veut en triompher. Mais la

jeune fille était vigoureuse autant que sage ; elle repoussa une attaque qui n'était plus douteuse, se débarrassa, sans ménager son indigne maître, ouvrit une porte, s'enfuit et l'enferma. Elle se retira dans sa cuisine, où elle ne put s'empêcher de verser des larmes. M. Cuissart était trop confus pour songer d'abord à la poursuivre, mais au bout d'une heure, il voulut la voir ; il se trouva enfermé ; sa voix ne fut pas entendue. Il crut que Madelon était sortie ; il se tranquillisa, en attendant sa femme.

Par une sorte d'inquiétude, Mme Cuissart revint à six heures au lieu de huit. En arrivant, elle trouva Madelon les yeux rougis par les larmes.

« Qu'as-tu, ma fille ?

— Madame, Monsieur est malade ; il est revenu à trois heures ; il a une maladie..., il a la fièvre, le transport. Il s'est jeté sur moi, je crains qu'il ne se jette sur vous en entrant ; appelons quelqu'un. »

Mme Cuissart entrevit la vérité ; elle employa son adresse ordinaire pour avoir les détails nécessaires. Elle les eut à peu près. Ils lui firent horreur... Mais c'était son mari ; elle préférait de le ramener, à se plaindre, à faire un dangereux éclat. Elle entra donc auprès de lui, feignit de croire à sa maladie, même avec lui, de sorte que cet

homme pensa bonnement que Madelon ne l'avait pas trahi. Cette conduite lui donna de l'estime pour elle. Il la regarda comme un sujet précieux autant qu'honnête, et il fut tenté de respecter sa vertu. Mais les attraits de la jolie servante, sa provoquante naïveté ne lui permirent pas de suivre cette raisonnable résolution.

Lorsque Mme Cuissart fut seule avec Madelon, dans l'après-dîner du lendemain, elle tâcha de pénétrer l'intérieur de cette fille, et elle y réussit. Elle vit que la jolie servante n'était pas la dupe des intentions de son maître, mais que, par générosité de caractère, elle ne voulait pas mettre la division entre deux époux.

« Je te connais enfin, mon aimable fille, lui dit alors Mme Cuissart ; ta prudence égale ta gentillesse. Eh bien ! je vais te parler à cœur ouvert : je n'ai jamais eu d'amour, ni pour mon mari, ni pour d'autres ; ainsi, je ne suis point jalouse, mais j'ai de la religion, des mœurs ; je connais mes devoirs, et je sais que je dois, par tous les moyens possibles, faire éviter à mon mari des crimes qui le perdraient, et l'infortunée, objet de sa séduction. Je dois aussi le rendre heureux ; je voudrais bien avoir eu à le faire par des moyens ordinaires et moins scabreux, mais, puisque c'est l'impossible, il faut en

prendre de moins légitimes en apparence, parce que le principal est de remplir mon devoir. Il faudrait ou nous séparer, ce qui ne te mettrait peut-être à l'abri des attaques de mon mari que pour t'exposer à celles d'un autre ; ce moyen, d'ailleurs, serait de nul effet pour M. Cuissart, puisqu'il me audrait une autre fille, moins sûre que toi ; ou il faut prendre un parti extraordinaire, qui te garantisse sûrement de ses attaques. Mais je ne me dissimule pas combien le moyen que j'imagine répugne à la délicatesse... à la mienne autant qu'à la tienne !... Cependant, il existe peut-être un moyen d'empêcher que tes oreilles ne soient souillées. Il faudra écrire... Oui, c'est le seul moyen... Ma fille... il faut, un de ces jours, rester seule avec mon mari dans cette chambre, et moi dans celle-ci ; tu écouteras ce qu'il te dira, et, s'il te fait des propositions, feins de t'adoucir ; fais-lui signe que je suis là ; dis-lui tout bas de ne te jamais parler, mais de t'écrire tout ce qu'il voudra te faire savoir ; quitte-le aussitôt, et rentre auprès de moi. Je te dirai le reste ensuite. »

Madelon n'avait de volonté que celle de sa belle maîtresse ; elle promit de se conformer à ses ordres.

Dès le jour même de cet entretien, elle parut ne plus fuir M. Cuissart. Il lui dit des

douceurs en passant. Elle rougissait, mais elle ne lui imposait pas silence. Enfin, on lui ménagea le tête-à-tête convenu.

« Je t'aime de tout mon cœur, ma chère Madelon, dit-il d'emblée ; je n'aspire qu'à te le prouver. Si tu voulais, que nous serions heureux, sans que ma femme se doutât de rien ! »

Madelon lui fit signe que sa maîtresse était dans la chambre voisine.

« Ecrivez-moi ce que vous voudrez me faire savoir, ajouta-t-elle ; je vous répondrai de même. Tout se fera sans parler, et n'en sera que plus sûr, car j'aime ma maîtresse, et je ne voudrais pas lui causer le moindre chagrin. »

M. Cuissart fut enchanté. Il voulait cependant encore dire un mot, mais la jolie servante rentra vers sa maîtresse.

Dans la soirée, elle reçut de la main du bourgeois le billet suivant, qu'il lui glissa en feignant de lui commander quelque chose.

Ier BILLET DU BOURGEOIS A LA JOLIE SERVANTE

Comme je te le disais tantôt, je t'aime de tout mon cœur, ma chère Madelon, et je t'en donnerai toutes les marques possibles, si tu

me rends heureux. Mme Cuissart ne m'aime pas, elle n'aime pas les plaisirs de l'amour, que ton œil vif m'annonce que tu goûteras avec transport ; ainsi, tu ne la priveras de rien. Tu peux ainsi continuer à la tromper sans scrupule. Tâche de m'accorder un rendez-vous dans la chambre à coucher, que tu partages avec ta maîtresse ; la pièce est grande, Mme Cuissart est une dormeuse, et je m'assurerai que nous n'avons rien à craindre... à moins que tu n'aimasses mieux passer dans ma chambre ; oui, c'est le plus sûr, ma chère Poulette, et je m'en tiens à ce dernier parti, afin de ne pas exposer ta réputation, le repos de ma femme et le mien. Réponse dans la soirée, je t'en prie ; je meurs d'impatience et d'amour !

Madelon courut porter ce billet à sa maîtresse, qui le lut seule. C'était le moyen qu'elle avait trouvé pour ne point souiller l'imagination de Madeleine. Elle lui dicta cette réponse :

Vous êtes bien vif, Monsieur, et les jeunes filles ne se décident pas aussi vite ! Nous verrons.

M. Cuissart ne fut pas trop satisfait de ces deux mots. Le lendemain, il écrivit encore :

IIe BILLET DU BOURGEOIS A LA JOLIE SERVANTE

Il m'est impossible d'attendre, ma chère Fanfan, et tu me feras faire quelque folie... Il me faut un rendez-vous ; je te donnerai tout ce que tu voudras. Parle ; ma fortune est à ton service. Donne-moi une réponse définitive dans la journée ; je ne supporterais pas l'incertitude jusqu'à demain.

P. S. — *Ne m'expose pas à me trahir.*

RÉPONSE

Vous êtes effrayant ! Et je me repens de vous avoir répondu. Vous allez me rendre l'esclave de votre emportement et de tous vos caprices ; je sortirai plutôt.

Cette réponse intimida M. Cuissart, qui écrivit un autre billet le jour suivant.

IIIe BILLET DU BOURGEOIS A LA JOLIE SERVANTE

Je n'exigerai que ce qui te conviendra ; je ne ferai que ce que tu me permettras, ma Poulette ; mais sois donc plus indulgente. J'espère pour ce soir, sans l'exiger ; il ne m'arrivera jamais d'exiger ; tu seras ma reine dans le vrai, ma servante dans l'apparence. Réponds-moi ce que je désire, adorable Poulette, je t'en supplie à genoux !

RÉPONSE

Ce soir, à onze heures, après le coucher de Madame.

M. Cuissart fut transporté de joie. Que ce jour lui parut long ! Il fut au spectacle ; il n'y eut pas de plaisir ; tous les acteurs traînaient lentement les mots ; l'auteur n'allait jamais au fait et mettait des vers de remplissage. Il revint. Son fiacre allait comme un recteur suivi des quatre Facultés. On soupa. Mme Cuissart, qui avait ordinairement fini en dix minutes, mangea encore un quart d'heure après son mari ; il la trouva gourmande, elle, la sobriété même. Enfin, on alla se coucher ; c'est ici où l'attente fut

longue et cruelle ! La dame ne finissait pas ; M. Cuissart pestait. L'heure sonne à la pendule. Il crut d'abord que c'était une heure du matin, ensuite minuit. C'était onze heures, que le signal suivit. Il entr'ouvrit la porte de sa chambre, s'avança doucement, trouva une main douce, potelée ; il s'en saisit, emmena la belle, la porta dans son lit..... et fut le plus heureux des hommes.

IVe BILLET DU BOURGEOIS

Mon aimable, mon adorable, que tu es belle ! Que tu es parfaite ! Que tu m'as rendu heureux ! Ah ! il n'est pas de femme qui te vaille ! Charmante enfant !... Je l'ai donc cueillie, cette rose qui n'était pas sans épines ! J'en ai été l'heureux possesseur ! Je le suis encore, je le serai toujours ; qui pourrait m'ôter le bonheur dont j'ai joui la nuit dernière ?... Un autre rendez-vous, ma Poulette, ma jeune Déesse, un autre rendez-vous, je t'en prie ; je n'ai fait que goûter à la volupté au lieu de la savourer. Ce soir, s'il était possible ?... Mais qui en empêche ? Réponse, ma reine, réponse, je t'en prie, je t'en supplie ! Mais je n'exige pas, tu es ma souveraine !

Nous parlerons un peu de ce que tu désires,

car je veux te le donner; je le désire autant que j'étais avare et serré avec d'autres.

RÉPONSE

A ce soir, donc ! Surtout, ne me parlez jamais !

Deux années s'écoulèrent de la sorte, et ce commerce durerait peut-être encore, sans une circonstance. Mme Cuissart conservait pure l'imagination de Madeleine, en ne lui laissant lire aucune des lettres de son mari, et en ne mettant rien dans ses réponses qui pût l'instruire. De son côté, le bourgeois, content de son bonheur, affectait de ne jamais parler à Madelon, pas même quand il se trouvait seul avec elle. Il est vrai que les rencontres étaient rares, toujours très courtes et peu sûres.

La belle bourgeoise s'applaudissait du moyen qu'elle avait trouvé de fixer son mari, et de passer toutes les nuits dans ses bras, sans qu'il en soupçonnât rien. Ce qui produisait un double effet : M. Cuissart était plus complaisant et presque honteux avec elle. Tous les jours, il en était aux expédients

pour trouver quelque nouvelle excuse ; il jouait l'infirme, la mauvaise santé ; il feignait d'avoir mal aux yeux, de n'y pas voir. Mme Cuissart en riait, mais à part. Elle aimait tendrement sa jolie servante. Comme sa maison était riche, elle trouvait beaucoup à prendre sur la dépense, sur des fantaisies qu'elle n'avait pas, mais qu'elle supposait, et elle en faisait pour Madeleine un fonds qui ne devait rien coûter à l'innocence de cette jolie fille. En trois ans, elle lui fit neuf cents livres de rentes, sans compter les présents en linge, en bijoux à l'usage d'une fille de cette condition, et en argenterie. Mais, enfin, le dénouement approche.

La belle bourgeoise n'avait pas encore eu d'enfants. Mais depuis qu'elle était caressée en maîtresse, le devoir conjugal fut plus efficace ; elle devint enceinte. Elle en eut bien de la joie ! Ensuite, elle fit réflexion que son mari était censé ne pas l'approcher ; elle fut un peu embarrassée. Comment faire ? Si elle avait pu consulter sa voisine, qui l'avait déterminée à prendre Madelon, l'embarras aurait bientôt cessé ; la dame avait des expédients pour toutes les passes où peuvent se trouver les femmes ; mais Mme Cuissart ne voulait pas divulguer son mari. Il lui vint une idée ; ce fut de cacher son état le plus longtemps qu'elle pourrait — ce

qui est facile aux grandes femmes — et lorsqu'elle serait dans le cas de le montrer tout d'un coup d'une manière bien apparente, de mettre son mari à même de se détromper. Ce fut ce qui arriva, environ à six mois.

Un jour qu'on savait M. Cuissart dans un cabinet voisin, on se mit à parler de lui. On ne doutait pas qu'il ne prêtât l'oreille.

« Je t'ai bien des obligations, ma jolie Madeleine ! L'inclination que tu as inspirée à mon mari l'a rendu heureux, sans qu'il t'ait fait aucun tort, et sans qu'il soit même réellement coupable. Une fille aussi sage que toi est un trésor pour une jeune maîtresse dont le mari est volage... Il croit... en vérité, je ne puis concevoir comment il ne m'a pas reconnue ; car, enfin, nous n'avons pas la même taille ! J'ai quelquefois toussé, et le son n'est pas le même. Enfin, me voilà enceinte, et il faut lui tout découvrir. »

D'après cette conversation, la belle bourgeoise ne se gêna plus. Le lendemain, vers le soir, elle laissa paraître une situation qui devait étrangement surprendre son mari, qui n'avait rien entendu la veille, étant justement fort occupé dans le moment. Il regarda sa femme avec des yeux inquiets... Mais que dire ?... Il lui vint une pensée, que Madelon l'avait trahi et que sa femme s'était vengée. Cette idée lui déplaisait beaucoup ; mais il

trouvait que la vengeance de Mme Cuissart était juste. Il rêvait sur le parti qu'il devait prendre, lorsqu'il se trouva seul avec Madelon.

« Tu m'as trahi ! lui dit-il. Je le vois ; tu as tout dit à ma femme ! »

Madelon rougit, et voulut s'éloigner.

« Il faut me dire la vérité ; je veux la savoir absolument.

— Je vous l'écrirai.

— Non, je veux l'entendre de ta bouche, et tu ne m'échapperas pas... Moi qui me croyais aimé !

— Vous l'êtes, Monsieur, par celle qui le doit, selon Dieu et la raison.

— Ma femme ?

— Sans doute.

— Elle m'en donne une belle preuve ; elle est grosse !

— Sans doute.

— Comment, sans doute ! Ah ! parbleu ! nous verrons ! Si je t'avais fait un enfant, c'était un bâtard ; elle en fait un sans moi, j'entends qu'il soit bâtard aussi... ou morbleu !... Quel est son galant ? Tu le sais ; il faut me le dire.

— Vous !

— Moi ?

— Vous-même !

— Je ne l'ai pas approchée depuis.....

— J'ai de l'honneur, Monsieur ; j'en ai sucé le sentiment avec le lait. Croyez-vous que j'aurais commis un péché aussi grand que celui que vous me supposez ? C'est Madame seule que vous avez entretenue toutes les fois que vous m'avez demandé un rendez-vous. Madame m'a toujours dicté les réponses à vos lettres, que je n'ai jamais lues. Madame, depuis ce temps-là, malgré votre injustice, vous aime, et elle est enchantée de ce que vous allez être père.

— Ma femme m'aime ? C'est elle qui... Cela n'est pas croyable !

— Assurez-vous-en. Madame n'est pas prévenue ; allez la trouver, vous verrez si nous sommes en deux paroles. »

M. Cuissart enferma la jolie servante dans la cuisine, et alla trouver sa femme. Elle était en ce moment avec sa voisine.

« Je vous félicite, Madame, lui disait cette femme ; vous voilà dans une situation bien désirée.

— Elle me comble de joie, à cause de celle qu'elle doit donner à mon mari... A propos, ma chère voisine, il est arrivé une singulière aventure à une femme, qui est dans le cas où je me trouve. Son mari avait une cuisinière, dont il se croyait favorisé. Cependant, il n'en était rien ; au moyen de certaines précautions, c'était l'épouse qui

recevait son mari. Jamais il ne s'en est aperçu. A présent que la dame est grosse, elle se trouve un peu embarrassée pour lui tout faire savoir !

— Rien n'est plus simple : qu'elle continue encore une seule fois ; qu'environ un quart d'heure après qu'elle sera au lit, sa cuisinière entre avec deux flambeaux garnis de quatre bougies, qu'elle tire les rideaux et fasse voir la vérité. Il n'y a pas à différer ; le mari pourrait prendre d'étranges idées ! Car les plus coureurs de ces Messieurs ne veulent pas que leurs femmes se laissent attraper par d'autres !

— Je lui dirai votre avis. »

M. Cuissart, instruit par cet entretien, retourna auprès de Madelon ; il lui fit une lettre de demande, elle la porta, il la suivit ; elle la donna, et s'en retourna sur le champ. M. Cuissard ne quitta plus sa femme un instant. Cependant, celle-ci écrivit deux mots qu'elle envoya par le domestique à sa cuisinière. Son mari les lut par-dessus son épaule ; il les reçut presque aussitôt de la main de Madelon. Après souper, il ne perdit pas sa femme de vue. Elle dit quelque chose fort bas à sa servante ; il la vit ensuite se glisser dans le lit de Madelon ; il l'y joignit, et, au bout d'un quart d'heure, sa servante parut avec les flambeaux.

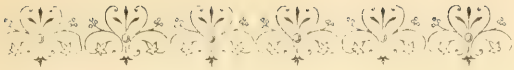
Convaincu, par ce qu'il voyait, de la réalité de ce que cette fille lui avait assuré, il dit à sa femme :

« Je perds une erreur, moins douce que la vérité. Si vous m'aimez, je vous aime aussi. Réunissons nos cœurs, ma chère femme, pour chérir le fruit de notre tendresse, que vous portez, et récompenser Madelon ! »

Ce fut ce qu'ils exécutèrent.

Madelon est retournée dans son village avec quinze cents livres de rentes, qui lui ont fait trouver un excellent parti.

Le bourgeois et la belle bourgeoise se sont aimés quelque temps. M. Cuissart est ensuite retourné à ses anciennes habitudes. Mais sa femme a deux enfants, et elle prend patience.



TABLE

Avant-Propos VII

LUCILE I

LA FILLE SÉDUITE 123

LA BELLE BOURGEOISE ET LA JOLIE SERVANTE 155

ERNEST LAURENT

Imprimeur

23, Rue Périer, 23

MONTARGIS

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

JO 12 AOUT AUG 2005

33 CE

39003 014641434